

cf. Tournoux. III. 16044.

Chemin-Dupontes

10 = 40704527



Т 63
508

УНИВ. БИБЛИОТЕКА

Р. И. Бр. 11226

LE CULTE

D E S

THÉOPHILANTHROPES,

O U

ADORATEURS DE DIEU

ET AMIS DES HOMMES,

C O N T E N A N T

*leur Manuel, leur Catéchisme, et un
Recueil de Discours, Lectures, Hymnes,
et Cantiques pour toutes leurs fêtes reli-
gieuses et morales.*

TROISIÈME ÉDITION.

À B A S L E,

de l'Imprimerie de J. D E C K E R.

1 7 9 8.





1888

OF THE UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO

THE UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
100 KING STREET WEST
TORONTO, CANADA

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY OF TORONTO

1888

THE COLLEGE

5 N^o 89

ANNALS OF THE UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉCIS HISTORIQUE
SUR LA SOCIÉTÉ
DES THÉOPHILANTHROPES.

VERS le mois de Vendémiaire, an 5, (Septembre 1796) il parut à Paris un petit ouvrage, intitulé: *Manuel des Théanthrophes, ou adorateurs de Dieu et amis des hommes, contenant l'exposition de leurs dogmes, de leur morale et de leurs pratiques religieuses; publié par C...*

Le culte exposé dans cet opuscule était alors professé par quelques familles, dans le silence des foyers domestiques. Mais à peine le Manuel fut-il publié, que des personnes respectables par leurs mœurs et par leurs lumières, virent dans la formation d'une société ouverte au public, un moyen facile de répandre la morale religieuse, et d'y ramener peu-à-peu le grand nombre de ceux qui, depuis quelques années sur-tout, semblent l'avoir entièrement oubliée. Cette considération ne devait pas



laisser indifférens des hommes qui savent que la morale, et la religion qui en est le plus solide appui, sont aussi nécessaires au maintien des sociétés qu'au bonheur des individus : elle détermina les familles des Théophilanthropes à se réunir pour exercer publiquement leur culte. La première société de ce genre s'ouvrit dans le mois de Nivôse, an 5, (Janvier 1797) rue St. Denis, n°. 34, au coin de celle des Lombards. Les bases de cette institution furent posées par cinq pères de famille. On adopta le *Manuel des Theanthrophiles*, avec quelques modifications qui se trouveront au commencement de ce recueil, et sauf la dénomination que l'on changea en celle de *Théophilanthropes*, comme beaucoup plus douce et ayant la même signification, (*qui aime Dieu et les hommes*). On convint de tenir les assemblées générales les jours correspondans aux dimanches, sans que cette disposition empêchât d'autres sociétés de choisir tel autre jour qu'elles jugeraient convenable. Il fut en outre arrêté que le comité se réunirait une heure chaque semaine, à l'effet de préparer ou d'examiner les discours et lectures qui seraient proposés pour l'assemblée générale suivante;



que les assemblées générales porteraient le nom de *Fêtes religieuses et morales*; que ces fêtes seraient dirigées dans des principes, et avec des formes, tels qu'on ne pût pas les considérer comme les fêtes d'un culte exclusif, et qu'en rappelant à la religion ceux qui ne sont attachés à aucun culte particulier, elles puissent en même tems être suivies, comme exercices de morale, par les disciples de toutes les sectes; qu'en conséquence on éviterait avec un soin scrupuleux tout ce qui pourrait faire regarder la société comme une secte; qu'elle n'abjurerait ni ne contredirait les principes d'aucune; qu'elle n'aurait point de rites, point de sacerdoce, et qu'on ne perdrait jamais de vue la résolution de ne rien avancer qui ne convînt à toutes les sectes, à tous les temps, à tous les pays, à tous les gouvernemens.

On reconnut qu'il était d'autant plus facile de ne pas sortir de ce cercle, que les dogmes des Théophilanthropes sont ceux sur lesquels toutes les sectes sont d'accord; que leur morale est celle sur laquelle il ne s'est jamais élevé entre elles le moindre dissentiment; et que le nom même qu'ils ont donné à leur

société 'exprime le double but de toutes les sectes, celui de porter les hommes à l'adoration de la Divinité et à l'amour de leurs semblables.

Les Théophilanthropes ne sont point les disciples de tel ou tel homme; ils font leur profit des préceptes de sagesse qui nous ont été transmis par les écrivains de tous les pays et de tous les siècles. On trouvera dans ce recueil des discours, lectures, hymnes et cantiques qu'ils ont adoptés pour leurs fêtes religieuses et morales, et qui présentent un extrait de tous les moralistes anciens et modernes, dégagé des maximes trop sévères et trop relâchées, ou contraires à la piété, soit envers Dieu, soit envers les hommes.

C U L T E
D E S
THÉOPHILANTHROPEs,
O U
ADORATEURS DE DIEU,
ET AMIS DES HOMMES.

E X E R C I C E S
COMMUNS À TOUTES LES FÊTES.

Les fêtes religieuses et morales des Théophilanthropes sont célébrées dans un local propre et décent.

Quelques inscriptions morales; un autel simple, sur lequel ils déposent, en signe de reconnaissance pour les bienfaits du Créateur, quelques fleurs ou quelques fruits, suivant les saisons; une tribune pour les lectures et discours, voilà tout l'ornement de leurs temples.

La première inscription, placée au-dessus de l'autel, rappelle les deux dogmes religieux qui sont le fondement de leur morale.

Première Inscription.

NOUS CROYONS À L'EXISTENCE DE DIEU,
À L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.



Les quatre autres sont placées de chaque côté de l'inscription principale. Elles rappellent les principes généraux de la morale et les devoirs particuliers de chaque âge.

Seconde Inscription.

A D O R E Z D I E U ,
CHÉRISSEZ VOS SEMBLABLES ,
RENDEZ-VOUS UTILES
À LA PATRIE.

Troisième Inscription.

LE BIEN
EST TOUT CE QUI TEND
À CONSERVER L'HOMME
OU À LE PERFECTIONNER.

LE MAL
EST TOUT CE QUI TEND À LE DÉTRUIRE
OU À LE
DÉTÉRIORER.

Quatrième Inscription.

ENFANS ,
HONOREZ VOS PÈRES ET MÈRES ,
OBÉISSEZ - LEUR AVEC AFFECTION.
SOULAGEZ LEUR VIEILLESSE.

PÈRES ET MÈRES.
INSTRUISEZ VOS ENFANS.



Cinquième Inscription.

FEMMES,
VOYEZ DANS VOS MARIS
LES CHEFS DE VOS MAISONS.

MARIS,
AIMEZ VOS FEMMES,
ET RENDEZ-VOUS
RÉCIPROQUEMENT HEUREUX.

Un chef de famille, proprement et simplement vêtu (1), fait lecture des chapitres suivans du *Manuel des Théophilanthropes*.

(1) Le comité de direction de la première société publique des Théophilanthropes, considérant que tout homme qui remplit des fonctions graves, doit avoir un extérieur qui y réponde, et désirant que ses lecteurs et orateurs parussent sous un habit qui fût toujours également simple, propre et décent, a pensé qu'ils *pourraient* avoir, pour les fêtes religieuses et morales, un costume particulier, qui consisterait en un habit long d'une seule couleur. Il a adopté la couleur blanche, symbole de la simplicité et de la pureté des principes théophilanthropiques.

Nota. Ce costume particulier, qui n'est pas nécessaire, même dans des réunions publiques, serait absolument inutile dans des réunions de famille, les exhortations d'un père devant toujours avoir assez de poids sur ses enfans, pour qu'il n'ait pas besoin avec eux d'un costume de représentation.

D O G M E S
DES THÉOPHILANTHROPES,
*ou Adorateurs de Dieu et amis des
Hommes.*

Les Théophilanthropes croient à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'ame.

Le spectacle de l'univers atteste l'existence d'un premier être.

La faculté que nous avons de penser, nous assure que nous avons en nous-mêmes un principe supérieur à la matière, et qui survit à la dissolution de notre corps.

L'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame n'ont pas besoin de longues démonstrations : ce sont des vérités de sentiment, que chacun trouve dans son coeur, s'il y descend de bonne foi. Les méchants seuls cherchent à en douter, parce que l'idée d'un Dieu juste trouble leurs jouissances criminelles.

Les Théophilanthropes tiennent d'autant plus à cette double croyance, qu'elle est aussi nécessaire à la conservation des sociétés qu'au bonheur des individus. Car une aggrégation d'hommes qui ne reconnaîtraient pas de Dieu, et qui croiraient leurs crimes ensevelis pour jamais dans le tombeau, serait bientôt une troupe de bêtes féroces.

Raisonneurs froids et insensés, comment osez-vous demander que l'on prouve à votre entendement des dogmes dont dépend le bonheur du monde? N'y a-t-il de vérités que celles qui sont soumises aux démonstrations rigoureuses des sciences exactes; et ce qui appartient au sentiment, n'a-t-il pas aussi son évidence? Un système qui rend les hommes bons, compatissans, scrupuleux sur la probité et sur tous leurs devoirs, peut-il être un système d'erreurs? celui qui tend à leur persuader qu'ils peuvent être fourbes, ingrats, cruels, parricides même, et que le seul crime est de n'avoir pas l'adresse d'échapper à la justice humaine, un système aussi monstrueux, peut-il être la vérité? Tel est le système qui nie l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame.

Ce qu'est Dieu, ce qu'est l'ame, comment Dieu récompense les bons, punit les méchans, les Théophilanthropes ne portent point jusques-là leurs recherches indiscrètes : ils sont convaincus qu'il y a trop de distance entre Dieu et la créature, pour que celle-ci prétende à le connaître. Ils se contentent de savoir, d'après la magnificence et l'ordre de l'univers, d'après le témoignage de tous les peuples et celui de leur conscience, qu'il existe un Dieu, qu'on ne peut concevoir un Dieu, sans l'idée de toutes les perfections; que par conséquent ce Dieu est bon, qu'il est juste; qu'ainsi la vertu sera récompensée, et le vice puni.



Il est facile de se tromper ou d'être trompé. Nos opinions dépendent de tant de circonstances dont nous ne sommes pas les maîtres, que les Théophilanthropes sont persuadés que Dieu, juste et bon, ne nous jugera pas d'après nos opinions, mais d'après nos actions. Ils se gardent bien en conséquence de haïr, encore moins de persécuter leurs semblables pour des opinions qu'ils ne partagent pas. Ils cherchent seulement, s'ils les croient dans l'erreur, à les désabuser par une douce persuasion. S'ils persistent, ils conservent pour eux les mêmes sentimens d'amitié. Ils n'ont en horreur que les actions criminelles; ils plaignent les coupables, et emploient tous leurs efforts pour les ramener au bien.

M O R A L E
D E S
THÉOPHILANTHROPES.

Elle est basée sur un seul précepte :

ADOREZ DIEU, CHÉRISSEZ VOS SEMBLABLES, RENDEZ-VOUS UTILES À LA PATRIE.

Ce principe est la conséquence de l'existence de Dieu. Puisqu'il est l'ordonnateur suprême de l'univers,



puisque nous tenons tout de lui, nous lui devons les hommages de la reconnaissance. Nous devons amitié à nos semblables, qui sont, comme chacun de nous, ses enfans. L'obligation de chérir nos semblables, renferme celle d'aimer notre patrie, de nous rendre utiles à nos concitoyens, avec lesquels nous avons plus de relations qu'avec les habitans des autres parties du globe, et qui protègent plus immédiatement notre existence.

Toute morale qui s'accorde avec ce grand principe, est bonne aux yeux des Théophilanthropes. Il leur sert de règle dans toutes leurs actions, et ils en font découler tous leurs devoirs.

§. I.

Adorez Dieu.

Adorer Dieu, c'est élever sa pensée vers lui; c'est le remercier de ses bienfaits; c'est ne pas murmurer des événemens que nous regardons comme des malheurs; c'est en profiter pour fortifier notre ame, pour la rendre indépendante de tout ce qui est hors de nous, pour nous accoutumer à n'attacher l'idée de bien qu'à la sagesse et à la vertu, et l'idée de mal qu'au crime et à la folie.

Adorer Dieu, c'est sur-tout obéir à sa loi, qu'il nous a clairement expliquée par ce sentiment intérieur qui nous porte au bien, et qui nous détourne

du mal, et qu'on appelle la *conscience*. Qui peut méconnaître sa voix? Quelques malheureux cherchent en vain à l'étouffer, en s'accoutumant au crime. Elle leur crie toujours : *Tu fais mal*. Son approbation, qui se manifeste par la satisfaction que nous éprouvons en faisant le bien, est la plus douce récompense de la vertu sur la terre.

Comme la conscience, toujours infallible, quand il s'agit de juger la moralité de nos actions, c'est-à-dire, l'intention qui les a produites, peut quelquefois être égarée sur la nature du bien ou du mal en lui-même, les Théophilanthropes ont une règle sûre pour ne pas se tromper à cet égard. Cette règle est la maxime suivante :

Le bien est tout ce qui tend à conserver l'homme ou à le perfectionner.

Le mal est tout ce qui tend à le détruire ou à le détériorer.

Ce principe, dans son application morale, apprend aux Théophilanthropes qu'il n'y a de bonnes actions que celles qui sont utiles, et qu'il n'y a de mauvaises actions, que celles qui sont nuisibles. Faire une chose utile à nous-mêmes, et nuisible aux autres, est toujours un crime. Faire une chose utile aux autres, et nuisible à nous seuls, c'est l'héroïsme de la vertu.

Chérissez vos semblables.

Chérir ses semblables, c'est les aimer comme soi-même. Celui qui chérit ses semblables, fait aux autres tout ce qu'il voudrait qu'on lui fit.

Il ne fait à personne ce qu'il ne voudrait pas qui lui fût fait.

Il n'est ni calomniateur, ni médisant.

Il ne remet pas au lendemain le service qu'il peut rendre sur-le-champ.

Il n'opprime pas ceux qui sont plus faibles que lui. Il leur prête son appui pour les défendre contre l'oppression.

Il soulage les malheureux.

Il console ses frères, quand ils sont dans l'affliction.

Il les visite quand ils sont malades. Il leur donne tous les secours qui sont en son pouvoir. Il soutient leur courage. Il éloigne d'eux les terreurs de la mort, et les conduit doucement, sur les ailes de l'espérance, jusqu'aux portes de l'éternité.

Il pardonne aux autres le mal qu'ils lui font.

Il ne cherche pas à se venger. Il oublie les injures. Il évite les méchants, s'il ne peut les corriger.

Il secourt la veuve et l'orphelin.

Il ne prête pas à usure.

Il ne refuse pas ce qu'il doit : il ne fait pas attendre l'indigent après le prix de son travail.

Il ne détourne pas les yeux de dessus le pauvre.
Il donne avec discernement , et ne favorise pas la pauvreté paresseuse.

Il n'empêche pas de faire du bien celui qui en a la volonté ; et il fait du bien lui-même , toutes les fois qu'il le peut.

Il honore la vieillesse.

Il respecte le malheur.

Il est hospitalier envers les étrangers.

Il ne favorise pas le riche au préjudice du pauvre.

Il ne trompe pas ; il ne fait rien contre l'équité et la bonne - foi.

Il ne porte pas envie aux succès de l'honnête homme (il imite son industrieuse probité), encore moins à ceux du fripon : les richesses mal acquises sont un malheur de plus pour les méchants.

Il met un frein à sa colère : il n'excite pas de querelles par ses emportemens ; il les apaise par sa douceur.

Il évite tous les excès qui troublent la raison et portent à la violence.

Il souffre les défauts d'autrui , bien persuadé qu'il en a que les autres voient mieux que lui , et qu'ils sont obligés de supporter.

Il ne se livre pas sans motifs à la défiance , aux mauvais soupçons. Il ne s'arrête pas à des propos souvent mal rapportés ; il évite tout ce qui tend à rompre la bonne intelligence qui doit exister entre des frères.

Il est patient, doux, bienfaisant ; il ne s'enfle point d'orgueil ; il n'est pas dédaigneux, pas égoïste, pas ambitieux ; il ne se pique et ne s'aigrit pas facilement ; il ne se réjouit pas du mensonge et de l'injustice ; il n'aime que la vérité.

Il fait le bien sans ostentation et sans se lasser.

Il pardonne à ses ennemis ; il fait du bien à ceux qui le haïssent, qui le persécutent et qui le calomnient.

Il ne juge pas les autres plus sévèrement qu'il ne se juge lui-même.

Le soleil ne se couche jamais sur sa colère.

S'il a des subordonnés, il les traite avec douceur.

S'il est subordonné lui-même, il témoigne à ses chefs du respect et de l'affection ; il remplit ses devoirs avec exactitude, et sans avoir besoin qu'on ait l'oeil sur lui.

§. III.

Rendez-vous utiles à la Patrie.

Se rendre utile à sa patrie, est un devoir dont il n'est pas difficile de démontrer la nécessité. Outre qu'il est renfermé, comme on l'a vu, dans l'obligation de chérir ses semblables, notre intérêt nous en fait une loi. C'est à la réunion des hommes qui nous entourent, que nous devons notre sûreté et tous les avantages dont nous jouissons dans la

société. L'homme qui a une enfance si longue et si faible, périrait presque toujours de faim, ou par la dent des bêtes féroces, s'il était isolé, ou réduit à la stérile défense de son père et de sa mère.

Une société ne peut subsister que par la tendance de tous les membres qui la composent, à sa conservation. De sa souffrance ou de son bien-être, dépend très-immédiatement la souffrance ou le bien-être de chaque individu. Nous devons donc, autant par reconnaissance que par intérêt, coopérer au bien-être de la société au sein de laquelle nous sommes nés, et qui nous a élevés, c'est-à-dire, nous rendre utiles à notre patrie.

Celui qui veut se rendre utile à sa patrie, s'il a des enfans, les instruit, et les accoutume de bonne heure à la vertu, afin qu'ils soient à leur tour utiles à la société. Il y trouvera lui-même son bonheur et sa gloire, tandis que l'enfant mal instruit est la honte de son père et de sa mère.

Le bon citoyen est laborieux. Semblable à la fourmi qui fait pendant l'été sa provision pour l'hiver, il se ménage pendant qu'il est jeune, les moyens d'exister dans la vieillesse. L'homme laborieux amène toujours l'abondance; mais les paresseux sont toujours pauvres; l'indigence vient les surprendre, comme un homme qui marche à grands pas. Pour n'avoir besoin de personne, il faut travailler. La paresse engendre les soucis; elle est la mère de tous les vices. L'industrie, au contraire,

produit tous les plaisirs ; elle rend les peuples et les individus riches et puissans. Ainsi l'homme laborieux est en même tems utile à sa patrie, à sa famille, à lui-même.

La patrie est-elle en danger ? Nous devons, sans hésiter, voler à sa défense. C'est ce dévouement absolu qui fait seul la sûreté de l'état en général, et de chaque citoyen en particulier. Faisons des vœux pour qu'enfin tous les hommes ne voient entr'eux que des frères, et qu'ils cessent de se détruire les uns les autres. Mais si notre pays est attaqué, le seul moyen d'avoir une paix solide est d'opposer une vigoureuse défense : sans cela, tous les habitans seraient les victimes de l'ennemi. Tous sont donc obligés, autant par intérêt que par devoir, de réunir leur efforts pour le repousser.

Il est indispensable au soutien de la patrie, que chaque individu soit soumis aux lois, et paye à l'état les contributions qui lui sont dues.

Chaque membre de la société doit à la société entière l'exemple de son respect pour les mœurs, pour les lois, pour les magistrats, pour tous les cultes publics et pour leurs ministres, pour les usages généralement reçus qui ne choquent pas la morale ; l'exemple, en un mot, de toutes les vertus qui font le bon fils, le bon époux, le bon père, le bon citoyen,

Conduite journalière des Théophilanthropes.

Le Théophilanthrope n'accorde au sommeil que le temps nécessaire pour réparer ses forces. À son réveil, il élève son ame vers la divinité, et lui adresse, au moins par la pensée, l'invocation qui va être récitée dans un moment.

Il fuit l'oisiveté, comme l'état le plus dangereux. Il travaille avec zèle; il se délasse en variant ses travaux. Toujours il s'occupe, même dans ses loisirs. L'inaction énerve l'ame et le corps.

Il pense quelquefois dans la journée qu'il est en présence de la divinité. Ce témoin de toutes ses actions et sa conscience le soutiennent dans la pratique du bien, le détournent du mal, l'avertissent de ne pas abuser de la fortune, et de supporter l'adversité avec courage.

Au moment de ses repas, il témoigne par la pensée sa reconnaissance à l'auteur de la nature. Il mange et boit sobrement. La santé accompagne la sobriété; l'indigence et les maladies sont la suite de l'intempérance.

Il ne cherche pas à se faire remarquer par des singularités. Il porte par-tout la franchise et la sérénité qui caractérisent les gens de bien.

À la fin de la journée, il s'interroge lui-même: de quel défaut t'es-tu corrigé aujourd'hui? . . quel

penchant vicieux as-tu combattu? . . en quoi vaux-tu mieux? . . Le résultat de cet examen de conscience est la résolution d'être meilleur le lendemain.

(Dans ce moment, se fait l'invocation suivie de l'examen de conscience. Le lecteur invite les assistans à se tenir debout. Dans la même attitude, et tourné du côté de l'autel, il prononce à haute voix l'invocation suivante:)

„ Père de la nature, je bénis tes bienfaits, je te remercie de tes dons ”.

„ J'admire le bel ordre de choses que tu as établi par ta sagesse, et que tu maintiens par ta providence, et je me sou mets pour toujours à cet ordre universel ”.

„ Je ne te demande pas le pouvoir de bien faire: tu me l'as donné ce pouvoir, et, avec lui, la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connaître, la liberté pour le choisir. Je n'aurais point d'excuse si je faisais le mal. Je prends devant toi la résolution de n'user de ma liberté que pour faire le bien, quelques attrait s que le mal paraisse me présenter ”.

„ Je ne t'adresserai point d'indiscrètes prières: tu connais les créatures sorties de tes mains; leurs besoins n'échappent pas plus à tes regards que leurs plus secrètes pensées. Je te prie seulement de redresser les erreurs du monde et les miennes; car presque tous les maux qui affligent les hommes proviennent de leurs erreurs ”.

„Plein de confiance en ta justice, en ta bonté, je me résigne à tout ce qui arrive; mon seul désir est que ta volonté soit faite”.

(Le lecteur continue en baissant un peu la voix:)

Nous allons examiner devant Dieu, si depuis la dernière fête religieuse, nous avons rempli tous les devoirs qu'il nous a imposés envers nous-mêmes, envers notre famille, envers la société. Rien de plus important que cet examen. N'ayant été placés sur la terre que pour travailler à la perfection de notre être et au bonheur de nos semblables, nous ne remplirons le but du créateur qu'en nous corrigeant de nos vices, et en nous fortifiant dans la pratique de toutes les vertus.

Interrogeons-nous donc sur les progrès que nous avons faits dans la vertu, et mettons nos vices à la question.

(Le lecteur élève la voix:)

Devoirs envers nous-mêmes.

Avons-nous cherché à acquérir et à perfectionner en nous cette science dont personne n'est dispensé, celle qui nous procure des ressources et des moyens pour subsister, qui donne la prudence et la sagesse, et qui garantit de toutes les erreurs funestes que produit l'ignorance?

(Un moment de repos après chaque question.)

Avons-nous été sobres et chastes?

Avons-nous énérvé la force de notre corps et de notre ame, en nous abandonnant à la paresse, à l'oisiveté, mère de tous les vices?

Avons-nous usé de la bonne fortune avec modération, et supporté l'adversité avec courage?

Avons-nous entretenu, tant dans nos vêtemens que dans notre habitation, cette propreté qui accompagne ordinairement la pureté de l'ame, et qui préserve le corps d'une foule d'incommodités et de maladies graves?

Devoirs envers notre famille.

Chefs de famille, savons-nous régler l'administration de notre maison avec une sage économie, qui préserve nous et notre famille, de la pauvreté, de la misère, de l'avilissement qu'entraîne la prodigalité?

Avons-nous pour nos enfans un amour assez éclairé, pour leur faire contracter de bonne heure l'habitude de la vertu?

Eoux, entretenons-nous, par des égards et des attentions réciproques, la paix, l'amitié, la concorde, dont l'absence remplirait notre maison de troubles, produirait les infidélités, ferait négliger l'éducation des enfans, et entraînerait une foule de désordres?

Avons-nous pour les auteurs de nos jours tout le respect, toute la déférence, le pieux attachement,

dont la nature et la reconnaissance nous font un devoir? . . . Enfans, vous devez voir un second père dans celui qui vous donne l'instruction.

Conservons-nous avec nos frères cette union qui fait la prospérité des familles? . . . Rien ne doit rompre des noeuds que la nature elle-même a formés.

Maitres, traitons-nous nos domestiques ou nos subordonnés, avec cette douceur et cette fermeté qui concilient l'amour et le respect? . . . Sommes-nous justes envers eux?

Subordonnés, remplissons-nous nos devoirs avec zèle, fidélité et affection?

Devoirs envers la société.

Observons-nous envers nos semblables la justice, loi immuable de l'auteur de la nature, qui veut que tous s'aident les uns les autres; loi que nous impose notre propre intérêt, puisque nous n'avons droit d'attendre du bien des autres, qu'autant que nous leur en faisons nous-mêmes, et que si nous leur faisons du mal, nous nous exposons à être traités de la même manière.

Avons-nous, d'après cet esprit de justice, fait aux autres tout ce que nous aurions voulu qu'on nous fit?

N'avons-nous fait à personne ce que nous n'aurions pas voulu qui nous fût fait?

Avons-nous rempli toutes les obligations que nous impose cet esprit de justice?

Celle

Celle d'aimer notre prochain comme nous-mêmes;
De faire du bien aux malheureux;

De respecter l'honneur, les propriétés et tous les
droits de nos semblables ?

Avons-nous à nous reprocher des actes contraires
à la douceur, à la modestie, à la simplicité des
mœurs, à la sincérité, à l'amour de la patrie, vertus
qui toutes sont nécessaires à la conservation et au
honneur de l'homme en société ?

Nous sommes-nous arrêtés à la pensée d'une
mauvaise action ?

„ Père des humains , en passant en revue tous
mes devoirs envers moi-même, envers ma famille,
envers la société, je reconnais que tu m'as lié à
la pratique de ces devoirs par mon propre intérêt,
et que la vertu seule peut faire mon bonheur,
même dans cette vie passagère. Je te remercie de
ce bienfait, qui est une nouvelle preuve de ta
bonté infinie. Ah! si tous les hommes étaient assez
éclairés pour voir combien le vice entraîne de
désordres funestes à eux-mêmes et à la société, ils
seraient tous vertueux, et cette terre serait un lieu
de délices. Il est donc bien vrai que presque tous
les maux qui affligent les hommes, proviennent de
leurs erreurs et de leur ignorance. Corrige, Dieu
bon, ce fatal aveuglement, et inspire à tes enfans
le désir de s'instruire.

„ Je te supplie d'ensevelir mes fautes dans la nuit des temps , en faveur du bien que j'ai voulu faire. Je prends devant toi la résolution de devenir meilleur , et de remplir le but pour lequel tu m'as placé sur la terre , en travaillant , par de bonnes actions , à la perfection de mon être et au bonheur de mes semblables.

„ Daigne agréer , avec nos chants , l'offrande de nos coeurs , et l'hommage des présens de la terre que nous avons déposés sur ton autel , en signe de notre reconnaissance pour tes bienfaits ”.

On chante un hymne.

Un chef de famille fait un discours ou une lecture de morale.

On chante un hymne.

On termine par un discours ou par une lecture , et par un hymne.

On doit faire ensorte que les sujets et les tons de ces deux discours ou lectures soient variés ; que , si l'un retrace sévèrement à la raison ses devoirs , l'autre les lui fasse aimer , en parlant aux coeurs le langage du sentiment.

Le chef de famille annonce la fin de la fête , et lit ce qui suit :

La Fête religieuse et morale est terminée.

Emportez dans vos coeurs les préceptes et les conseils que vous avez entendus.

Faites-en la règle de votre conduite, et vous serez heureux.

N'oubliez pas la résolution que vous avez prise devant Dieu, de travailler à devenir meilleurs.

Vivez de manière que votre conscience puisse vous rendre un bon témoignage, quand vous viendrez, à la prochaine fête, offrir vos coeurs et vos dons à l'Éternel, et vous examiner, en sa présence, sur les progrès que vous aurez faits dans la vertu.

Nous ne vous demandons pas de déposer dans nos mains ce que vous pouvez consacrer au soulagement de l'indigence, et de nous rendre les dispensateurs de vos aumônes. Nous ne sommes pas dignes de ces sublimes fonctions. Faites vous-mêmes le bien que vous pouvez faire. Conduisez vos enfans sous le toit du pauvre; qu'ils essuient avec vous les larmes des malheureux; et qu'instruits par vous et par votre exemple, ils sachent de bonne heure combien il est doux de secourir son semblable.

Venez assiduellement à nos fêtes. Amenez avec vous vos enfans, vos proches, vos amis, quelles que soient les nuances de leurs opinions. Ils n'entendront ici que des principes sur lesquels tous les peuples et toutes les sectes sont d'accord.

Que votre attention se porte, non sur nous, mais sur les préceptes que notre voix vous transmet.

Dans une matière aussi grave, les individus ne sont rien ; les principes sont tout ; et nous ne sommes d'ailleurs que les échos des sages de tous les pays et de tous les siècles, qui se sont occupés du bonheur de l'espèce humaine.

Regretterez-vous de consacrer une heure sur plusieurs jours, à la plus importante de toutes les sciences, celle de vos devoirs ? Insensé qui dédaignerait tout culte extérieur ! Indépendamment de l'exemple que nous devons tous à la société de notre respect pour la religion et pour la morale, ces deux filles du ciel, conservatrices du bonheur des états et des individus, l'homme le plus instruit et le plus sage a besoin d'être rappelé par les sens à la Divinité et à ses devoirs ; il a besoin de se réunir quelquefois avec ses frères, sinon pour apprendre, du moins pour s'encourager au milieu d'eux, pour les encourager par sa présence à devenir meilleurs, et pour fortifier dans son ame l'amour de la vertu et l'horreur du vice.

Employez le restant de cette journée en délassements honnêtes, afin que vous puissiez demain reprendre vos occupations avec plus d'ardeur, et vous y livrer sans relâche jusqu'au prochain jour de repos,

Allez en paix, ne vous divisez pas pour des opinions, et aimez-vous les uns les autres.

R E C U E I L

De Discours, Lectures, Hymnes et Cantiques, pour toutes les Fêtes religieuses et morales que célèbrent les Théophilanthropes, pendant le cours de l'année, soit dans des temples publics, soit dans le sein de leurs familles (1).

H Y M N E, N^o. I.

O Dieu dont l'univers publie
Et les bontés et la grandeur ;
Toi qui nous accordas la vie,
Reçois l'encens de notre coeur.
Laisse à tes pieds dormir la foudre
Dont ton bras peut réduire en poudre
L'ingrat qui brise ton autel.

(*) De nos chants les cieux retentissent :

Sur des enfans qui te bénissent,

Abaisse un regard paternel.

(bis.)

Pour approfondir ton essence,

Notre raison s'épuise en vain :

Les temps n'ont point vu ta naissance,

Les temps ne verront point ta fin.

(1) Ces discours et lectures rempliront les fêtes, quand les chefs de famille qui les dirigeront, n'auront pas pu en préparer de leur composition ou de leur choix.

(*) Les assistans répètent en choeur.

Du haut de la céleste voûte ;
Au soleil tu traces sa route ;
Tu contiens la fureur des mers.

(*) Ton feu rend la terre féconde,
Et ta main balance le monde
Dans l'espace immense des airs. (bis.)

Sourds à la voix de tes miracles,
Victimes de mille imposteurs,
Combien sur la foi des oracles,
Les peuples ont commis d'horreurs !
Aux animaux impurs, aux vices,
Ils ont offert des sacrifices,
Où des flots de sang ont coulé.

(*) Dans des holocaustes barbares,
À des divinités bizarres,
L'homme fut par l'homme immolé. (bis.)

Soutiens le faible qu'on opprime ;
Fais triompher la vérité ;
Pardonne, en punissant le crime,
Aux erreurs de l'humanité.
Donne aux magistrats la sagesse,
Le doux repos à la vieillesse,
Au jeune âge, les bonnes mœurs.

(*) Entretiens le respect des pères,
La concorde parmi les frères,
Et ton culte dans tous les coeurs. (bis.)

DISCOURS

SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

Quelle est belle et consolante, cette idée grande et sublime de l'existence de Dieu ! le cours de la nature le proclame par-tout et le démontre à l'univers entier.

Élevons-nous jusqu'à ces vérités sublimes sur lesquelles la lime du temps ne peut rien, et qui doivent surnager sur l'abyme des siècles. Parlons de ce grand Être, dont l'essence est infinie et inconcevable, que nous ne pouvons comprendre, et dont nous adorons les bienfaits, devant lequel toute notre raison s'anéantit, et qu'on a essayé de définir par cette idée :

L'Éternel est son nom ; le monde est son ouvrage.

Tout parle hautement à l'homme en faveur de la divinité ; il la trouve en lui et hors de lui.

En lui, parce qu'il sent bien qu'il ne s'est pas créé lui-même, et que pour comprendre comment il existe, il faut nécessairement recourir à l'idée d'une main puissante qui l'a tiré du néant.

Hors de lui : dans ce vaste tableau de l'univers,

il reconnaît les traces de ce grand ouvrier, qui s'est peint lui-même dans ses ouvrages. Par-tout on y voit les preuves d'une intelligence puissante et sans bornes. Eh ! qui peut contempler les cieux, sans éprouver les plus vives émotions et les élans de l'enthousiasme ! ô ouvrage inconcevable ! oui tu es digne du Dieu qui t'a fait. L'homme est trop faible pour te louer assez.

Quelle richesse ! quelle beauté ! quelle masse et quelle force de mouvement ! quelle harmonie admirable !

Quel dessein merveilleux dans le plan ! quelle justesse de proportion dans les moyens ! quelle grandeur dans la fin ! comme tout l'ensemble concourt au bien général !

Mais au milieu de l'action continuelle et simultanée de cette machine immense, quel vaste silence dans l'univers ! c'est le calme de la plus grande solitude. Pas le moindre désordre. Tout cet amas de globes marche en foule dans un silence respectueux. Dieu leur a défendu de se reposer jamais ; il leur a ordonné de respecter le repos de l'homme, et de glisser sans bruit sur sa tête, en ne laissant tomber qu'une douce clarté sur ses yeux fermés par le sommeil. C'est en lettres de feu que le Tout-puissant a tracé son nom dans les cieux. La main de l'homme ne peut y atteindre. Ne cessons de lire ces grandes vérités sans cesse offertes à nos regards.

Ce vaste spectacle, qu'est-il autre chose que le système complet de l'existence d'un Dieu que la nature étale et développe à l'oeil attentif?

Il n'est que trop vrai qu'il est des hommes qui ne peuvent s'élever jusqu'à Dieu, qui prononcent sans appel que c'est une folie de croire ce qu'on ne peut concevoir, et pour qui l'invisible et le néant n'ont point de différence.

Quel fut donc le but de l'éternel géomètre, lorsqu'après avoir débrouillé cet immense cahos, il laissa tomber de sa main, dans le sein de l'univers, cet insecte pensant, l'homme, pour y voir en rampant cette scène de merveilles, pour y vivre dans une surprise continuelle, et mourir toujours confondu sous l'idée de la toute-puissance de leur auteur? n'est-ce pas pour apprendre à l'homme présomptueux à ne pas nier dans Dieu ce qu'il n'y peut comprendre?

Étonné et fatigué de ce grand spectacle, veux-tu une preuve plus simple de l'existence de la Divinité? retire-toi du tumulte du monde, ferme sur toi les portes de ton ame, tire un rideau sur tous tes sens, éteins pour un moment les clameurs de tes passions; et alors, dans un calme parfait, dans le silence de la nature et de la raison, interroge-toi.

Qui suis-je? d'où suis-je tiré? je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que j'existe. Il doit donc exister un Être éternel; car s'il y eût eu un seul

instant où rien n'existât, jamais il n'y eût eu d'être. S'il y a quelque chose d'éternel, ce n'est pas l'espèce humaine. Chacun de ses anneaux est si fragile et passe si vite ! tout annonce des desseins et des vues sublimes. Des vues supposent un art et de l'intelligence. L'homme peut-il être l'auteur d'un ouvrage dont il a peine encore à concevoir l'idée, en le voyant fini ?

La matière, nous dit-on, s'est ainsi arrangée elle-même. Mais le mouvement est étranger à la matière ; elle n'a ni la pensée, ni le jugement, ni le génie. Aurait-elle créé ces lois, dont la seule conjecture a rendu Newton immortel ? S'il était ainsi, quelle supériorité les sages atômes auraient-ils sur l'homme ?

Il a donc fallu un art et une sagesse surnaturels, bien supérieurs à la faiblesse de l'homme. Il a donc fallu un sublime géomètre, pour présider à cette grande fabrique de l'univers ; et parmi toutes ces clameurs de l'incertitude et de l'incrédulité, la raison, d'une voix plus forte, ne cesse de nous crier : *Crois un Dieu.*

Ainsi rendons à cet Être suprême l'hommage qui lui est dû. Qu'il soit toujours digne de sa grandeur. Que la religion, ce lien sacré qui unit les hommes à la Divinité, et qui doit également unir tous les hommes entre-eux, comme les enfans d'un même père, ne soit pas pour eux un sujet de divisions. Que loin d'être le principe d'aucune

violence, elle soit le soutien de toutes les vertus sociales, et de tous les sentimens doux et indulgens.

Ne contraignons pas les opinions des autres. Ne perdons jamais de vue que la religion est inséparable de la sagesse, de la modération et de la charité universelle, ou plutôt qu'elle est la sagesse, la modération et la charité universelle elles-mêmes, C'est ainsi que nous la ferons aimer à tous les hommes; c'est ainsi qu'elle se propagera dans sa beauté pure, qu'elle nous guidera dans la route de la vertu, et qu'elle assurera en même temps l'ordre public et le bonheur particulier.

O D E, N^o. I I.

Une voix.

Les cieux instruisent la terre
 À révéler leur auteur;
 Tout ce que leur globe enserre
 Célèbre un Dieu Créateur.
 Quel plus sublime cantique,
 Que ce concert magnifique
 De tous les célestes corps?
 Quelle grandeur infinie,
 Quelle divine harmonie
 Résulte de leurs accords!

Le Choeur.

Les cieux instruisent la terre
À révérer leur auteur ;
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu Créateur.

Une voix.

De sa puissance immortelle
Tout parle , tout nous instruit :
Le jour au jour la révèle ,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux ;
Son admirable structure
Est la voix de la nature ,
Qui se fait entendre aux yeux.

Le Choeur.

Les cieux , etc.

Une voix.

Dans une éclatante voûte ,
Il a placé , de ses mains ,
Ce soleil qui , dans sa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière ,
Cet astre ouvre sa carrière ,
Comme un époux glorieux ,

Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

Le Choeur.

Les cieux, etc.

Une voix.

L'univers à sa présence
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde,
Dans le cercle qu'il décrit ;
Et par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

Le Choeur.

Les cieux, etc.

PRÉCEPTES DE LA SAGESSE,

Extrait du livre des Adorateurs.

Dieu t'a créé, tu n'adoreras que lui seul. Tu ne parleras de lui, que pour rendre grâces à sa bonté et admirer sa puissance. Tu ne prononceras jamais son nom qu'avec respect.

Tu révéleras ton père et ta mère; car Dieu leur donna le pouvoir de te faire naître, et tu leur dois la vie et la sagesse; tu leur seras soumis; tu suivras leurs leçons, afin que tu puisses de même les enseigner, et les voir suivre par tes enfans. Quand ton père et ta mère seront vieux, et que leurs mains ne pourront pas travailler, tu les nourriras; car ils t'ont nourri dans ton enfance impuissante, et c'est Dieu qui voulut te donner l'occasion d'être reconnaissant envers eux.

Sur toutes choses, tu n'attaqueras pas les auteurs de tes jours, et tu ne conduiras pas leurs cheveux blancs devant les tribunaux, parce que dans ton enfance, ils ne t'ont pas traité ainsi, mais ont veillé sur tes jours, et ont travaillé à semer et faire éclore toutes les vertus dans ton coeur.

Honore la vieillesse. Car Dieu mit la sagesse dans l'esprit des vieillards, et l'expérience que leur donne la longévité est le fruit qu'ils présentent à la jeunesse. Ils ont combattu pour toi, lorsque tu étais

au berceau, et que l'ennemi eût écrasé ta tête. Ils ont planté l'arbre qui te reçoit sous son ombre, et celui qui te nourrit de son fruit; ils ont bâti la maison où tu es à l'abri des injures des saisons, et ils t'ont transmis les préceptes de la sagesse.

Tu ne t'élèveras jamais contre ton frère; tu ne lanceras rien contre lui; car tu ne sais pas si ce coup ne lui donnera pas la mort.

Tu ne tenteras jamais d'ôter la vie; car le sang répandu crierait contre toi devant Dieu; le sceau de la réprobation serait marqué sur ton front, et la punition serait terrible. Mais si l'homme attaque ta maison ou tes enfans, défends-les avec courage, et son sang sera contre lui, parce qu'il a voulu ôter la vie aux tiens Si tu voyages, et que tu sois attaqué par un brigand, rappelle-toi que Dieu te donna la vertu pour repousser le crime, et le courage pour défendre ton existence. Tu défends ta vie, frappe. Tu n'es plus responsable de rien devant Dieu, ni à l'égard des hommes. Quand le brigand aura tombé sous tes coups, n'insulte pas son cadavre; car Dieu a accompli en lui la justice. Pars, et au premier endroit propice, tu laveras tes mains et ton visage, tu rafraichiras ta langue, et feras ton action de grâces à celui qui t'a donné la force de défendre et garantir ta vie, et tu seras innocent. . . Si tu es dans un pays gouverné par des lois, tu te présenteras aux magistrats, tu

leur révéleras ce qui s'est passé, afin que la mort du criminel ne soit pas imputée à un innocent, et les magistrats iront à l'endroit où tu t'es défendu, et ils connaîtront que tu leur as dit la vérité; ils feront inhumer le cadavre de l'assassin, parce que la dépouille de l'homme ne doit pas servir de pâture aux animaux de la terre, ni aux oiseaux du ciel, mais être rendue aux élémens; et toi, tu ne seras pas coupable du sang versé; mais ton nom sera béni par ce peuple, parce que tu as délivré la contrée d'un brigand qui l'infestait.

Si l'ennemi du peuple où tu vis vient l'attaquer, souviens-toi que tu fais cause commune avec tous, qu'ils te défendent, et que tu dois les défendre aussi. Pense que l'ennemi, s'il n'était pas repoussé, te traînerait en esclavage, enlèverait ta femme, et réduirait tes enfans en servitude; que ton père serait égorgé; que les cheveux blancs de ta mère seraient souillés de son sang. Pars, et fidèle aux lois qui te protègent et t'assurent le repos, va avec tes frères et le peuple qui se défend; et, après avoir invoqué ton Dieu, frappe avec vertu l'ennemi qui veut te subjuguier et te détruire. Garantis ta mère des insultes, ton père de la douleur, tes champs du pillage, tes toits de la dévastation. Lorsque tu étais au berceau, l'ennemi eût de son pied écrasé ta tête; mais ton père te défendait, il supportait les mêmes peines, était exposé aux mêmes dangers que tu cours aujourd'hui. . . . Enfin, tel est

l'ordre

l'ordre de Dieu, que tu défendes les tiens, et la récompense des hommes vertueux t'attend, quand tu auras rempli tes devoirs ; et la honte, l'opprobre, l'infamie te suivront devant tes frères, si tu es capable d'y manquer.

Tu respecteras la femme de ton frère, parce que Dieu voulut que la chasteté fût inséparable du mariage, et la tienne sera respectée, et tu n'auras aucune inquiétude en embrassant ses enfans, et les liens des familles ne seront ni rompus, ni honteusement entrelacés. Que la femme soit également fidelle aux lois de la chasteté.

Lorsque tu verras une femme, et que ton désir sera sur elle, pense si tu voudrais que ta femme se prostituât ; respecte celle de ton prochain, afin que la tienne soit respectée. Garde-toi bien de chercher à séduire la fille de ton ami, ou le déshonneur viendra se placer un jour sur le front de ta fille. Tu porteras le trouble dans ta famille et le désordre dans celle de ton voisin. La paix, le bonheur étaient dans ta maison ; la concorde t'unissait avec ton prochain ; vous viviez heureux. . . . et voilà que, pour un instant d'erreur, tu divises les hommes, tu romps les noeuds de l'amitié et de la confiance ; tu sèmes la haine, l'inimitié, la vengeance et tous leurs funestes effets sur la terre.

Si tu vois le feu dévorer la maison de ton frère, ne dis pas, qu'ai-je besoin d'y aller ? le feu ne peut parvenir jusqu'à moi ; car Dieu nous mit sur cette

terre à côté les uns des autres pour nous aider ; et demain, le feu prendra à ta maison , et l'homme que tu n'as pas secouru dans son malheur, fermera l'oreille à tes cris et aux plaintes de tes enfans ; et ton exemple aura banni la bienveillance d'autour de toi. Cours à la maison enflammée avec un vase d'eau, ne l'abandonne pas que le feu ne soit éteint ; partage ton toit et tes fruits avec celui que le feu a chassé de son asyle.

Ne t'inquiète pas de ce qui se passe dans la maison de ton prochain , et ne porte pas tes regards curieux dans l'intérieur de ses foyers ; tu troubles en cela son repos, et tu cherches ce qu'il ne t'importe pas de savoir. Il y pratique les vertus, fait régner les mœurs domestiques ; il y remplit ses devoirs dans la situation où la providence l'a mis. S'il y a autre chose, tu ne dois pas le savoir, ni chercher à soulever le voile qui couvre le mal à tes yeux ; et si tu le vois, tu dois le cacher encore. Car c'est bien assez que le mal se fasse, que Dieu le voie et le juge, sans que tu y participes en le publiant, et que tu sois cause que le mal se propage par l'exemple.

Lorsque ton ami, ton parent, ton voisin aura une querelle avec un autre, parle à ton ami, cours chez ton parent, ton voisin ; engage-le à se rapprocher de son adversaire. Un autre remplira le même office auprès de l'adversaire, et vous les rapprocherez. Ainsi vous maintiendrez la paix entre

les familles, et vous seconderez l'oeuvre du créateur, qui nous fit pour nous aimer. . . . Que s'ils ne peuvent convenir de leurs intérêts, engage celui que tu invites à la paix, à désigner un ou deux vieillards de ceux que leur vertu et leur longue probité rendent recommandables, afin qu'ils jugent entre lui et son adversaire; et celui-ci en fera de même, et, avant le jour du repos, les vieillards jugeront, et la discorde sera arrêtée entre les frères, et ils s'embrasseront devant les vieillards.

Lorsque l'affliction entrera dans la maison de ton frère, ne t'éloigne pas de lui, mais va t'asseoir à son côté. Console son ame en l'entretenant des bienfaits de la Providence, de l'obligation imposée à tout être vivant de se soumettre à l'ordre qu'elle a établi. Ne lui dis pas que la peine qu'il éprouve n'est pas un mal, car tu exaspérerais son ame, et ses yeux mouillés te démentiraient, mais pleure avec lui, et parle-lui avec ménagement de la perte qu'il vient d'essuyer. Dis-lui que sa douleur est juste, et tu le consoleras peu-à-peu, et tu augmenteras la force des liens d'affection qui l'unissent à toi; et lorsque la douleur viendra dans ton ame, tu trouveras un consolateur, et les secours que tu donnas à ton frère te seront rendus. Ils reviendront aussi dans ta mémoire, et adouciront ta peine par le souvenir de celle que ressentait alors celui que tu consolais au jour de sa tristesse.

Crains d'accuser la Providence bienfaitrice, du mal que tu vois devant toi, de l'incendie de cette ville, du tremblement de la terre dans cette partie, de la guerre, du débordement de ce fleuve, de l'assassinat commis par le brigand. Elle a fait tout bien et pour le bien. La plupart des maux qui nous affligent viennent de nous-mêmes; et quant aux fléaux qui sont l'effet des lois de la nature, il faudrait pour les juger, que nous puissions savoir comment toutes les parties de ce vaste univers sont co-ordonnées entre elles.

Tu ouvriras ta porte au voyageur égaré, et qui ne trouve pas d'asyle pour reposer sa tête. Tu le feras asseoir à ta table, et il te remerciera. Il adressera pour toi des vœux à l'Éternel. Tu le conduiras à la chambre hospitalière, et tu te reposeras avec joie, parce que tu as fait le bien, et secouru un homme qui se rappellera ton nom avec intérêt. Tu lui donneras à son départ du pain et du fruit; et quand il sera rendu dans sa maison, il parlera de toi avec attendrissement à sa famille, et elle te bénira, et ton coeur éprouvera le plaisir de recevoir les bénédictions de ceux à qui tu auras été utile. L'hospitalité t'est recommandée, parce qu'elle est un des liens les plus doux d'affection que Dieu ait mis sur la terre après la parenté. . . .

CANTIQUE, N^o. III.

Dieu Créateur, ame de la nature,
Reçois les voeux et l'encens des mortels,
Vois tes enfans adorer sans murmure
De ta bonté les décrets paternels.

(*) Nos chants, nos coeurs, voilà l'offrande pure,
Dont notre amour enrichit tes autels. *bis.*

L'ordre qui règne à la céleste voûte
Prouve en tous lieux ta gloire et tes bienfaits.
C'est vainement que le pervers en doute,
Pour te cacher son coeur et ses forfaits :

(*) Il voit par-tout le témoin qu'il redoute;
Ton oeil vengeur confond ses noirs projets. *bis.*

Dans les sentiers de l'orgueil et du vice,
Si nous avons la faiblesse d'errer,
Tu nous donnas, au bord du précipice,
Un guide sûr, prompt à nous éclairer :

(*) A la raison que le coeur obéisse;
Et son flambeau ne pourra l'égarer. *bis.*

Blâmons l'erreur, mais plaignons le coupable,
Le ciel a seul le droit de le punir.
De la douceur que l'éloquence aimable,
En instruisant, pardonne sans haïr.

(*) L'art d'être heureux est d'aimer son semblable;
Ah! quel devoir est plus doux à remplir! *bis.*

(*) Les assistans reprennent en choeur.

EXTRAITS

DE DIVERS MORALISTES,

sur la nature de Dieu, et sur les preuves physiques de son existence.

Ne demandez pas ce que c'est que Dieu. Beaucoup de prétendus philosophes ont cherché à définir sa nature, et ont prouvé par leurs déraisonnemens, qu'entre l'essence divine et notre intelligence, il y a un immense intervalle. On demandait au législateur de l'Arabie ce que c'est que Dieu. *Dieu est Dieu*, répondit-il, voulant dire par-là, que l'idée de Dieu embrasse toutes les perfections, et qu'il ne peut se définir que par lui-même.

On fit la même question à un sage de l'antiquité. Il demanda un temps fort long pour y réfléchir. Au bout du terme, il fit prolonger le délai, et répéta ainsi plusieurs fois le même expédient. Sur ce qu'on parut étonné de son embarras, il répondit que plus il examinait la question, plus il la trouvait au-dessus de sa portée.

Dans un temple d'Égypte, on lisait cette inscription sur Dieu: *Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, et tout ce qui sera; nul mortel n'a encore levé le voile qui me couvre.*

Que nous importent des raisonnemens subtils sur l'essence divine? Ces raisonnemens ne nous rendront pas meilleurs. L'objet essentiel est d'être bien convaincus de l'existence d'un premier être; cette croyance salutaire peut seule assurer le triomphe de la vertu sur le crime.

Je ne sais, a dit l'un des plus brillans génies de ce siècle, s'il y a une preuve plus formelle, et qui parle plus fortement à l'homme, que cet ordre admirable qui règne dans le monde, et si jamais il y a eu un plus bel argument que ce verset: *le Ciel publie la gloire de Dieu*. Aussi Newton ne trouvait pas de raisonnement plus convaincant et plus beau en faveur de la Divinité, que celui d'un sage de l'antiquité: vous jugez que j'ai une ame intelligente, parce que vous appercevez de l'ordre dans mes paroles et dans mes actions; jugez donc, en voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a une ame souverainement intelligente.

L'auteur de *l'esprit des lois* a fait valoir le même argument avec une précision digne de son génie. „Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde, ont dit une grande absurdité; car, quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligens”?

„Supposons, disait un célèbre orateur de l'ancienne Rome, des hommes qui eussent toujours habité sous terre, dans de belles et grandes maisons,

ornées de statues et de tableaux , fournies de tout ce qui abonde chez ceux que l'on croit heureux ; supposons que sans être jamais sortis de là , ils eussent entendu parler de Dieu , et que tout-à-coup , la terre venant à s'ouvrir , ils quittassent leur séjour ténébreux pour venir demeurer avec nous ; que penseraient-ils en découvrant la terre , les mers , le ciel , en considérant l'étendue des nues , la violence des vents , en jettant les yeux sur le soleil , en observant sa grandeur , sa beauté , l'effusion de sa lumière qui éclaire tout ? Et quand la nuit aurait obscurci la terre , que diraient-ils en contemplant le ciel tout parsemé d'astres différens ; en remarquant les variétés surprenantes de la lune , son croissant , son décours ; en observant enfin le lever et le coucher de tous ces astres , et la régularité convenable de tous leurs mouvemens ? Pourraient-ils douter qu'il n'y eût en effet un Dieu , et que ce ne fût là son ouvrage ?

Cette supposition est ingénieuse ; mais sans doute des êtres pensans n'ont pas besoin d'avoir été pendant un temps privés du magnifique spectacle de la nature , pour l'admirer et pour en reconnaître l'auteur.

La preuve de l'existence de Dieu , tirée de l'ordre et de la beauté du monde , a toujours frappé les bons esprits. Elle se trouve développée d'une manière aussi touchante que sublime , dans la lettre suivante d'un homme de bien à son fils :

„ O mon fils ! contemple le monde que tu habites ; de quelque côté que tu tournes tes regards , dans le tout et dans les parties , quel ordre , quels rapports n'appercevras-tu pas ? Chaque chose est évidemment faite l'une pour l'autre : la terre , les cieux , les mers , les élémens et les saisons , tout se lie , tout s'enchaîne et concourt à l'harmonie de tous les êtres : et songe que les proportions ne s'étendent pas à ce monde tout seul ; il faut qu'elles embrassent l'immensité de l'univers , et l'assemblage de ces corps célestes , dont les distances prodigieuses et l'étonnante grandeur épuisent les calculs des plus vastes génies. Ces astres qui roulent sur nos têtes , ces globes de lumière qui brillent au firmament , ces mondes semés de toutes parts avec tant de magnificence et d'éclat , forment un système complet , où tous les corps pèsent les uns sur les autres , et s'impriment un mouvement réciproque ; où tout se lie , et , par des lois générales , se prête un secours mutuel , et est soumis à une mutuelle dépendance. Si l'ordre , si la proportion , si les rapports se démentent dans un seul de ces vastes corps si étroitement liés , si nécessairement enchaînés , le reste du système s'écroule ; et ici les proportions sont immenses , et les rapports sont infinis.

Maintenant , mon fils , de l'infiniment grand , descends à l'infiniment petit. À l'aide du microscope , considère les animalcules qui sont des millions de

fois plus petits qu'un grain de poussière ; ils ont leur tête , leur bouche , leurs yeux , et dans ces yeux , leurs fibres , leurs muscles et leurs prunelles ; ils ont leurs veines , leurs nerfs et leurs artères ; ces veines ont leur sang , ces nerfs leurs esprits , ces particules ont leurs pores , et ces pores sont remplis de parcelles , qui chacune ont leur figure , et se rompent , se divisent en de moindres parties. De toutes ces parties innombrables , et dont aucun effort d'esprit ne peut nous faire concevoir la petitesse , se forme , dans la proportion la plus exacte , un être vivant et animé. Cet être a des alimens qui lui sont propres ; il a son chyle et ses humeurs ; il a ses fonctions , comme les autres corps , la trituration , la circulation du sang , la digestion , la génération , et toutes ces opérations qui sont autant de merveilles de la nature et des témoignages irrésistibles de l'intelligence , de la sagesse et de la toute-puissance de son auteur.

Si tu veux des objets qui soient plus à ta portée , choisis , mon fils , parmi ceux qui t'entourent , ou si tu l'aimes mieux , prends au hasard , et examine. L'oiseau qui vole , le poisson qui nage , l'araignée qui file , l'abeille qui a sa police et ses lois , l'insecte industrieux qui pourvoit avec tant d'art à ses besoins et à ceux de ses petits qui vont éclore , la chenille rampante , qui se métamorphose dans le plus léger papillon , la plante qui végète , l'arbuste qui croît à l'aide des sucres qui le nourrissent , la

semence que la terre reçoit dans son sein et rend au centuple, le pepin qui devient pour ton usage, arbre, fleurs et fruits, l'édifice mobile de ton propre corps, dont Galien n'a pu exposer la structure sans s'écrier, dans l'enthousiasme dont il était saisi, qu'il avait chanté le plus bel hymne en l'honneur de la Divinité; chaque partie de la nature, chaque être, examine-le selon les lois les plus sévères; considère bien sa construction et sa fin; par-tout, mon fils, par-tout tu trouveras de l'ordre, et tu en seras transporté. Tu verras que dans la moindre fleur, la plus petite feuille, la moindre plume, l'auteur de toutes choses n'a pas négligé le juste rapport des parties entre elles: tu verras que l'art est toujours grossier auprès de la nature, que plus on soumet l'un à la critique, plus il paraît imparfait; et plus on étudie les ouvrages de l'autre, plus on y découvre de beautés et de perfections: tu verras dans tout l'univers un arrangement de causes sans nombre, qui agissent par-tout avec poids et mesure, pour opérer des effets prévus et déterminés; et saisi d'admiration, tu t'écrieras avec Pope: *l'ordre est la première loi du ciel.*

Ainsi, mon fils, l'univers est un livre ouvert à tous les hommes; et si tous ne savent pas y lire l'existence de l'Être suprême, tous au moins en trouvent, malgré eux, le sentiment dans leur cœur. Et d'où vient-il ce sentiment de la Divinité, si naturel que, quelques sophismes qu'on invente pour



la combattre, un cri sourd et involontaire les dément toujours en dépit de nous-mêmes; si constant, si universel, que les nations les plus barbares, que les peuples les plus sauvages, même en la défigurant, s'accordent tous à la reconnaître? D'où vient-il, puisqu'enfin il n'y a point d'effet sans cause, et que ces sentimens, pris dans la nature, ne peuvent avoir que l'auteur même de la nature pour principe " ?

CANTIQUE, N^o. IV.

Une voix.

Bénéissons dès notre réveil
Le Dieu qui nous rend la lumière.
C'est lui qui commande au soleil
D'avertir la nature entière
Qu'il est tems de sortir des langueurs du sommeil.

Le Choeur.

Bénéissons dès notre réveil, etc.

Une voix.

Aux premiers feux du jour tout se meut, tout s'avive ;
L'oiseau reprend ses concerts enchanteurs ;
Des végétaux la sève plus active
Enfante des fruits ou des fleurs.



Le taureau nourricier, les coursiers voyageurs
Travaillent d'une ardeur plus vive.
Malheur à l'homme criminel
Qui demeurant plongé dans l'indolence oisive,
Rompt cet accord universel !

Le Choeur.

Bénéissons dès notre réveil, etc.

Une voix.

Dieu ! que ce jour qui nous éclaire,
Pour un père chéri, pour une tendre mère
Soit le jour le plus fortuné !
Qu'il ne soit pas empoisonné
Par le triste souci, par la douleur amère ;
Mais que dans le coeur de leurs fils,
De leurs soins paternels ils reçoivent le prix !

Le Choeur.

Bénéissons dès notre réveil, etc.

Une voix.

Dans sa carrière glorieuse
De l'astre des saisons rien n'arrête le cours.
Mes enfans ! ainsi, tous les jours,
Suivez de la vertu la trace radiieuse.
Aimez-vous, aimons-nous ; que le baiser de paix
Deviennne pour nous à jamais
Le gage d'une vie heureuse.

Le Choeur.

Suivons de la vertu la trace radieuse.
Aimons-nous tendrement ; que le baiser de paix
Devienne pour nous à jamais
Le gage d'une vie heureuse.

Une voix.

Reçois ce vœu consolateur,
Dieu qui nous vois des voûtes éternelles !
Eloigne de nos faibles cœurs
Le vice impur, les erreurs infidelles.
Des jours nouveaux, sans des vertus nouvelles,
Sont perdus pour notre bonheur.
Que nos momens soient pleins de notre bienfaisance ;
Tendons au malheureux une facile main.
Qu'il puisse comme nous aimer la Providence ;
Et qu'il désire encore que nous vivions demain.

Le Choeur.

Bénédissons dès notre réveil, etc.

PENSÉES MORALES,
EXTRAITES DE LA BIBLE.

Hommage à la Divinité.

Dieu est ton créateur et ton maître. Tu n'adoreras que lui.

Tu ne te feras point d'image ni en peinture, ni en sculpture, pour l'adorer, ni pour lui rendre aucun culte.

Tu dresseras à Dieu un autel simple, et tu lui offriras tes dons.

Devoirs des pères et mères.

As-tu des enfans ? Instruis-les, et accoutume-les de bonne heure à faire le bien.

Celui qui instruit ses enfans, y trouvera son bonheur et sa gloire.

L'enfant mal instruit est la honte de son père.

Devoirs des enfans.

Honore ton père et ta mère, afin que tu sois heureux.

Pense aux douleurs que ta mère a souffertes ,
lorsqu'elle te portait dans son sein , et qu'elle t'a
mis au monde.

Que chacun respecte son père et sa mère.

Soulage ton père et ta mère dans leur vieillesse,
et ne les attriste pas durant leur vie.

Celui qui afflige son père et sa mère est infâme
et malheureux.

Que celui qui aura outragé de paroles son père
ou sa mère , soit puni.

Devoirs envers le prochain.

Tu ne tueras point.

Tu ne déroberas pas.

Tu ne commettras pas d'adultère.

Tu ne désireras pas la femme de ton prochain ,
ni sa maison , ni son serviteur , ni sa servante , ni
rien qui soit à lui.

Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

Tu ne le calomnieras pas , et tu ne l'opprimeras
point par la violence.

Tu ne seras ni un calomniateur public , ni un
médisant secret.

Quand tu peux donner à un ami ce qu'il te de-
mande , ne le remets pas au lendemain.

Ne trompe pas la confiance de ton ami.

Ne fais pas de procès à un homme sans sujet ,
lorsqu'il ne t'a fait aucun tort.

Celui qui est ami aime en tout temps; et l'amitié se connaît dans le malheur.

Lorsque tu verras le boeuf ou la brebis de ton frère, égarés, tu ne passeras pas ton chemin; mais tu les ramèneras à ton frère, quand même il ne serait pas ton parent ni ton ami, quand même ce serait ton ennemi.

Si tu vois l'âne ou le boeuf de ton frère, même de celui qui te hait, tomber dans le chemin, tu ne passeras pas sans l'aider à le relever.

Pardonne à ton frère le mal qu'il t'a fait.

Tu ne chercheras pas à te venger, et tu ne conserveras pas le souvenir de l'injure qui t'aura été faite.

Tu ne feras aucun tort à la veuve et à l'orphelin.

Si tu prêtes de l'argent à celui qui est pauvre, tu ne le prêteras pas comme un créancier impitoyable, et tu ne l'accableras pas d'usure.

Tu ne prêteras à usure, ni de l'argent, ni du grain, ni quelque'autre chose que ce soit.

Lorsque tu demanderas à ton frère quelque chose qu'il te doit, tu n'entreras pas dans sa maison pour emporter de force quelque gage; mais il te donnera de lui-même ce qu'il pourra.

S'il est pauvre, le vêtement qu'il t'aura donné en gage ne passera pas la nuit chez toi; mais tu le lui rendras avant le coucher du soleil, afin qu'il se couvre de son vêtement, pendant qu'il dort, et qu'il te bénisse.

Tu ne refuseras pas à l'indigent ce que tu lui dois ; mais tu lui donneras le jour même, le prix de son travail , parce qu'il est pauvre et qu'il n'a que cela pour vivre.

Ne détourne pas les yeux de dessus le pauvre.

Ne méprise pas celui qui a faim , et ne diffère pas de donner à celui qui souffre.

Prête l'oreille au pauvre , et réponds lui favorablement et avec douceur.

Fais du bien avec discernement.

Prête à ton frère , quand il a besoin , et rends exactement ce qu'on t'a prêté.

Un peu de pain est la vie des pauvres : celui qui le leur ôte est un homme de sang.

Celui qui arrache à un homme le pain qu'il a gagné par son travail , ou celui qui prive l'ouvrier de son salaire , est aussi coupable que celui qui assassine son frère.

Tu ne mentiras pas.

Tu ne porteras pas faux témoignage.

Tu ne suivras pas l'avis du plus grand nombre pour condamner le pauvre en faveur du riche.

Tu ne recevras pas de présents , parce qu'ils aveuglent les plus sages , et corrompent les plus justes.

Tu ne feras rien contre l'équité. Tu ne mettras aucune différence entre le pauvre et entre le riche entre le faible et entre l'homme puissant , mais tu jugeras selon la justice.

Tu ne tromperas pas ton frère.

Ne fais rien contre l'équité, ni dans les jugemens, ni dans ce qui sert de règle, ni dans les poids, ni dans les mesures.

Que la balance soit juste, et les poids tels qu'ils doivent être. Que le boisseau soit juste, et que le septier ait sa mesure.

Ne porte pas envie aux richesses de celui qui n'a pas de probité ; car le malheur fondra sur sa maison.

Respect à la vieillesse.

Lève-toi devant ceux qui ont les cheveux blancs ; honore la personne du vieillard.

Respect au malheur.

Tu ne parleras pas mal du sourd, et tu ne mettras rien devant l'aveugle qui puisse le faire tomber.

Hospitalité envers les étrangers.

Tu ne feras point de peine à l'étranger.

Si un étranger habite parmi vous, qu'il y soit comme s'il était né dans votre pays ; aimez-le comme vous-mêmes.

Les fautes sont personnelles.

On ne punira pas les enfans pour les pères, ni les pères pour les enfans.

Le coupable ne sera puni que pour le crime qu'il aura commis personnellement.

Amour du travail.

Vois la fourmi, paresseux ; considère sa conduite, et apprends à devenir sage. Elle fait, pendant l'été, sa provision pour l'hiver, et amasse de quoi se nourrir.

L'indigence viendra te surprendre comme un homme qui marche à grands pas. Si tu es diligent, ta moisson sera abondante, et l'indigence fuira loin de toi.

L'homme laborieux amène toujours l'abondance ; mais les paresseux sont toujours pauvres.

Sobriété.

L'ouvrier sujet au vin ne deviendra jamais riche.

Le vin pris modérément est la joie du coeur ; le vin, bu avec excès, produit la colère et l'emportement, et attire de grands maux.

L'insomnie et les maladies sont le partage de l'homme intempérant.

Celui qui mange sobrement jouit d'une bonne santé

Celui qui aime les festins, sera dans l'indigence. Celui qui aime le vin et la bonne chère ne s'enrichira pas.

Bonnes moeurs.

Ne te laisse pas séduire par les artifices des femmes corrompues , et vis content avec celle que tu as choisie pour épouse.

Bonne union en famille.

Trois choses sont agréables à voir : des frères qui s'aiment ; des parens bien unis ; un mari et une femme qui s'accordent bien ensemble.

Femme vertueuse et bon ménage.

Celui qui a trouvé une femme vertueuse a trouvé un grand bien , et la source de son bonheur.

Elle est plus précieuse que l'or. Son mari met sa confiance en elle ; elle est attentive à son ménage ; elle est l'ornement de sa maison.

Son mari est heureux ; et elle lui fait passer en paix tous les jours de sa vie. Qu'ils soient riches ou pauvres, ils auront toujours le coeur content.

Il vaut mieux habiter une terre déserte, qu'avec une femme querelleuse et colère.

Peu de chose avec la joie, vaut mieux que beaucoup de bien avec des querelles.

La bonne réputation vaut mieux que les grandes richesses ; l'amitié est plus estimable que l'or et l'argent.

Douceur de caractère.

L'homme colère excite des querelles ; celui qui est patient les appaise.

Il ne faut qu'une parole de douceur pour calmer la colère, et une parole dure pour exciter la fureur.

*Il ne faut croire ni aux devins,
ni aux songes.*

Ne vas pas chercher les magiciens et ne consulte pas les devins.

Celui qui s'attache à des visions est comme celui qui embrasse l'ombre, et qui poursuit le vent.

Les prédictions des magiciens et des devins, et les songes ne sont que vanité.

Les songes ne sont que l'effet de l'imagination.

Histoire de Tobie.

Tobie était un homme vertueux. Ayant été fait prisonnier de guerre, il distribuait tous les jours aux compagnons de sa captivité, ce qu'il pouvait avoir.

Il nourrissait ceux qui avaient faim, et donnait des vêtemens à ceux qui n'en avaient pas.

Il recouvra la liberté, et revint dans sa patrie ; mais il lui arriva un autre malheur : il devint aveugle et hors d'état de travailler.

Sa femme allait tous les jours faire de la toile, pour procurer à son mari et à elle de quoi vivre; elle apportait à la maison ce qu'elle pouvait gagner du-travail de ses mains.

Ce bon vieillard sentant la fin de sa vie approcher, appela son fils et lui dit:

„ Mon fils, écoute mes conseils et mets-les dans ton coeur.

„ Honore ta mère tous les jours de ta vie en pensant à ce qu'elle a souffert, et à combien de dangers elle était exposée, lorsqu'elle te portait dans son sein.

„ Ne consens jamais à aucune mauvaise action.

„ Sois charitable, autant que tu le pourras.

„ Si tu as beaucoup de bien, donne beaucoup, pour soulager tes frères.

„ Si tu as peu, donne ce peu, et de bon coeur.

„ Que l'orgueil ne dirige ni tes pensées, ni tes paroles, ni tes actions.

„ Lorsqu'un homme aura travaillé pour toi, paye lui aussi-tôt ce qui lui est dû pour son travail.

„ Prends garde de faire jamais à un autre ce que tu serais fâché qu'on te fit.

„ Demande toujours conseil à un homme sage.

„ Sois tranquille, mon fils; il est vrai que nous sommes pauvres, mais nous serons toujours assez riches, si nous sommes vertueux ”.

H Y M N E , N^o. V.

Père de l'Univers , suprême intelligence ,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels ,
Tu révélas ton être à la reconnaissance ,
Qui seule éleva tes autels ! (*ter.*)

Ton temple est sur les monts , dans les airs , sur les ondes ,
Tu n'as point de passé ; tu n'as point d'avenir ;
Et sans les occuper , tu remplis tous les mondes ,
Qui ne peuvent te contenir. (*ter.*)

O toi , qui du néant , ainsi qu'une étincelle ,
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour ,
Fais plus . . . verse en nos coeurs ta sagesse immortelle ;
Embrâse nous de ton amour. (*ter.*)

CONTEMPLATION DE LA NATURE,

Dans les premiers jours du printemps.

Plus nous approchons de l'époque brillante qui doit offrir à nos yeux les campagnes, les prairies et les jardins dans toute leur beauté, plus on voit s'éclairer cet aspect triste et sauvage qu'avait la nature. Chaque jour amène quelque production nouvelle ; chaque jour la nature s'approche de sa perfection. Déjà l'herbe commence à poindre, et les troupeaux la cherchent avec avidité ; déjà les blés poussent dans nos campagnes, et les jardins même reprennent leur riante parure. D'espace en espace, quelques fleurs se montrent, et semblent inviter l'homme sensible aux beautés de la nature à venir les contempler. L'odoriférante et modeste violette est un des premiers enfans du printemps ; son odeur est d'autant plus agréable, que nous avons été plus longtemps privés de ces parfums délicieux. La belle jacinthe s'élève insensiblement du milieu de ses feuilles, et laisse voir ses fleurons qui réjouissent agréablement et la vue et l'odorat. La tulipe ne se hasarde pas encore à s'ouvrir, parce que des nuits ou des pluies froides pourraient effacer tout d'un coup l'éclat de ses couleurs. La

F

renoncule, l'oeillet et la rose attendent pour s'épanouir que des jours plus doux leur permettent de se montrer à nos yeux dans toute leur beauté.

Un observateur attentif trouvera ici bien des sujets d'admirer la bonté du Créateur. C'est dans des vues très-sages, qu'au retour de la belle saison chaque plante commence, précisément dans le temps et dans l'ordre qui lui sont prescrits, à développer ses feuilles et ses fleurs, et à tout préparer pour la production de ses fruits. Dans le règne végétal, les espèces se succèdent les unes aux autres depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année. À peine les unes sont-elles visibles, que d'autres s'appréhendent à paraître, et celles-ci sont suivies de plusieurs centaines d'autres qui se montreront chacune à son tour et au temps marqué. Tandis qu'une plante amène son fruit à la maturité, la nature en excite quelqu'autre à se propager, afin que ses fruits soient prêts, lorsque la première aura déjà rempli sa destination. Ainsi la nature nous offre continuellement une agréable succession de fleurs et de fruits; et depuis un bout de l'année jusqu'à l'autre, elle veille à la génération successive des plantes. Le bienfaisant Créateur a pourvu à notre entretien et à nos plaisirs, en ordonnant à la terre de ne pas produire les végétaux tous à la fois, mais successivement et par degrés.

Les fleurs printanières nous conduisent naturellement à penser au plus bel âge de la vie. Aimable

et vive jeunesse, considère dans ces fleurs l'image de ta destinée. Tu es placée dans un sol fertile, et tu as mille charmes qui te font aimer et rechercher. Mais n'as-tu pas observé combien la violette ou la jacinthe se fanent, lorsque le cruel aquilon vient à passer sur elles? Ah! pense au sort dont tu es toi-même menacée. Ne te glorifie point de la fleur de tes ans. Hâte-toi de produire les fruits qui ne périssent jamais, ceux de la sagesse et de la vertu.

Louange soit rendue à Dieu qui ramène le printemps! à Dieu qui a paré la surface de la terre, qui rend heureux les êtres qu'il a formés. Dieu crée, Dieu conserve. Célébrons sa puissance et sa bonté!

Quoique le crime ait mille fois ravagé la terre, on y reconnaît toujours la main de son sublime auteur.

La campagne, qui semblait morte, se réveille et se ranime; chaque nouveau jour amène de nouvelles bénédictions; le vermisseau qui rampe dans la poussière, l'oiseau qui plane dans les airs se réjouissent de leur existence.

La face de la terre est rajeunie; le ciel brille d'un éclat pur et serein; les montagnes, les vallées et les forêts retentissent de joyeux accens, et celui qui donne à tous l'être et la vie, jette un regard de bonté sur ses créatures.

Cependant les champs et les prairies sont privés d'ame et de sentiment, et Dieu n'a pas choisi les

animaux dénués de raison pour les former à sa ressemblance. L'homme seul te connaît, ô Créateur, il sent ton existence, il aspire à exister éternellement.

Célébrons le père de la nature ! il est près de nous ! il est présent par-tout, dans le ciel, sur la terre, et dans les mers !

Je te glorifie et je chante ta louange ; car tu es là où je suis, toujours près de moi par ta puissance, ton amour et tes bienfaits.

Tu appelles les nuées sur les campagnes, et tu apaises la soif de la terre, pour que l'homme s'enrichisse des dons de ta main !

Tu commandes à la grêle, à la rosée et aux vents, ces messagers de ta puissance !

Même quand la tempête s'élève, quand la foudre menace et fait pâlir les humains, c'est alors que la bénédiction et la fertilité jaillissent du sein des ténèbres orageuses. Bientôt le soleil nous rend sa lumière, et aux éclats du tonnerre succèdent des chants d'allégresse.

C'est en toi seul que nous trouvons le bonheur, en toi unique auteur de tous les biens. C'est toi qui au séjour céleste, nous feras puiser la félicité dans des sources éternelles. Heureux dès ici bas, heureux le mortel qui se soumet à ton empire, et qui marche constamment dans le sentier de la sagesse !

ODE , N°. VI.

Caractère de l'homme juste.

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où le juste incliné, d'un oeil respectueux
Contemple de ton front l'éclat majestueux ?

Ce sera celui qui du vice
Évite le sentier impur,
Qui marche d'un pas ferme et sûr
Dans le chemin de la justice ;
Attentif et fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide et sévère à maintenir ses loix.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité,
Qui sous un air d'humanité
Ne cache point un coeur farouche ;
Et qui par des discours faux et calomnieux
Jamais à la vérité n'a fait baisser les yeux.

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paraît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe,
Qui bravant du méchant le faste couronné
Honore la vertu du juste infortuné.

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain ;
Celui qui d'un infâme gain
Ne sait point grossir ses richesses ;
Celui qui sur les dons du coupable puissant
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

EXTRAIT
DES PENSÉES MORALES
DE CONFUCIUS.

LE juste milieu où repose la vertu est toujours le but du sage. Il ne s'arrête point qu'il n'ait su l'atteindre ; mais il ne tend jamais au-delà.

Il ne manque pas de gens qui , toujours poursuivant quelques vertus extraordinaires et secrètes, franchissent les justes limites du bien.

L'homme parfait entre dans la voie ordinaire, et la suit constamment. Ces prétendus sages dont l'orgueil affecte tout ce qui s'éloigne des usages communs, des idées ordinaires, embrassent trop souvent avec témérité ce qui est au-dessus de leurs forces ; ou , s'ils entrent dans le véritable sentier de la vertu, ils l'abandonnent à la moitié de la route, et s'arrêtent honteusement.

Celui qui sincèrement et de bonne-foi mesure les autres d'après lui-même, obéit à cette loi de la nature imprimée dans son sein , qui lui dicte de ne pas faire aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fit, de faire pour les autres ce qu'il voudrait qu'on fit pour lui-même.

Le Ciel a lui-même imprimé dans l'homme, la raison naturelle. Suivre cette raison dans la pratique, c'est obéir aux véritables lois de la vertu.

Aussi l'homme parfait est-il sans cesse attentif sur lui-même ; il veille sur les plus légers mouvemens de

son ame, et ne s'éloigne jamais, dans aucune action de la vie, de la loi innée de la droite raison.

Le germe des passions est naturel à l'homme, ou plutôt il est la nature même; mais le sage impose à ses passions le frein que lui présente aussi la nature, en tant qu'elle est le principe de la raison. D'accord avec la raison, les passions sont le principe de toutes les belles actions.

Le milieu est le point le plus voisin de la sagesse: il vaut autant ne point l'atteindre, que de le passer. Mais combien peu savent le tenir! Ce mal n'est point nouveau: c'est l'ancienne maladie de l'humanité.

Je sais bien pourquoi la plupart des hommes s'écartent du vrai sentier de la vertu. Les prudens du siècle s'en éloignent par mépris. Persuadés que leur intelligence est capable de s'élever bien plus haut, ils le regardent comme indigne d'eux. Les hommes ordinaires n'y parviennent pas, parce qu'ils ne le connaissent point, ou qu'effrayés par les difficultés, ils désespèrent d'y atteindre. C'est faiblesse, c'est ignorance.

Dès que vous aurez bien connu le vrai but auquel vous devez tendre, vous serez fortement déterminé à ne point vous en écarter. Fixé constamment à ce sage dessein, et toujours ferme, toujours tranquille, l'infortune ne pourra vous abattre, ni la prospérité vous éblouir. Vous pourrez considérer sans passion, tous les objets, en porter un sain jugement, y fixer votre méditation, et les peser dans leur juste balance.

LE CULTE

D E S

THÉOPHILANTHROPES,

O U

ADORATEURS DE DIEU

ET AMIS DES HOMMES,

C O N T E N A N T

*leur Manuel, leur Catéchisme, et un
Recueil de Discours, Lectures, Hymnes,
et Cantiques, pour toutes leurs fêtes reli-
gieuses et morales.*

N^o. II.

TROISIÈME ÉDITION.

À B A S L E,

de l'Imprimerie de J. D E C K E R.

1 7 9 8.

FÊTES RELIGIEUSES

ET MORALES

DES

THÉOPHILANTHROPES.

Célébration de la naissance des enfans.

Quand un enfant est né, il est apporté dans l'assemblée, à la fin de la fête religieuse.

Le père, ou, en son absence, un de ses plus proches parens, déclare les noms qui lui ont été donnés dans l'acte civil de sa naissance, et le tient élevé vers le ciel. Le chef de famille qui a présidé la fête, lui adresse les paroles suivantes :

„Vous promettez devant Dieu et devant les hommes d'élever N. dans la doctrine des Théophilanthropes ; de lui inspirer, dès l'aurore de sa raison, la croyance de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'ame, et de le pénétrer de la nécessité d'adorer Dieu, de chérir ses semblables, et de se rendre utile à sa patrie”.

Le père répond : je le promets.



Il est bon que le père se fasse accompagner au temple, lorsqu'il lui sera possible, de deux personnes probes de l'un et de l'autre sexe, qui consentent à être les parrein et marreine de l'enfant, et qui sachent apprécier les devoirs que ces titres leur imposent.

Lorsqu'il y a un parrein et une marreine, le chef de famille leur dit :

„ Vous promettez devant Dieu et devant les hommes, de tenir lieu à cet enfant, autant qu'il sera en vous, de ses père et mère, si ceux-ci étaient dans l'impossibilité de lui donner leurs soins ”.

Ils répondent : nous le promettons.

Le chef de famille fait un discours sur les devoirs des pères et mères, et de ceux qui élèvent des enfans (*).

Ce jour est une fête pour la famille.

Instruction religieuse des Enfans.

Elle consiste à pénétrer les enfans des principes de ce manuel et de *l'instruction élémentaire sur la morale religieuse*(**), par demandes et par réponses, adoptée par les Théophilanthropes. On fait, d'après ces livres, pour les enfans dont la raison commence

(*) On trouve dans ce recueil des modèles de ces sortes de discours.

(**) Voyez le N^o. III de ce recueil.

à se développer, un cours élémentaire de morale religieuse, soit dans les familles, soit dans les temples. Ce cours se répète chaque année, et dure trois ou quatre mois. Quand il est terminé, celui ou ceux des enfans dont on est le plus content, ont, à l'une des fêtes religieuses, une place distinguée. Après la fête, s'il n'y a qu'un enfant, le chef de famille l'interroge publiquement.

Croyez-vous bien fermement qu'il y a un Dieu ?

L'enfant. Oui, je le crois.

Le chef de famille. Quelle raison avez-vous de le croire ?

L'enfant. Parce que la machine la plus simple n'a pu se faire et ne peut se mouvoir toute seule ; à plus forte raison, le monde qui est si beau, si vaste, n'a pu se faire, et ne peut se conduire sans l'assistance d'un premier être.

Le chef de famille. Croyez-vous que vous avez une ame ?

L'enfant. Oui, je le crois.

Le chef de famille. Quelle raison avez-vous de le croire ?

L'enfant. Parce que je pense, et que je ne pourrais penser, si je n'avais pas d'ame.

Le chef de famille. Que faut-il conclure de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame ?

L'enfant. Puisque nous avons une ame, la mort n'est qu'un passage de cette vie à une autre ; puisqu'il y a un Dieu, il ne peut être que juste et bon ;

puisque Dieu est juste et bon , les gens de bien seront récompensés , et les méchans seront punis.

Le chef de famille. Que faut-il faire pour être au nombre des gens de bien ?

L'enfant. Adorer Dieu , chérir ses semblables , se rendre utile à sa patrie.

Le chef de famille. Promettez-vous devant Dieu et devant les hommes de vous servir de votre raison pour rester attaché à la doctrine des Théophilanthropes , qui consiste à croire à l'existence de Dieu , à chérir ses semblables , à se rendre utile à sa patrie ?

L'enfant. Je le promets.

S'il y a plusieurs enfans , le chef de famille n'en interroge qu'un , mais il leur adresse à tous la dernière formule , et ils répondent : nous le promettons. Il donne aux uns des récompenses , il adresse aux autres des paroles d'encouragement , suivant le mérite de chacun. Il fait un discours sur les devoirs de la jeunesse.

Ce jour est une fête pour les familles de ces enfans.

Mariage des Théophilanthropes.

Les deux époux , après avoir rempli les formalités prescrites par les lois du pays , se rendent à l'assemblée religieuse de la famille , ou du domicile de l'épouse. Après la fête , ils paraissent près de l'autel ; ils sont entrelacés de rubans ou de fleurs , dont

les deux extrémités sont tenues, de chaque côté des époux, par les anciens de leurs familles.

Le chef de famille à l'époux. Vous avez pris N.... pour épouse ?

L'époux. Oui.

A l'épouse. Vous avez pris N.... pour époux ?

L'épouse. Oui.

On peut ajouter à ces formalités, la présentation de l'anneau à l'épouse par son époux, la médaille d'union donnée par le chef de famille à l'épouse, ou autres de ce genre, suivant les usages du pays, tant que ces formalités ont un but moral, et le même caractère de simplicité.

Le chef de famille fait un discours sur les devoirs du mariage. Il doit profiter de cette circonstance, et de celle de la présentation des enfans, pour engager les époux et les pères, attendu qu'ils ont l'espérance de revivre dans leur postérité, à s'occuper du bonheur des générations futures. Il les invite à remplir ce devoir sacré, soit en plantant quelques arbres, soit en greffant sur de jeunes sauvageons dans les bois, des branches à fruits, qui puissent un jour appaiser la faim ou la soif du voyageur égaré, soit par quelques autres actes de ce genre, que leur inspirera, suivant les occasions, l'amour de leurs descendans.

La famille célèbre, dans ce jour, l'union des deux époux.



*Derniers devoirs rendus aux morts par
les Théophilanthropes.*

Ils rendent ces derniers devoirs suivant les usages du pays. Après la fête religieuse qui suit le décès, on place dans le temple un tableau, sur lequel sont inscrits ces mots :

La mort est le commencement de l'immortalité.

On peut mettre devant l'autel une urne ombragée de feuillage.

Le chef de famille dit : La mort a frappé l'un de nos semblables. (Il ajoute, si le décédé était dans l'âge de raison : conservons le souvenir de ses vertus et oublions ses fautes.) Que cet événement soit pour nous un avis d'être toujours prêts à paraître devant le juge suprême de nos actions.

Le chef de famille fait quelques réflexions sur la mort, sur la brièveté de la vie, sur l'immortalité de l'ame, etc.

* * *

On peut chanter des hymnes analogues à toutes ces différentes institutions religieuses.

I N S T R U C T I O N

S U R

L'ORGANISATION ET LA CÉLÉBRATION

D U

CULTE DES THÉOPHILANTHROPES.

A tous les adorateurs de Dieu et amis des hommes.

Lorsque notre manuel parut pour la première fois, il ne contenait que l'exposition de nos dogmes, de notre morale et de nos pratiques religieuses. Cette exposition suffisait alors, parce que le culte des Théophilanthropes n'était professé que dans le sein de quelques familles. Aujourd'hui qu'il est devenu public, il est nécessaire d'établir un mode qui rende l'organisation facile à ceux qui désireraient le propager, et qui conserve par-tout l'unité et la simplicité des principes et des formes.

Nous appelons *Théophilanthropes*, non seulement ceux qui suivent notre culte, mais les sectateurs de tous les cultes qui portent l'homme à l'adoration de la divinité et à l'amour du prochain. Tel est le sens de cette dénomination, qui, loin de caractériser une secte, convient à tous les hommes religieux, quels que soient leurs cultes.

Vous voyez , d'après cette explication , que presque tous les habitans de la terre sont Théophilanthropes , puisqu'ils sont d'accord sur les principes fondamentaux de la religion et de la morale , et qu'ils ne diffèrent entre eux que par quelques nuances de formes et d'opinions. Ainsi , loin de chercher à renverser les autels d'aucun culte , vous devez même modérer le zèle qui pourrait vous porter à faire des prosélites au nôtre. Professez-le modestement , et attendez en paix que ceux à qui sa simplicité conviendra , se joignent à vous. Respectez les opinions de ceux qui croient devoir suivre un culte plus chargé de dogmes et de cérémonies. Ils n'en sont pas moins vos frères , ils n'en sont pas moins Théophilanthropes comme vous.

Vous ne ferez donc , pour étendre notre culte , aucune démarche indiscrete. Si vous habitez un pays où sa publicité pourrait être l'occasion du moindre trouble , contentez-vous de l'exercer dans le sein de vos familles , ainsi que l'ont pratiqué avant nous beaucoup de sages qui n'avaient pas même leur doctrine écrite dans d'autres livres que dans leurs cœurs.

Si vous vivez au milieu d'un peuple chez lequel la publicité de notre culte n'ait aucun inconvénient , ne vous y refusez point , parce qu'elle sera utile à la propagation et au soutien des principes de la religion , de la morale , de la concorde et la tolérance.

Formez un comité peu nombreux de pères de familles, d'un âge mûr, qui joignent un esprit sage et éclairé à une conduite sans reproche.

Ce comité dirigera vos fêtes religieuses et morales, préparera ou entendra les lectures et discours destinés pour chaque fête.

Soyez très-circonspects à demander aux personnes qui suivent vos fêtes, des contributions volontaires, pour employer au soulagement des malheureux : c'est une fonction délicate d'être les dispensateurs des bienfaits des autres. Si cependant vous croyez devoir faire entrer dans votre institution religieuse, une institution de bienfaisance, évitez que les fonds soient touchés par ceux qui remplissent le plus ordinairement les fonctions de lecteurs et d'orateurs, ou qui sont du comité de direction. Nommez un trésorier et quelques administrateurs, qui rendront de temps en temps leurs comptes au comité, en présence du plus grand nombre de personnes possible.

Nous vous recommandons, sur toutes choses, de ne pas altérer la touchante simplicité du culte. On vous dira souvent qu'il faut frapper les sens de la multitude par la pompe de la représentation. Répondez que vous ne cherchez pas à faire des prosélites, que vous ne desirez réunir que ceux à qui votre simplicité convient.

Mais ils connaissent mal le cœur humain, ceux qui pensent qu'un culte ne peut attacher les hommes sans pompe extérieure. Nous avons pour nous



l'expérience, depuis que nous professons publiquement notre culte, que presque tous ceux qui assistent à nos fêtes, savans et illettrés, éprouvent de douces émotions, et que plus d'une fois ils ont été attendris jusqu'aux larmes. Que le peuple répète vos chants, que la décence et la piété règnent dans vos fêtes, que les hymnes, les lectures et discours frappent au cœur, qu'ils soient clairs et ne contiennent que des préceptes conformes à la raison universelle, vous n'aurez pas besoin de cérémonies.

N'en souffrez pas une seule, quoiqu'elle vous paraisse simple et sans conséquence. Vous n'en aurez pas plutôt laissé introduire une première, que vous serez forcés d'en admettre une seconde, puis une troisième, et bientôt le culte Théophilanthropique sera dénaturé, le peuple s'attachera plus aux cérémonies qu'aux préceptes, et tombera dans la superstition.

Ce que nous vous disons des cérémonies, s'applique aux ornemens des temples. Qu'il y règne une décente simplicité; n'y admettez aucune sculpture, peinture ou gravure, qui ait pour but de représenter soit la Divinité ou quelqu'un de ses attributs, soit quelque'une des vertus humaines, ou tous autres objets purement intellectuels, qui ne peuvent être figurés que par des allégories, et par conséquent d'une manière toujours infidelle. N'admettez non plus la représentation d'aucun personnage, parce que les hommes les plus vertueux ont eu leurs faiblesses,

et que l'image d'aucun mortel n'est digne d'être placée dans le temple de la divinité. Vous pourriez tout au plus orner vos temples de la représentation des ouvrages du Créateur ou d'actions vertueuses, indiquées d'une manière générale, et sans qu'aucun individu y fût caractérisé. Nous croyons le maintien de ces principes très-important pour prévenir tout esprit de superstition, d'idolâtrie et d'esprit de secte.

N'ayez point de fêtes particulières; mais célébrez les bienfaits du Créateur suivant les différentes saisons de l'année.

Évitez aussi les innovations. Variez vos chants, vos lectures, vos discours; mais conservez vos inscriptions, la forme de vos offrandes, l'ordre prescrit dans les fêtes. Sans doute il est possible d'avoir des inscriptions aussi bonnes, peut-être même meilleures que celles que nous vous présentons. Cependant, puisqu'elles sont incontestablement vraies, ne les changez pas. Rien ne nuit tant aux institutions religieuses, que les innovations. N'augmentez pas le nombre des inscriptions, vos temples en seraient trop surchargés. Vous avez dans nos livres les plus belles sentences des sages, anciens et modernes; gravez-les dans vos cœurs, sans les écrire sur les murs.

Prenez des précautions pour empêcher que des esprits inquiets ou superficiels n'introduisent des ornemens, des cérémonies, des innovations dans

la célébration du culte. N'admettez, soit pour faire des lectures ou discours, soit pour être membres de vos comités, que ceux qui auront préalablement déclaré qu'ils approuvent la simplicité du culte Théophilanthropique, et qu'ils ne feront, ni n'écouteront aucune proposition tendante à introduire aucuns changemens, ou à ajouter aucunes cérémonies aux pratiques indiquées dans le culte des Théophilanthropes.

Nous ne saurions encore trop vous recommander qu'il ne soit fait dans les fêtes publiques aucune lecture ni aucun discours qui n'ait été soumis précédemment au comité de direction. Dans l'examen que vous ferez de ces lectures et discours, ne perdez jamais de vue que, s'il y a des cultes différens, il n'y a qu'une religion, comme il n'y a qu'une morale; et que ne vous occupant dans vos fêtes que de la religion et de la morale, il ne doit par conséquent y être jamais rien avancé qui ne convienne à tous les tems, à tous les pays, à tous les cultes, à tous les gouvernemens.

Regardez l'instruction des enfans comme un de vos premiers devoirs. Faites, chacun dans vos familles, ou nommez quelqu'un parmi vous, pour faire pendant trois ou quatre mois de l'année, chaque jour de fête, un cours élémentaire de morale religieuse, aux enfans dont la raison commence à se développer, suivant qu'il est dit à la page 4 du deuxième Numéro de ce recueil. Nous croyons qu'il est bon,

pour ne pas fatiguer les enfans, de ne point prolonger ce cours au-delà de trois ou quatre mois, ni de les y admettre avant neuf à douze ans.

Vos comités de direction n'ayant ordinairement à s'occuper que de l'examen des discours ou lectures qui leur seront présentés, auront rarement besoin de tenir des procès-verbaux. Réduisez toutes vos opérations à la plus grande simplicité possible, et que le culte n'empêche aucun de vous de se livrer aux travaux de sa profession, par lesquels il pourvoit à sa subsistance et à celle de sa famille.

Le temps n'est pas éloigné même, où vos comités de direction seront rarement dans la nécessité de s'assembler: c'est celui où notre recueil sera complété. Alors vous aurez des lectures et des discours choisis et variés pour toutes les fêtes de l'année; alors le plus simple villageois pourra diriger le culte des Théophilanthropes, soit dans sa famille, soit dans des temples publics.

Si quelqu'un vous demande quelle est l'origine de votre religion et de votre culte, voici ce que vous pourrez lui répondre :

„ Ouvrez les plus anciens livres connus; cherchez-y quelle était la religion, quel était le culte des premiers humains, dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Vous y verrez que leur religion était celle que nous appelons *religion naturelle*, parce qu'elle a l'auteur même de la nature pour principe. C'est lui qui l'a gravée dans le cœur des premiers humains

dans le nôtre, dans celui de tous les habitans de la terre, cette religion qui consiste à adorer Dieu, et à chérir ses semblables, ce que nous exprimons par un seul mot, celui de *Théophilanthrope*. Ainsi notre religion est celle de nos premiers parens, c'est la vôtre, c'est la nôtre, c'est la religion universelle.

„Quant à notre culte, il est aussi celui de nos premiers pères. Nous voyons dans les livres anciens que les signes extérieurs par lesquels ils rendaient leurs hommages au créateur, étaient d'une grande simplicité. Ils lui dressaient un autel de terre; ils lui offraient, en signe de reconnaissance et de dévouement, quelques-unes des productions qu'ils tenaient de sa main libérale. Les pères exhortaient leurs enfans à la vertu; tous il s'encourageaient, sous les auspices de la divinité, à l'accomplissement de leurs devoirs. Ce culte simple, des sages de toutes les nations n'ont cessé de le professer, en respectant les autres, et l'ont transmis jusqu'à nous sans interruption”.

Si l'on vous demande encore de qui vous tenez votre mission, répondez :

„Nous la tenons de Dieu même, qui, en nous donnant deux bras pour aider nos semblables, nous a aussi donné l'intelligence pour nous éclairer mutuellement, et l'amour du bien, pour nous porter les uns les autres à la vertu, de Dieu qui a donné l'expérience et la sagesse aux vieillards pour guider

le jeune âge, et l'autorité aux pères pour conduire leurs enfans”.

Si l'on n'est pas frappé de l'évidence de ces raisons, ne discutez pas davantage, et ne vous engagez pas dans des controverses qui nuisent toujours à l'amour du prochain. Nos principes sont la vérité éternelle ; ils subsisteront, quelques soient les individus qui les soutiennent ou qui les attaquent, et les efforts des méchans ne prévaudront jamais contre eux. Restez-y fermement attachés, sans attaquer ni défendre aucun système religieux, et souvenez-vous que jamais de pareilles discussions n'ont produit de bien, et qu'elles ont souvent rongi la terre du sang des hommes. Laissons de côté les systèmes, et appliquons-nous à bien faire. C'est la seule route du bonheur.

CANTIQUE
D' ACTIONS DE GRACES
POUR LES OEUVRES DE LA CREATION.

A toi, Dieu puissant, de qui procèdent tous les biens, et qui les répands d'une main libérale, à toi appartiennent la gloire, l'honneur et les actions de graces. Tu entends les cris du jeune corbeau, et tu écoutes les hymnes de l'alouette. Daigne aussi agréer nos chants et le tribut des louanges qui te sont dues.

La moindre des créatures que tu a formées, prêche ta sagesse. Les traces de ta bonté et de ta puissance se voient d'un bout de l'année à l'autre, et se renouvellent continuellement. Chaque brin d'herbe nous annonce combien Dieu est grand.

Avec la tendresse d'un père, tu pourvois aux besoins des hommes et des animaux, tu leur donnes à tous la nourriture qui leur est convenable. D'une aurore jusqu'à l'aurore suivante, tes bienfaits se succèdent sans cesse, et le méchant même éprouve ta bonté. O Dieu, qui est semblable à toi ?

La terre est pleine de ta bonté et de ta sagesse ! Daigne nous instruire à te louer dignement.

Incline nos cœurs à ton amour, et que nous ne vivions que pour celui qui nous comble de tant de biens !

C'est en ton nom, et dans l'espérance de ta bénédiction, que le laboureur confie son blé à la terre. C'est toi qui en formant les graines, leur donnes la fécondité.

Tu fertilises le sein de la terre; tu arroses les sillons des champs, tu pares les prairies, les vallons et les plaines, de fleurs, de bosquets, d'arbres et d'herbages. Tu ordonnes à la bienfaisante rosée de ranimer nos jardins et nos campagnes, et d'y distiller la fertilité et l'abondance.

Les terrains arides et altérés, tu les arroses par des pluies; tu réchauffes les lieux humides et froids, par les rayons du soleil; tu dispenses les temps et les saisons avec sagesse et de la manière la plus avantageuse aux humains; et parmi toutes les vicissitudes du chaud et du froid, des pluies et de la sécheresse, nous voyons verdir, croître et mûrir les alimens que ta bonté nous destine.

Tu couvres nos champs de riches moissons, et les ailes du vent redressent nos épis et les font ondoyer; tu pares de trèfle nos pacages; par ton ordre, les fontaines et les ruisseaux abreuvent les animaux altérés.

Tu fais prendre racine à l'arbre et on le voit prospérer; tu fais circuler dans sa tige et dans ses branches une sève vivifiante; tu lui donnes la force

de pousser des feuilles , des rameaux et des fleurs ; et les fruits abondans sous lesquels on voit plier ses branches , montrent combien tu te plais à répandre de bienfaits.

Venez et rendez gloire au créateur ; bénissez son nom , célébrez avec transport sa magnificence. Grand est l'éternel : toutes ses œuvres sont merveilleuses. Venez et exaltons sa puissance. Dieu est bon : que l'homme juste publie ses louanges.

SUITE DE L'EXTRAIT
DES PENSÉES MORALES
DE CONFUCIUS (*)

Pour bien régler sa famille , il faut d'abord se bien régler soi-même ; il faut trouver dans sa propre personne le modèle qu'on doit se proposer dans le régime d'une famille entière.

Commencez donc par rectifier votre ame , par dompter et modérer les affections qui la détournent de sa première droiture.

C'est à quoi l'on ne peut parvenir qu'en pénétrant son esprit de la vérité , en le dépouillant de tout ce qui tient à l'erreur , au mensonge , au préjugé : alors la volonté devient pure , l'intention droite ; on ne veut plus que ce qui est honnête et utile ; on n'a plus d'éloignement que pour ce qui est malhonnête et dangereux.

Le sage est circonspect dans ses moindres paroles. S'il tombe dans quelque faute , s'il ne remplit pas toutes les obligations qu'il s'est prescrites , il se fait violence à lui-même , pour parvenir à s'en acquitter. Se présente-t-il à sa bouche une trop grande affluence de paroles , il sait en retenir une partie. Sévère censeur de lui-même , il veut que ses discours répondent à ses œuvres , et ses œuvres à ses discours. Comment ne serait-il pas stable et constant ?

(*) Voyez N^o. I. p. 71.

La raison est perfectionnée par le plus heureux sentiment de l'ame, par cet amour vertueux qui unit l'homme à tous les hommes. Cet amour universel n'est point une qualité qui nous soit étrangère : il est l'homme lui-même, ou, si l'on veut, c'est une qualité essentielle de l'homme et innée avec lui, qui lui inspire d'aimer ses semblables.

Le propre de l'homme est d'aimer, mais l'amour pour ses parens est son premier devoir, et sert de règle pour aimer les autres.

De cet amour général naît la justice distributive qui rend à chacun ce qui lui est dû ; mais le premier acte de cette justice est de préférer à tous les autres les sages et les hommes honnêtes.

Cet amour, cette charité pure que nous recommandons, est une affection constante de notre ame, un mouvement conforme à la raison, qui nous détache de nos propres intérêts, nous fait embrasser l'humanité entière, regarder tous les hommes, comme s'ils ne faisaient qu'un corps avec nous, et n'avoir avec nos semblables qu'un même sentiment dans le malheur et la prospérité.

Celui qu'anime cette piété, peut travailler à sa propre élévation ; mais en même tems il tâchera, par ses avis et par ses secours, d'élever l'infortuné que sa faiblesse tient fixé vers la terre, ou que les revers de la fortune ont renversé.

S'il pénètre dans le sanctuaire des sciences, il ne souffre pas que les autres errent aveuglement ; il

les aide , il les soutient , il applanit la route devant eux , il les arrache aux ténèbres de l'ignorance et de l'erreur.

Lorsque cette piété aura fermement établi son empire dans tous les cœurs , l'univers entier ne sera plus qu'une seule famille ; tous les hommes ne seront plus que comme un seul homme ; et par l'heureux lien et l'aimable accord des hommes riches et bienfaisans , de ceux d'une condition médiocre , et de ceux des dernières classes , l'humanité entière semblera n'être qu'une seule substance.

Animons donc les autres comme nous-mêmes , mesurons les autres par nous , estimons leurs peines et leurs jouissances par les nôtres. Quand nous comparerons les autres à nous , quand nous leur souhaiterons ce que nous désirons pour nous-mêmes , quand nous craindrons pour eux ce qui fait le sujet de nos propres craintes , alors nous suivrons les lois de la véritable charité.

L'abondance d'amour et de bienfaisance par laquelle le sage embrasse tous les hommes , le fait tenir à l'univers entier. L'ame abjecte du méchant se renferme en elle-même : il n'est conduit que par des affections particulières ; il fait en quelque sorte une usure de l'amitié ; livré sans cesse à l'intérêt , il ne fait pas le bien , il le vend.

Il est cinq règles universelles qui régissent le monde. Ces règles sont : la justice qui lie les magistrats et les citoyens , l'amour entre les parens

et les enfans ; le lien qui unit les époux ; la subordination entre les vieillards et les jeunes-gens ; ce doux accord et ces devoirs mutuels qui unissent les amis.

Trois vertus conduisent à l'accomplissement de ces règles : la prudence qui fait discerner le bien du mal ; l'amour universel qui lie tous les hommes entre eux ; et le courage qui nous donne la force de suivre le bien , de fuir et de détester le mal.

Le sage , toujours attentif à se vaincre lui-même , se prête et s'accommode aux mœurs et au génie des autres : mais , toujours maître de lui-même , il ne se laisse amollir ni dépraver par les habitudes et les exemples des hommes lâches et efféminés.

Au milieu des hommes qui s'écartent de la droiture , lui seul , toujours ferme , reste droit et juste , et n'incline vers aucun parti.

Si la vertu , si les lois sont en vigueur dans l'empire , s'il exerce lui-même une magistrature , au faite des honneurs , ses mœurs sont toujours les mêmes : il suit le même genre de vie qu'il menait dans une condition privée , et ne se laisse point enfler d'un vain orgueil.

Mais au contraire , si les vertus sont négligées , si tout est confondu ; lui-même , pressé par la misère , assiégé par la douleur , et conduit à une mort honteuse ; il se montre inébranlable , ne sait point changer , et reste attaché fortement au plan qu'il s'est formé. Voilà le plus haut degré du courage.

Où les discours sont apprêtés, où tous les dehors sont flatteurs, ce n'est pas là qu'il faut chercher la probité.

Souvenez-vous de la faiblesse humaine : il est de notre nature de tomber et de faire des fautes. En avez-vous commis ? ne craignez pas de les réparer ; n'hésitez pas un instant ; n'épargnez pas les efforts pour vous relever, et rompez généreusement les liens qui vous embarrassent.

Conduisez-vous toujours avec la même retenue que si vous étiez observé par dix yeux, et montré par dix mains.

Examinez bien si ce que vous promettez est juste, ou si vous pouvez le tenir : la promesse faite ne doit plus être révoquée,

Rectifiez vos pensées. Sont-elles pures ? vos actions le seront de même.

Apprenez à bien vivre ; vous saurez bien mourir.

Nourrissez-vous sans vous livrer aux délices de la table ; logez-vous sans rechercher les aises de la mollesse ; agissez avec soin, parlez avec prudence. et ne vous applaudissez point à vous-même. Recherchez sur-tout le commerce des sages ; que leurs conseils soient vos lois, et vous voilà bien avancé dans l'étude de la sagesse.

Ignorez-vous une chose ? avouez ingénument votre ignorance. L'homme ne peut tout savoir, mais il doit apprendre et connaître ce qui est de son devoir.

Gardez le silence sur ce qui vous paraît douteux, et ne parlez même qu'avec circonspection de ce que vous croirez certain : c'est ainsi que vous pécherez rarement en paroles.

Gardez-vous bien d'entreprendre aucune affaire qui pourrait nuire aux autres. Soyez sur vos gardes pour celles même que vous pourrez traiter, et dirigez-les avec ménagement : c'est ainsi que vous aurez bien rarement à vous repentir, ou d'avoir entrepris une affaire avec témérité, ou de l'avoir mal conduite.

Entretenir l'amour et la concorde dans sa famille, faire régner la vertu parmi ceux qui nous sont soumis, c'est gouverner en effet, c'est exercer une magistrature utile et glorieuse.

A quoi peut être bon l'homme sans foi qui trompe dans ses discours, et qui manque à ses conventions ? on ne peut lui confier une charge publique : on doit s'en défier dans les affaires particulières.

La frugalité, l'amour, la concorde, les égards mutuels des convives valent mieux dans les repas que les mets recherchés. Une douleur sentie, des larmes sincères, valent mieux dans les pompes funèbres, que l'appareil somptueux.

Le bourg le plus faible, le plus resserré, le plus inconnu, ne renfermât-il que vingt familles, est assez glorieux, si l'amitié, la bonne-foi règnent parmi ses habitans. Heureux celui qui a établi sa demeure dans cet asyle de l'amour et de l'innocence !

Les méchans ne peuvent supporter longtems ni

les douleurs et la pauvreté, ni les richesses et les honneurs. Mais le sage, quelle que soit sa fortune, se repose dans sa seule vertu.

Aimer la vertu, c'est avoir pour elle une passion ardente, enflammée, exclusive, incapable de lui rien préférer. Haïr le vice, c'est craindre d'en être un seul instant souillé.

Celui qui suit la vertu le matin, peut mourir le soir : il ne se repentira pas d'avoir vécu, il se consolera de mourir.

La vertu occupe tout l'esprit du sage ; et l'intérêt, tout celui du méchant.

Celui qui néglige les connaissances les plus nécessaires, ressemble à un homme qui resterait le visage appuyé contre un mur, ne pouvant avancer d'un seul pas, ni rien voir autour de lui.

Il faut avoir pour ses anciens amis les mêmes égards que dans l'amitié commençante.

Réfléchissez d'abord sur ce que vous voulez entreprendre, pesez mûrement les choses, examinez-les plus d'une fois. Après ne tardez pas davantage. Pourquoi perdre le tems à délibérer, quand il faut agir ? vous allez, par trop de prudence, pécher contre la prudence même.

Haïssez le crime dans les méchants. Mais s'ils reviennent à la vertu, recevez-les dans votre sein, comme s'ils n'avoient jamais fait de fautes.

Rougissez de ces paroles étudiées, par lesquelles on charme les oreilles ; de ce sourire gracieux et

trompeur par lequel on flatte celui qu'on veut gagner ; de ces politesses excessives par lesquelles on cherche à capter la bienveillance. C'est l'art des hommes légers et perfides, qui disent tout ce qu'ils veulent, et ne disent rien pour la vérité.

Il faut dans la société de la candeur et de la bonne foi : il est honteux de caresser ceux qu'on hait ou qu'on méprise.

Que les vieillards se reposent en paix ; qu'on prenne de leurs dernières années des soins respectueux, que la cordialité règne entre les amis, entre les égaux ; qu'on traite avec douceur, avec condescendance, la tendre jeunesse qui n'a pas encore acquis toutes ses forces : tel est le vœu du genre humain.

Où trouver un homme qui soit pour lui-même un censeur sévère, un témoin, un accusateur, un juge ; qui reconnaisse sa faute, s'appelle lui-même au tribunal de sa conscience, s'avoue coupable, et se corrige ?

Que deux hommes seulement soient avec moi, je saurai bien trouver entre eux un maître, et peut-être tous deux me donneront-ils des leçons. Si l'un est bon, et l'autre méchant, je suivrai les vertus du premier ; j'observerai en silence les vices du second, je me sonderai moi-même ; et si je me trouve infecté de quelqu'un de ces vices, je me corrigerai.

L'homme honnête est toujours paisible, égal et tranquille. Toujours le méchant vit dans le trouble ; et des douleurs secrètes dévorent son cœur.

Les fonctions de conciliateur sont préférables à celles de juge. Il n'est pas difficile d'entendre et de juger les plaideurs. Mais accorder les hommes entre eux, prévenir entre eux les procès et les haines, voilà ce qui est difficile et glorieux.

Quand la vertu est respectée, quand les lois sont en vigueur, il est honteux de languir dans le repos de la vie privée, et de ne pas chercher à se rendre utile à ses concitoyens. Quand la vertu fuit, et que les lois se taisent, c'est un opprobre de se conformer aux tems, et de rechercher les richesses et les grandeurs.

Apprenez, comme si vous saviez encore peu de choses. Craignez bien de perdre ce que vous avez appris.

La constance peut avancer lentement, mais elle n'interrompt jamais l'ouvrage qu'elle a commencé et produit enfin de grandes choses.

Tout homme peut écouter, sinon avec joie, du moins avec tranquillité des remontrances même un peu sévères; mais le grand point est d'en profiter et de se corriger. Tout homme reçoit avec plaisir des conseils adroits et donnés avec douceur: mais il faut encore en conserver la mémoire, en peser l'importance, et les suivre.

CANTIQUÉ DU MATIN.

Que notre cœur se réveille pour louer le père des êtres ! l'aurore nous appelle pour contempler ses ouvrages, et pour bénir sa clémence !

Déjà le soleil s'avance, et répand un éclat éblouissant sur les vallées.

Une vapeur nébuleuse flotte autour des montagnes ; elle s'élève insensiblement, et se transforme en des nuées argentées.

A moitié réveillée, la belle nature se dégage des brouillards légers, et sourit à l'aurore, qui, revêtue des couleurs vermeilles de la rose, descend sur les ailes des vents dans les campagnes fleuries.

Du sein des arbres touffus, les oiseaux s'envolent par troupes, et s'élancent au haut des airs embaumés, pour célébrer par leurs concerts, le retour de la lumière.

Je te salue, astre du jour, image de la bonté du créateur ! tu t'avances pour combler la terre de bienfaits, par les ordres de l'Éternel, et pour répandre tes rayons éthérés sur tout ce qui végète et respire.

C'est de toi que découlent comme d'une source intarissable, le principe des couleurs, la vive lumière, dans les ruisseaux de laquelle toute beauté brille avec plus d'éclat, c'est de toi qu'émanent la chaleur bienfaisante, et la force toujours active de la vie.

Où, c'est de toi que l'Éternel, comme de son trône visible, laisse échapper quelques-uns de ses rayons; le globe opaque de la terre se ranime et fleurit, et tout ce qui respire éprouve une joie nouvelle.

Chaque fleur élève sa tête rafraîchie, et offre ses plus doux parfums.

Quel charme d'entendre de la plaine azurée et du feuillage des arbres, résonner les chants matineux des oiseaux! la joie enfle leur poitrine, elle s'exhale en accens d'allégresse.

L'un siffle son air monotone, tandis que l'autre tire de son gozier harmonieux les modulations les plus variées.

Qu'il est à plaindre celui qui dédaigne les plaisirs innocens de la nature! il embrasse des ombres, et la vanité est son partage.

Si mon œil voit encore tes ouvrages, Dieu tout-puissant; si mon oreille entend encore la douce voix de l'amitié, c'est à ta bonté que je le dois.

Ah! puissai-je n'employer mon existence, ma vie, mes forces, qu'à l'accomplissement de tes desseins! puisse ce jour, que tu as ajouté à mes jours, être tout entier consacré à la vertu!

Quelle courte suite d'heures nous vivons! combien de ces heures s'écoulent, sans que nous ayons joui, sans que nous les ayons immortalisées par quelques bonnes actions, par quelque résolution généreuse.

Ah ! puisse leur vol rapide nous rappeler sans cesse que nous n'avons que quelques instans à notre disposition pour faire le bien, et que nous approchons insensiblement de l'éternité.

Que cette grande pensée nous occupe ; qu'elle donne de l'importance à nos actions, de la sagesse à nos entreprises.

Qu'elle excite nos desirs à la perfection de notre être ! qu'elle échauffe en nous l'amour de l'humanité ! qu'elle calme nos passions, qu'elle dégage notre ame de toutes les affections vicieuses !

DEUXIÈME SUITE
DES PENSÉES MORALES
DE CONFUCIUS.

Que celui qui veut se vaincre soi-même, ne regarde rien qui soit contraire à la raison, n'écoute rien qui choque la raison, ne prononce aucune parole qui blesse la raison, ne se livre à aucun mouvement dont la raison soit offensée.

Accumulez toujours en vous de nouvelles vertus; ne vous contentez jamais de celles que déjà vous avez acquises.

Se déclarer une guerre opiniâtre, combattre ses défauts nuit et jour, ne pas s'oublier soi-même pour rechercher oisivement et témérairement les défauts des autres; voilà ce que j'appelle habiter en effet avec soi; voilà ce que j'appelle en effet se corriger.

Chérir les hommes, les renfermer tous en quelque sorte dans son sein, telle est la véritable piété. Les connaître, telle est la véritable prudence.

Mais s'il faut aimer tous les hommes, me demandera-t-on, que sert de les connaître, et discerner les bons des méchants? Aimez tous les hommes, ô vous qui leur commandez: mais que les hommes honnêtes soient seuls accueillis; que les méchants

soient négligés : vous verrez bientôt ceux-ci devenir vertueux.

Le sage se fait des amis par sa sagesse. Ses amis l'aident à leur tour, et lui rendent plus facile le chemin de la perfection.

Avertissez avec douceur votre ami qui s'égare, remettez-le dans la bonne route dont il s'est écarté ; mais si vos soins sont inutiles, si lui-même s'obstine à sa perte, abandonnez-le, et ne vous rendez pas ridicule par une vaine inopportunité.

Je place aux premiers rangs de la société les hommes qui, dans les grands emplois, répondant à l'espoir de la nation, ont horreur de l'apparence même de la bassesse et de l'iniquité.

Je mets au second rang ceux qui méritent l'estime de leur proches et de leurs égaux.

Je donne enfin la troisième place à ces hommes honnêtes qui, contents dans leur obscurité, se livrent uniquement aux occupations qui leur sont propres, et mettent tous leurs soins à s'en bien acquitter. Leur esprit est borné, leurs talens sont ordinaires ; mais ils ne nuisent à personne ; et se donnant tout entiers à ce qui leur convient, ils méritent des éloges.

Ne vous hâtez pas d'approuver l'homme qui est aimé du peuple, ni de condamner celui qui en est haï : mais je regarderai comme un sage celui qui est aimé des bons et haï des méchants.

Le sage jouit de la plus profonde paix ; mais il ne connaît pas les vains plaisirs de l'orgueil. L'insensé

s'applaudit à lui-même; mais il ne connaît point la paix de l'ame, parce qu'il ne connaît pas la vertu.

Il est d'une grande ame de repousser les injures par les bienfaits.

L'homme d'une grande ame et solidement vertueux ne demande point à vivre au détriment de sa vertu: il prodigue même sa vie, pour mettre à sa vertu le dernier sceau.

Le sage aime la société; mais il ne se laisse pas emporter dans le tourbillon.

Il est constant, et non pas opiniâtre.

Un homme entêté est près du précipice, et on ne l'avertit pas, parce qu'on sait qu'il reçoit impatiemment les avis. Il tombe, et on ne le retient pas, parce qu'on sait que lui-même a voulu sa chute.

On trouve de grandes ressources dans l'ami droit et sincère, dans l'ami fidèle, et dans celui qui écoute volontiers. Rien n'est plus dangereux que l'ami qui trompe par un extérieur composé, l'ami lâche et flatteur, et l'ami babillard.

Il est pernicieux de mettre sa joie dans l'orgueil de la vanité, dans la vie oisive et licencieuse, dans les festins et les voluptés.

Le malheur d'un état n'est pas qu'il soit pauvre, ni qu'il y ait peu de citoyens, mais que la justice ne soit pas exactement rendue à tous, et que la paix et la concorde n'y règnent pas. Qu'on supprime les dépenses inutiles, le luxe immodéré; qu'on rende

à chacun ce que prescrit la justice, il n'y aura pas de misère.

Conservez un front serein et tranquille.

Témoignez par votre maintien de justes égards à ceux avec qui vous vous trouvez.

Quand vous agissez, donnez tous vos soins à ce que vous faites.

Quand vous parlez, soyez sincère et vrai; que votre langue soit l'interprète fidèle de votre cœur.

Dans les conjonctures embarrassantes, examinez bien qui vous devez sur-tout consulter.

Dans la colère, représentez-vous fortement les suites funestes de la vengeance.

Dans les moyens de vous enrichir, pensez toujours à la justice.

L'ami de la vertu doit se garder de trois choses: de l'amour, dans la jeunesse, lorsque son sang et ses esprits ont toute leur impétuosité; des querelles dans l'âge mûr, lorsque son corps a reçu toutes ses forces; de la cupidité dans la vieillesse, lorsque ses forces s'énervent et que ses esprits sont languissants.

Quand l'homme honnête voit un homme vertueux, il cherche à se conformer à ce modèle: il sait même profiter du spectacle du méchant, en cherchant s'il n'a pas avec lui quelque ressemblance.

Ces gens qui ont l'extérieur de la vertu, sans la porter dans leurs cœurs, ressemblent à ces coquins qui volent la nuit, et paraissent honnêtes gens le jour.

Il est des tempéramens à garder, même avec la vertu. Celui qui veut aimer tous les hommes, et qui ne connaît pas les bornes qu'il faut donner à cet amour, se laissera emporter à une aveugle impétuosité de bienveillance, et répondra des bienfaits sans discernement. Celui qui se pique de prudence et qui néglige de consulter, flottera dans une éternelle incertitude. L'ami de la bonne foi, de la sincérité, qui ne voudra pas circonscrire cette vertu dans de justes limites, et qui n'aura pas d'égards pour les circonstances, offensera sans nécessité, et se nuira souvent à lui-même et aux autres. Avec la candeur, et la haine de toute dissimulation, on peut, si l'on n'est point éclairé, se jeter, par sa propre simplicité ou par des ruses étrangères, dans mille embarras, dont on ne se tirera que bien difficilement. Le courage aveugle conduit à l'insolence, à la brouillonnerie. La fermeté, si elle n'est pas modérée sagement, dégénère en folle opiniâtreté.

La justice, et non la valeur, mérite la première place.

Des hommes abjects et vils pourront-ils, même avec des talens, servir la patrie? Non sans doute. Tant qu'ils ne sont pas élevés aux emplois, ils ne pensent qu'à ne les pas perdre. Il n'est rien dont ils ne soient capables pour y parvenir, ou pour les conserver; ils ne craindront ni la honte ni le crime.

Le sage cherche à bien mériter de tous les hommes; mais il évite ceux qui divulguent les défauts

des autres; il évite ces faux braves qui, fiers de leur courage, ne connaissent pas de frein. Il évite cette espèce d'hommes qui se complaisent sottement à eux-mêmes, [qui tiennent à leur propre sentiment, obstinés, opiniâtres, prêts à tout entreprendre, et ne consultant jamais la raison.

La perfection de l'amour filial est de suivre la vertu pour ne pas faire rougir son père.

Que vos discours soient intelligibles, et que cela vous suffise.

Quelque chose de malhonnête se présente-t-il à vos yeux; ne le voyez pas. Frappe-t-il vos oreilles, ne l'entendez pas. Se présente-t-il à votre bouche? taisez-vous.

H Y M N E , N^o. V I I.*Une voix.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;
 Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.
 Son empire a des tems précédé la naissance :
 Chantons, publions ses bienfaits.

Le Choeur.

Tout l'univers, etc.

Une voix.

En vain l'injuste violence
 Au peuple qui le loue imposerait silence :
 Son nom ne périra jamais.
 Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.
 Tout l'univers et plein de sa magnificence :
 Chantons, publions ses bienfaits.

Le Choeur.

Tout l'univers, etc.

Une voix.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture :
 Il fait naître et mûrir les fruits :
 Il leur dispense avec mesure,
 Et la chaleur des jours, et la fraîcheur des nuits.
 Le champ qui les reçoit les rend avec usure.

Le Choeur.

Tout l'univers, etc.

Une voix.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains.
Mais sa loi sainte, sa loi pure,
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

Le Choeur.

Tout l'univers, etc.

Une voix.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrat, un Dieu si bon ne peut-il vous toucher ?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer ?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;
Mais des enfans l'amour est le partage :
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimez jamais !

Le Choeur.

Tout l'univers, etc.

EXTRAIT

EXTRAIT DU LIVRE

D'UN

ANCIEN SAGE DE L'INDE,

SUR

LES DEVOIRS DE FAMILLE.

Sois reconnaissant envers ton père, car il t'a donné la vie; sois le pour ta mère, car elle t'a porté dans son sein.

Écoute les paroles qui sortent de sa bouche, car il te parle pour ton bien; écoute ses conseils, ils sont dictés par l'amour.

Il a veillé pour ton bonheur, il a travaillé pour ton bien-être; honore donc son âge, et ne souffre pas que ses cheveux gris soient traités avec irrévérence.

Rappelle-toi les faiblesses de ton enfance, les égaremens de ta jeunesse, et supporte les infirmités de tes parens dans leur vieillesse.

Assiste-les, soutiens-les sur le déclin de leurs jours.

Ainsi leur tête blanchie descendra en paix dans la tombe, et tes enfans imitant ton exemple, te récompenseront de ta piété, par un amour filial.

N^o. II.

D

Que les liens de l'affection t'unissent avec tes frères, afin que la paix et le bonheur puissent habiter la maison paternelle.

Lorsque tu seras séparé d'eux dans le monde, souviens-toi de ces liens, et ne préfère pas un étranger à ton propre sang.

Si ton frère est dans l'adversité, vole à son secours ; si ta sœur est dans la peine, ne l'abandonne pas.

Ainsi la fortune de ton père contribuera au soutien de toute sa race, et ses soins seront continués pour vous tous, même après sa mort, par votre attachement l'un pour l'autre.

Jeune homme, défie-toi des attraits de la volupté, ne te laisse pas séduire par les délices que t'offrent les femmes sans mœurs. Le desir insensé s'égare dans sa poursuite, et la passion aveugle conduit à la destruction.

N'abandonne pas ton cœur à ses attraits dangereux : et ne deviens pas l'esclave de ses perfides enchantemens. A la fleur de ton âge, les maux de la vieillesse te surprendraient ; le soleil de ta vie déclinerait à son aurore.

Et toi, vierge timide, prête l'oreille aux instructions de la prudence, et que les préceptes de la vérité se gravent profondément dans ton cœur. Alors les charmes de ton esprit ajouteront un lustre à ta beauté ; et semblable à la rose, elle conservera sa douceur, lors même que son éclat sera flétri.

Dans le printems de ta jeunesse, au matin de tes jours, quand les yeux des hommes se fixeront sur les tiens avec délices, ah ! écoute avec précaution leur langage séducteur ; garde bien ton cœur, et qu'il ne s'enivre pas de leurs douces flatteries.

Souviens-toi que tu fûs faite pour être la compagne raisonnable de l'homme, et non pas l'esclave de ses passions.

Souviens-toi, quand tu auras uni ta destinée à celle d'un époux, que la fin de ton être est de l'assister dans les fatigues, de l'encourager par ta tendresse, et de récompenser ses soins par de douces caresses.

Quelle est celle qui gagne le cœur de l'homme et règne dans son sein ?

La voici :

Elle marche avec timidité ; l'innocence est dans son ame, elle se peint dans ses yeux ; la simplicité et la vérité reposent dans son cœur, la modestie brille sur ses joues.

Sa main cherche le travail, et ses pas ne volent point après les vains plaisirs.

Vêtue avec propreté, elle se nourrit avec sobriété ; la douceur du miel coule de ses lèvres ; la décence règne dans toutes ses paroles ; la candeur et la vérité brillent dans toutes ses réponses.

La soumission et l'obéissance sont les leçons de sa vie ; la paix et le bonheur sont sa récompense.

La prudence marche devant elle, la vertu l'accompagne.

Son regard doux a le langage de la tendresse ,
 mais la pudeur est placée sur son front.

La langue de l'homme licencieux est muette devant
 elle. Le respect pour sa vertu lui commande le
 silence.

Quand le scandale se répand, quand la calomnie dé-
 chire la réputation de son semblable, si elle ne peut
 le défendre , le doigt du silence reste sur ses lèvres.

Son cœur est l'asyle de la bonté ; elle ne soupçonne
 pas le mal dans les autres.

Heureux l'homme qui l'a pour épouse ! Heureux
 l'enfant qui l'appelle sa mère !

Elle préside dans sa maison, et la paix y règne ;
 elle commande avec jugement , et elle est obéie.

Elle se lève de bonne heure ; elle visite sa mai-
 son, et donne à chacun l'occupation qui lui convient.

Le soin de sa famille est son plaisir unique, lui
 seul fixe son attention ; l'ordre et la simplicité se
 rencontrent dans sa demeure.

La prudence de sa conduite fait l'honneur de son
 mari, et il entend ses louanges dans un silence déli-
 cieux.

Elle forme l'esprit de ses enfans à la sagesse, et
 son exemple y grave les bonnes mœurs.

Ses paroles sont la loi de leur jeunesse ; un seul
 de ses regards commande leur obéissance,

Dans la prospérité, elle n'est point enflée d'or-
 gueil ; dans l'adversité, elle guérit les plaies de la
 fortune par la patience.

Les peines de son mari sont allégées par ses conseils, et adoucies par ses caresses; il dépose son cœur dans son sein, et reçoit des consolations.

Chéris-la, toi qui es son mari, comme une bénédiction envoyée du ciel! que la douceur de ta conduite te rende cher à son cœur!

Elle est maîtresse de ta maison; traite-la donc avec respect, afin que tes serviteurs lui obéissent.

Ne t'oppose pas sans raison à ses desirs; elle partage tes inquiétudes: qu'elle partage aussi tes plaisirs. Reprends ses fautes avec bonté, n'exige pas sa soumission avec rigueur.

Dépose tes secrets dans son sein; ses conseils sont sincères, tu ne seras pas trompé.

Respecte la foi conjugale, car elle est la mère de tes enfans.

Quand la douleur ou la maladie l'accablent, que ta tendresse adoucisse son affliction.

Considère la délicatesse de son sexe, la fragilité de son corps, et ne sois pas trop sévère pour ses faiblesses, mais souviens-toi de tes propres imperfections.

Quand le ciel t'aura donné un enfant, considère l'importance de ton dépôt; il est de ton devoir de soutenir l'être que tu as produit; c'est de toi que dépend son sort.

C'est de toi qu'il dépend d'en faire l'appui ou le fléau de tes jours, un membre utile à la société, ou indigne d'elle.

Prépare-le donc en l'instruisant dès son enfance, et fais-lui goûter de bonne heure les maximes de la vérité.

Epie le moment où doivent naître ses inclinations ; conduis-le bien dans sa jeunesse, et ne laisse pas les mauvaises habitudes accroître et se fortifier avec les années.

Un fils méchant est un reproche perpétuel pour son père ; mais celui qui se comporte bien, fait honneur à ses cheveux gris.

Le terrain est à toi ; ne le laisse pas inculte ; la semence que tu y auras répandue, sera celle que tu recueilleras.

Apprends-lui à obéir, et il te bénira. Apprends-lui à être modeste, et il ne sera jamais confondu. Apprends-lui à être reconnaissant, et on s'empressera de le combler de bienfaits. Apprends-lui à être charitable, et il sera chéri de tout le monde.

Apprends-lui la tempérance, et il jouira de la santé. Enseigne-lui la prudence, et la fortune le suivra. Apprends-lui à être juste, et le monde l'honorera. Qu'il soit sincère, son cœur ne lui reprochera rien. Apprends-lui à être vigilant, et son bien augmentera.

Apprends-lui à être bienfaisant, et son esprit sera élevé. Instruis-le dans les sciences, et sa vie sera utile. Fortifie en lui les principes de la religion, et sa mort sera heureuse.

SUR LE PRINTEMPS.

Rien n'est plus admirable que les effets du printemps. Il y a quelques mois, la nature était privée de ses ornemens ; les animaux étaient tristes , les habitans des bois se taisaient ; chaque vallée , chaque prairie , chaque forêt présentait l'image de la mort. La vie a ranimé les corps engourdis. La douce clarté du soleil transporte et ravit l'ame , et l'activité de la nature dans les plantes qui nous entourent, charme nos regards. Il n'est point de champ qui ne présente à l'œil un paysage enchanteur et des fleurs à l'odorat. Presque chaque oiseau chante son hymne avec plus ou moins de mélodie. Qu'il est gai, le chant de la fauvette, qui, voltigeant de branche en branche, ne se lasse point de faire entendre sa voix, comme si elle voulait s'attirer de préférence l'attention de l'homme et le récréer par ses accens. La joyeuse alouette s'élève dans les airs, et semble saluer le jour et le printemps par ses sons gracieux. Tous les animaux expriment la joie dont ils se sentent animés.

Considérez les arbres : quelle foule de changemens s'y opèrent ! D'abord la sève, qui, durant l'hiver, avait entièrement abandonné le tronc et les branches, monte lentement dans ses tuyaux invisibles. Cette sève vient enfler les boutons ; et combien de

richesses de la puissance divine ne sont pas renfermées dans ces petits réduits ! les feuilles, avec le verd riant qui les colore ; les rameaux qui doivent percer entre ces feuilles une fois développées ; de nouveaux boutons attachés à ces rameaux, et pleins de feuilles encore invisibles ; puis cette multitude de fleurs avec les douces exhalaisons dont elles embaument l'air ; dans ces fleurs des fruits ; et dans les fruits la semence d'une infinité d'autres arbres.

Pouvons-nous contempler un arbre couronné de feuilles, un champ couvert d'épis ondoyans, une prairie émaillée, une forêt majestueuse, sans rendre hommage à la puissance et à la bonté infinie de celui qui a donné la vie à toutes les créatures, qui nous couvre d'un délicieux ombrage, qui nous récréé par les parfums et par la beauté des fleurs, par la verdure des prairies et des bois, et qui pourvoit à notre subsistance par toutes les productions de la terre ?

Célébrons le créateur, chantons le père de la vie, de la lumière ! c'est en ramenant le printems qu'il rajeunit la nature.

L'homme et les animaux, les prés, les bois, les champs, tout renaît, tout se sent animé d'une vie nouvelle.

La colombe quitte sa retraite pour voler sur la plaine fleurie ; le rossignol fait entendre des sons mélodieux et plaintifs ; et ses tendres accens remplissent les côteaux, les vallons et les bois.

Ici la poule seconde, guide, protège, et couvre
de

de ses ailes la troupe faible et naissante que la nature lui confie. L'hirondelle a quitté son nid. Mais sa tendresse l'y rappelle : bientôt elle y revole, et porte à ses petits l'aliment désiré.

Le blé croît en abondance; le joyeux laboureur calcule avec ses fils les bénédictions que l'avenir lui prépare. L'homme plante : mais qui arrose? c'est de ta bonté, père de la nature, que nous viennent et les rayons du soleil, et les pluies bienfaites.

Ta main créatrice a semé par-tout la vie et la beauté. Tu n'as manifesté ton pouvoir que par ta bienfaisance : le bonheur peut-il manquer à la création?

Célébrons le créateur ; chantons le père de la vie et de la lumière!

PENSÉES MORALES

D E

DIVERS AUTEURS CHINOIS.

Donnez votre confiance aux gens de bien, et rompez tout commerce avec les hommes corrompus.

Pensez avant que d'agir ; et ne commencez rien sans avoir bien consulté les circonstances.

On étouffe les vertus qu'on a, quand on croit en avoir assez ; et l'on perd le fruit de ses bonnes actions, quand on les vante soi-même.

On s'éclaire en instruisant les autres. Celui qui s'applique à donner aux autres des préceptes, fait lui-même des progrès dont il ne s'aperçoit pas d'abord.

On a mal parlé de vous : que vous servira de vous irriter ? Unissez-vous plutôt à vos censeurs ; reprochez-vous à vous-même les fautes qu'on vous impute, et faites des efforts pour devenir plus vertueux.

N'ayez ni aversion ni mépris pour les esprits bornés : n'exigez pas qu'un homme soit parfait en tout.

Il n'est pas difficile de reprendre dans les autres ce qu'ils ont de vicieux : la difficulté est de recevoir les avis et les réprimandes des autres, sans les laisser couler comme l'eau.

Une fois accoutumé à l'obéissance filiale, il est bien rare qu'on désobéisse aux magistrats ; et quand on respecte les magistrats, on ne trouble jamais l'état par des factions.

Aimes-tu les sages et les hommes honnêtes ? Respectes-tu tes parens ? Es-tu prêt à donner ton sang pour ta patrie ? Ce n'est pas tout encore. Connais-tu les devoirs de l'amitié ? Crains-tu de ne les pas observer ? Es-tu vrai dans tes discours, de bonne-foi dans tes actions ? Tu es savant, quand tu n'aurais fait d'ailleurs aucune étude.

De la chaleur du sang, naît une valeur machinale et désordonnée. Le véritable courage est dirigé par la raison.

Si vous doutez de la justice d'une action, il faut vous en abstenir.

On aime la gloire, on craint la honte, et cependant on ne résiste pas au vice. C'est se loger au milieu d'un marais quand on craint l'humidité.

Les anciens sages, les personnages illustres, dont les grandes qualités étonnèrent quelquefois l'univers, n'étaient cependant que des hommes. Ne suis-je pas un homme moi-même ? ne puis-je pas les imiter, devenir leur égal ? Pourquoi regarder leur gloire d'un œil timide, lorsque je puis m'élever jusqu'à leurs vertus ?

Il existe, il doit exister deux sortes d'hommes. Les uns fatiguent leur esprit, et les autres leurs bras ; ceux-ci ont besoin d'être conduits, et les



autres dirigent. Les premiers reçoivent des autres la subsistance, et les seconds la leur procurent. Tel est le fondement de la société. Si personne n'éclairait, ne conduisait le peuple, le genre humain différencierait peu de la brute.

Tout se fait dans la société par des échanges mutuels. Le laboureur donne du blé au tisserand, et il en reçoit de la toile. L'architecte vous bâtit une maison, et par le prix que vous accordez à ses travaux, il pourvoit à ses besoins, et soutient sa famille. Le sage, par son exemple et par ses leçons, communique aux autres la sagesse : lui envierez-vous les récompenses qu'il reçoit en échange ?

Si votre fils n'entend que des paroles honnêtes, s'il ne voit que des actions vertueuses, il ne pourra se plonger dans le vice ; et quand il le voudrait chercher, il n'en trouverait pas le chemin.

L'amour de ses semblables est l'asyle de l'homme, et l'équité, le vrai chemin qui le conduit au bonheur. Quitter un asyle sûr, abandonner le meilleur chemin, n'est-ce pas une folie digne de pitié ?

Tu veux paraître honnête et modéré ! mais l'homme honnête ne méprise, n'insulte personne. L'homme modéré, content de ce qu'il possède, ne fait de tort à personne.

Tu aimes à publier les défauts d'autrui ! puisses-tu prévoir les chagrins que tu te prépares à toi-même !

L'homme n'est distingué des autres que par l'intelligence. Quelques-uns la cultivent, le plus grand

nombre la néglige. Ils semblent vouloir renoncer à ce qui les sépare de la brute.

Il ne suffit pas que l'homme nourrisse son corps ; il doit se nourrir tout entier , et sur-tout alimenter son intelligence , qui est la plus belle partie de lui-même.

Si les hommes cherchent la vertu , ils sont sûrs de la trouver : mais ils aiment bien mieux chercher les richesses et les honneurs , qui dépendent des autres , et que , peut-être , ils n'obtiendront jamais.

L'horreur du mépris et de la pauvreté , l'amour des honneurs et des richesses , voilà ce qui aveugle les hommes. O véritablement sage celui que les honneurs ni l'abjection ne peuvent détourner un instant du juste et de l'honnête !

C'est peu de commencer à chercher la vertu , il faut finir. Ainsi le mercenaire qui creuse un puits , s'il s'arrête sans trouver l'eau après avoir fouillé quelques toises , a perdu son tems et sa peine.

Les grands hommes et les sages donnent , du fond de leurs tombeaux , de grandes et utiles leçons à la postérité. Ils ont cessé de vivre : mais leurs ouvrages et leurs exemples ne sont point sujets à la mort , et ils seront encore les maîtres des siècles à venir.

Êtes-vous insulté ? rentrez en vous-même , examinez si vous n'avez pas mérité cet outrage. Si vous êtes sûr de votre innocence , dédaignez de vaines clameurs.

Combien d'hommes négligent leurs affaires , et s'arrogent une inspection sur celles de leurs voisins !

Le vrai moyen de conserver un cœur pur , c'est de prescrire des bornes à ses désirs. Alors , si l'on s'écarte quelque tems du sentier de la vertu , on y rentrera bientôt.

Ne dites jamais : cette faute est légère ; je puis me la permettre sans danger.

Faire du bien à ceux qui ne peuvent payer de retour , c'est amasser un trésor de vertu , qui n'est pas moins riche pour être caché. C'est quelquefois préparer un riche héritage à ses enfans.

Combien de fois on dissipe , pour un plaisir d'un instant , ce qui pourrait arracher à la mort des centaines d'infortunés.

Vous avez tort de mériter des réprimandes ; vous avez un nouveau tort de ne savoir pas les supporter.

Celui qui promet légèrement est souvent obligé de manquer à sa parole , et se rend indigne de toute confiance. Mais sur-tout ne vous fiez jamais à l'homme qui dit le pour et le contre sur une même affaire.

On m'attribue une mauvaise intention : eh ! que m'importe , si je ne l'ai point en effet ? On m'attribue une action condamnable : eh ! pourquoi m'affliger si j'en suis innocent ? L'opinion des autres peut-elle me dépouiller de ma vertu ?

Des voleurs entrèrent dans un village , et ne laissèrent la vie qu'à deux hommes ; l'un était aveugle ,

et l'autre paralytique. L'aveugle chargea le paralytique sur ses épaules; le paralytique indiqua le chemin à l'aveugle, et tous deux gagnèrent un asyle. Ainsi les traverses de la vie deviennent plus légères, quand les hommes s'aident mutuellement.

Accorder un bienfait, et en exiger ensuite du retour, s'est rétracter le bien qu'on a fait, et en perdre le mérite.

Quand j'entends dire du mal d'autrui, dit un poëte, j'éprouve la même douleur que me causeraient des épines aiguës qui me perceraient le cœur; mais quand j'entends dire du bien de quelqu'un, je sens le même plaisir qu'exciterait en moi l'odeur la plus suave des fleurs.

Où le cœur doit-il chercher la paix? Ce n'est pas dans la haute fortune, ce n'est pas dans les plaisirs. S'ils durent long-tems, ils nous lassent; et la satiété va jusqu'au dégoût. Dans les grandes places, on desire la retraite; dans les grandes fêtes, le repos. Il n'est que la sagesse qu'on aime d'autant plus qu'on y fait plus de progrès.

CANTIQUE, N^o. VIII.

De l'Éternel tout célèbre la gloire,
 Tout à mes yeux peint un Dieu créateur;
 De ses bienfaits perdrai-je la mémoire?
 Tout l'univers m'annonce son auteur.
 L'astre du jour m'offre par sa lumière,
 Un faible trait de sa vive clarté;
 Au bruit des flots, à l'éclat du tonnerre,
 Je reconnais le Dieu de majesté.

Le Chœur.

De l'Éternel tout célèbre la gloire,
 Tout à mes yeux peint un Dieu créateur;
 De ses bienfaits perdrai-je la mémoire?
 Tout l'univers m'annonce son auteur.

Tendres oiseaux de ce riant bocage,
 Chantez, chantez, redoublez vos concerts;
 Par vos accens, rendez un digne hommage
 Au Dieu puissant qui régit l'univers.
 Par vos doux sons, votre aimable ramage,
 Vous inspirez l'innocence et la paix,
 Et vos plaisirs du moins ont l'avantage
 Que les remords ne les suivent jamais.

Le Chœur.

De l'Éternel, etc.

Beau papillon , qui d'une aîle légère
 De fleurs en fleurs voles , sans t'arrêter ;
 De nos desirs tel est le caractère ,
 Aucun objet ne peut nous contenter.
 Nous courons tous de chimère en chimère ,
 Croyant bientôt toucher au vrai bonheur ;
 Mais ici bas c'est en vain qu'on l'espère ,
 Et Dieu peut seul remplir tout notre cœur.

Le Chœur.

De l'Eternel, etc.

Aimables fleurs qui parez ce rivage ,
 Et que l'aurore arrose de ses pleurs ,
 De la vertu vous nous tracez l'image
 Par l'éclat pur de vos vives couleurs.
 Si vous séchez en commençant d'éclore ,
 Ou ne brillez souvent qu'un jour ou deux ,
 Votre parfum après vous dure encore ,
 De la vertu symbole précieux.

Le Chœur.

De l'Eternel, etc.

Charmant ruisseau , qui dans cette prairie ,
 En serpentant précipites ton cours ,
 Tel est , hélas ! le cours de notre vie ,
 Comme les eaux s'écoulent nos beaux jours.

Tu vas te perdre à la fin de ta course,
Au sein des mers d'où jamais rien ne sort ;
Et tous nos pas ainsi , dès notre source,
Toujours errans , nous mènent à la mort.

Le Chœur.

De l'Eternel , etc.

S U I T E
D E S
P E N S É E S M O R A L E S
D E
D I V E R S A U T E U R S C H I N O I S.

Il y en a qui gémissent de n'avoir pas assez de bien : qu'ils gémissent plutôt de ne pas savoir se contenter du nécessaire.

En passant d'une humble condition à des postes élevés, il ne faut ni oublier les bienfaits qu'on a reçus, ni se ressouvenir des injures.

Vieillir, être malade, et mourir, voilà ce qu'on craint le plus dans la vie. Les richesses n'apportent point de remède à tout cela. Mais, par elles, souvent on vieillit plutôt, on tombe plus souvent malade, et l'on parvient plutôt à la mort.

Ce qu'il faut pour se nourrir, se loger, se vêtir, est bien peu de chose. On désire le reste pour se conformer au goût des autres, ou pour les éblouir.

N'écrivez pas dans l'émotion de la colère. Un coup de langue est souvent plus dangereux qu'un

coup de poignard : que sera-ce d'un coup de plume ?

Un bon livre, un bon discours, peuvent faire du bien : mais un bon exemple parle bien plus éloquemment au cœur.

On vous propose des honneurs, du profit. Ne demandez pas si ces honneurs sont grands, si ce profit est considérable, mais si la chose est juste.

L'homme consume sa vie dans de vains projets. Il espère, il travaille, il s'agite pour le lendemain, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lendemain pour lui.

Peu de gens périssent par le poison, et cependant il fait horreur. Les délices de la volupté tucnt des hommes sans nombre, et personne ne les redoute.

Ne recherchez pas trop sévèrement les fautes de l'homme qui se distingue par de grands talens ou de grandes vertus. Un diamant a-t-il quelques défauts ? il est encore bien plus précieux qu'une pierre commune qui n'en a pas.

Vous voulez attendre que vous ayez du superflu, pour soulager les pauvres... ah ! malheureux ! vous ne les soulagerez jamais.

Le devoir du père est de corriger les défauts de ses enfans : le penchant de la mère est de les excuser. Le père doit les corriger, mais sans trop de rigueur : la mère doit compatir à leur faiblesse, mais sans trop de complaisance.

Instruisez l'enfance dès que son esprit devient capable d'instruction : mais ménagez sa faiblesse , et sachez vous accommoder à sa raison naissante.

Négliger l'éducation des filles , c'est préparer la honte de sa propre famille , et le malheur des maisons dans lesquelles elles doivent entrer.

Les liens qui unissent le père à ses enfans , le frère à ses frères , les amis à leurs amis , les citoyens à leurs concitoyens , ont été précédés des nœuds qui attachent l'époux à l'épouse. Rien n'est plus sacré que cette union ; et du bon ordre qui y régne , résulte celui de toute la société.

Vous rougissez de ce que vous avez fait , de ce que vous avez pensé dans l'ivresse du vin. L'ivresse des passions n'est pas moins dangereuse.

Si , dans la pauvreté , on n'est point frappé de la pompe des riches , on ne sera pas , dans la fortune , enorgueilli de sa propre grandeur. Si dans la fortune , on ne détourne point ses regards du malheureux , on ne sera pas abattu par l'adversité.

Vous regardez d'un œil d'envie les richesses des autres : mais ces vains desirs ne vous enrichiront pas : ne vaudrait-il pas mieux fermer votre cœur à cette folle cupidité ? Vous nourrissez la volonté de nuire à votre ennemi : mais cette impuissante volonté ne lui nuit pas : ne vaudrait-il pas mieux lui pardonner de bonne foi ?

Celui-là jouit de la véritable richesse , qui sait mesurer ses dépenses à ses revenus.

L'intrigant a quelquefois de grands succès ; mais il est sujet à de grands revers. L'homme droit et sans ambition fait rarement une grande fortune, mais il craint peu les grands désastres.

N'entretenez pas de votre bonheur l'homme qui vient d'éprouver une disgrâce.

Mortel , applique-toi d'abord à te connaître : parle ensuite des défauts d'autrui.

L'homme qui estime trop les richesses et les honneurs, fût-il un sage, ne se défendra pas longtemps de la corruption du siècle.

Nous sommes maîtres de ne point donner de prise à la médisance, mais non d'empêcher les médisans de parler.

Les enfans qu'on force à nous étonner par leur esprit, ressemblent souvent à ces plantes dont les fleurs sont doubles, et qui ne donnent pas de fruit.

Cacher les défauts des autres, et publier leurs vertus, c'est le caractère de l'homme honnête ; c'est le moyen de se faire aimer.

Le railleur s'attire toujours quelques mauvaises affaires, et le grand parleur ne manque jamais d'ennemis.

Si tu n'as pas exercé de charges publiques, tu ne sais pas combien il est difficile de gouverner les peuples. Si tu n'as pas eu d'enfans, tu ne connais pas les soins et les sollicitudes d'un père. Ne parle jamais légèrement des devoirs que tu n'a pas eu l'occasion de remplir.

Quand un mot est une fois échappé, un char attelé de quatre chevaux ne pourrait l'atteindre; sache donc veiller sur tes paroles.

Fier de ton rang, gonflé de ta science, tu regardes les autres avec mépris. Tu ressembles à cet enfant qui, fièrement assis sur un monceau de neige, s'applaudit de son élévation. Le soleil darde ses rayons, la neige se dissout, et le petit orgueilleux tombe dans la fange.

Réprimer avec une douce sévérité les fautes de sa famille, c'est le moyen d'y maintenir la paix. Dissimuler les fautes de ses voisins, c'est le moyen de vivre avec eux en bonne intelligence.

N'exigez pas des personnes avancées en âge des complaisances qui puissent les fatiguer; ni des gens sans fortune, des services qui exigent quelque dépense.

La raison doit présider à toutes affaires: mais, quoique vous ayez raison, si l'on vous dispute votre droit, et qu'il ne s'agisse que d'un faible intérêt, cédez. Si la chose est importante, cherchez de sages arbitres.

Souvent un pied de terre disputé coûte dix arpens en frais de procédure.

Le pauvre ne peut faire ordinairement ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal. Mais si le riche veut faire du bien, le bonheur qui naît autour de lui s'étend et se propage. S'il se livre au vice, il va consommer le malheur d'une foule d'infortunés.

De grands biens ou de grands maux accompagnent toujours les grandes richesses.

Un léger secours, donné à propos et dans un besoin extrême, vaut mieux que cent bienfaits mal distribués.

Il n'est personne qui ne cherche à se rendre heureux : mais parviendra-t-on au bonheur par tous les mouvemens qu'on se donne ? Celui qui sait se contenter est bientôt satisfait.

N'opposez au fourbe que la droiture : vous allez voir ses ruses retomber sur lui-même. Je n'ai jamais vu que la finesse ait pu tenir long-tems contre la sincérité.

Soyez modeste, on ne se fera pas une peine de vous accorder de l'estime : mais si vous cherchez vous-même par vos discours à persuader les autres de votre mérite, c'est assez pour qu'ils s'obstinent à en douter.

Votre voisin est plongé dans la tristesse ; cachez-lui bien vos plaisirs. S'il entend la joie retentir dans votre maison, il croira que vous insultez à sa douleur.

Combattez-vous les défauts de quelqu'un, ne soyez pas trop sévère : car vous le rendriez indocile. Si vous l'exhortez à la vertu, ne lui proposez d'abord rien de trop difficile : ce serait le rebuter et perdre le fruit de vos leçons.

Vous méditez une affaire. Vous est-elle avantageuse sans nuire à personne ? entreprenez-là. N'y trouvez-

trouvez-vous votre avantage qu'en faisant aux autres du tort? ayez horreur de votre dessein. Mais s'il peut être utile aux autres, et ne faire de tort qu'à vous seul, vous l'exécuterez, si vous avez une grande ame.

Rien n'est plus capable de nous consoler dans nos disgrâces, que de réfléchir sur la situation de tant d'infortunés qui souffrent encore plus que nous.

Ceux qui prêchent la vertu opèrent rarement le bien qu'ils espéraient. Mais qu'ils ne se rebutent pas: c'est au tems à faire mûrir les fruits qui seront dûs à leurs instructions.

I N V O C A T I O N

P O U R L A P A T R I E (*).

Grand Dieu ! protège notre patrie , et fais y régner la vertu , l'amitié , la paix et l'abondance. Eloigne de nous les horreurs des combats , et puissons-nous , sans crainte et sans inquiétude , nous livrer à nos travaux , et nous en délasser par des plaisirs innocens ! Si l'ennemi nous attaque , puissons-nous garantir nos champs de la dévastation , et nos maisons du pillage !

Que le jeune homme conserve ses mœurs , la jeune fille son aimable pudeur !

Que la mère de famille voie dans ses enfans sa parure la plus chérie !

Que les conseils du vieillard soient suivis , et que ses cheveux blancs soient respectés !

Que tous cherchent le bonheur dans la fidélité à remplir leurs devoirs , et trouvent dans le travail une facile subsistance !

(*) Il est bon de réciter cette invocation à la fin de chaque fête , avant la formule par laquelle on annonce que la fête est terminée.

Que les veilles de nos savans les conduisent à des découvertes utiles à la société !

Que nos magistrats ne s'écartent jamais des principes de la justice, de la sagesse et de la modération !

Daigne sur-tout, Dieu puissant et bon, daigne nous préserver des dissensions civiles ! Amollis les cœurs endurcis par l'ambition, par la haine et par la vengeance. Que tous les citoyens fassent à la patrie (objet si cher à tous les cœurs généreux), qu'ils fassent à leur intérêt bien entendu, le sacrifice de tous sentimens qui pourraient les détourner de l'humanité, de la paix et de la concorde, de l'amour sacré des lois, du respect pour les magistrats !

Quant à nous, qui sommes réunis ici pour t'adorer, et pour nous porter mutuellement à la bienveillance envers nos semblables, nous déposons aux pieds de ton autel jusqu'aux moindres ressentimens ; nous te promettons de ne conserver aucuns souvenirs qui pourraient refroidir notre amour pour la patrie ; de nous interdire toute dénomination injurieuse ; de voir nos frères dans tous nos concitoyens, quelles que soient leurs opinions ; de les ramener, par une douce persuasion, si nous les croyons dans l'erreur, sans jamais nous laisser entraîner à la dispute ; et, si nous ne pouvons obtenir leur assentiment, de conquérir du moins leur estime, par notre sagesse, par

notre modération, par notre esprit conciliateur et pacifique, par notre attachement sincère au gouvernement, et par l'exemple de toutes les vertus.

Soutiens, grand Dieu, notre courage; échauffe tous les cœurs de l'amour de la patrie, et bientôt nous serons un peuple de frères !

E X T R A I T
DES PENSÉES MORALES
DE THÉOGNIS.

Tu ne saurais plaire à tous ceux dont tu recherches les suffrages. Dois-tu en être surpris? Le maître des humains ne peut lui-même les contenter tous, soit qu'il féconde la terre en lui prodiguant le trésor des eaux vivifiantes, soit qu'il les retienne suspendues dans les airs.

Cultive la vertu; garde-toi de chercher dans le vice et l'iniquité, la gloire, les richesses, la puissance. Se tenir toujours éloigné de la société des méchans, rechercher constamment le commerce des gens de bien, c'est avoir beaucoup profité. Mérite de t'asseoir à la table de ceux-ci; mérite qu'ils te fassent une place auprès d'eux, et rends-toi digne de plaire aux mortels qui réunissent les vertus à la puissance. Avec les bons, tu apprendras à chérir la vertu: auprès des méchans, tu sentiras s'affaiblir dans ton cœur la haine du vice, et tu perdras bientôt jusqu'à la raison qui t'éclaire.

Il est des circonstances fâcheuses et critiques, où l'ami vertueux et fidèle est le plus précieux des

trésors. Tu en trouveras peu de ces amis à toute épreuve, qui osent te connaître encore dans l'adversité; qui, n'ayant qu'une ame avec toi, partagent avec un courage égal et tes succès et tes revers.

L'homme honnête et sensible profite avec reconnaissance des bienfaits qu'on lui accorde, et jouit encore long-tems après du plaisir de les avoir reçus.

Ne fonde pas ta gloire sur les richesses et la puissance: ces avantages ne t'appartiennent pas, et sont toujours du ressort de la fortune.

Préfère la pauvreté dans le sein de la justice à l'abondance que procure l'iniquité.

Toutes les vertus sont comprises dans la justice: si tu es juste, tu es homme de bien.

Garde-toi, dans ta colère, de reprocher à l'indigent la pauvreté qui flétrit l'ame. Dieu fait pencher, comme il lui plaît, la balance. Souvent il laisse nud celui qu'il avait comblé de biens.

L'orgueilleux se vante, s'élève, et veut en imposer. Sait-il comment le jour finira pour lui? sait-il dans quel état la nuit va le trouver?

Qui sait mettre des bornes à sa fortune? Celui qui possède le plus de richesses, veut au moins les doubler. Qui jamais pourra satisfaire tant de gens qui tous ont le même desir? C'est l'amour des richesses qui cause la folie des hommes et leur perversité.

Vois cet homme injuste et ambitieux: il n'est animé que de l'amour du gain. Toujours il est

prêt à fouler aux pieds la justice. Tu es ébloui de l'éclat qui l'environne, sa fortune t'en impose; attends sa fin. Le ciel est juste, quoique sa justice se cache quelquefois à l'œil peu clairvoyant des mortels. Garde-toi de croire que l'homme qu'on envie soit toujours heureux : il payera la dette de son crime. Insensé ! tu oses murmurer contre Dieu trop lent à punir le coupable ! ne vois-tu pas la mort assise sur ses lèvres, et prête à le frapper ?

Où trouver l'homme ferme et courageux qui ose lutter contre le torrent auquel tous les autres se laissent emporter, qui ait également la pudeur dans le cœur et sur les lèvres, et que l'appât du gain ne puisse jamais engager dans la honte ?

Insensés avec les fous, justes et sages avec les amis de la sagesse et de l'équité, nous prenons le caractère de ceux qui nous environnent. N'ayons donc que des amis vertueux.

Dans la société, sois prudent. Que le secret qui t'est confié reste enseveli dans ton cœur; oublie même que tu l'as entendu.

Crains de t'exposer, pour une faute légère, à perdre ton ami. Garde-toi d'écouter le calomniateur qui l'accuse. Dieu seul est exempt de faire des fautes. Sans l'indulgence, l'amitié ne peut plus exister.

Marche d'un pas tranquille dans la voie moyenne. C'est elle qui conduit à la vertu.

Quoi ! dit l'infortuné , il est donc arrêté que je ne serai jamais vengé des scélérats dont la violence m'a tout ravi ! Dépouillé par eux , et réduit à la honteuse nudité , je serai donc encore obligé , pour me soustraire à leurs coups , de traverser les fleuves profonds et les torrens impétueux ! Le ciel me refusera le spectacle de leurs larmes ! Jamais je ne m'abreuverai de leur sang impur ! . . . Malheureux. tu blasphèmes. Tu as joui du bien , supporte le mal avec courage. Le ciel t'a fait connaître l'une et l'autre fortune ; apprends à te soumettre. De la prospérité , tu es tombé dans le malheur. Ne te défie pas de la providence. Du malheur peut-être elle va t'élever à la prospérité. Mais épargne-toi sur-tout des plaintes vaines et des cris de vengeance : tu trouverais tous les cœurs insensibles à ton infortune.

Tu ne peux laisser à tes enfans d'héritage plus précieux que cette pudeur qui accompagne toujours la vertu.

Étudie les inclinations et les desirs de ceux que tu fréquentes. Apprends à t'y conformer. Ton ami veut te quitter , ne le force pas à rester auprès de toi. Il voudrait rester , ne l'engage pas à sortir. Il dort , ne trouble pas son sommeil. Ne l'engage pas à dormir , quand il a dessein de veiller. Rien n'est plus insupportable que la contrainte.

Cher et malheureux ami ! tu viens , dépouillé de tout , dans les bras d'un ami qui n'a rien. Je te prodiguerai

prodigueraï du moins , dans mon infortune , ce que j'ai de meilleur. Tu m'aimes , et je ne te dirais pas : viens t'asseoir avec moi ! et je te cacherais le peu que je possède ! ce que j'ai est à toi. Si l'on te demande comment je vis , réponds que je me soutiens avec peine , mais qu'enfin je me soutiens ; que je suis trop pauvre pour secourir un grand nombre de malheureux , mais que je ne repousse pas l'ami qui se réfugie dans mon sein.

Heureux qui peut dire : ô ma jeunesse désormais écoulée , ô vieillesse qui t'approches , jamais vous ne m'avez vu , vous ne me verrez jamais trahir un ami fidèle ; jamais vous ne trouverez rien de vil dans mon cœur !

Ne murmure pas de ce que t'envoie la providence ; supporte d'une ame égale l'une et l'autre fortune. Dans le bonheur , ne t'abandonne pas aux excès de la joie ; ne te livre pas aux excès de la douleur dans l'adversité. Attends quelle sera la fin de ton sort.

Le passé ne peut se rappeler , mais gardons-nous de l'avenir ; il doit occuper seul toute notre attention.

Il n'est difficile ni de louer , ni de blâmer : c'est un art familier aux méchans. L'intérêt leur inspire l'éloge ; la médisance est leur plaisir. L'homme de bien sait lui seul garder en tout des mesures ; il est toujours ami de la modération , toujours circonspect.

! Nous ne verrons jamais tous les événemens succéder au gré de nos désirs. N'envions pas un bien qui n'est réservé qu'au maître de l'univers.

La jeunesse donne à l'ame de l'énergie ; mais souvent elle ne l'élève que pour la plonger plus profondément dans l'erreur. C'est ce qui arrive toutes les fois que l'esprit a moins de force que les passions , et se laisse conduire par elles.

Quelque projet qui se présente à ton esprit, consulte-toi deux et trois fois. Quand on agit avec précipitation, on ne peut éviter le reproche.

O Patrie ! j'ai parcouru les plus belles contrées, j'ai vu les richesses des nations étrangères, j'ai trouvé des hôtes caressans ; mais la joie ne pouvait entrer dans mon cœur. Le sentiment me rappelait sans cesse vers toi !

Tu es juste : que ta vertu fasse ta récompense et ta félicité. Les uns diront du bien de toi, les autres en parleront mal. Le sage doit s'attendre à l'éloge, il doit s'attendre à la satire.

Tout mortel a fait du bien, tout mortel a fait du mal ; nul ne peut se vanter d'être parfaitement sage.

Tiens un juste milieu entre l'avarice et la prodigalité. J'ai connu un homme riche ; il s'épargnait jusqu'à la nourriture. Pendant qu'il amassait pour vivre, la mort est venue le surprendre. Il s'était épuisé de travail ; jamais il n'avait fait de bien à personne. Des inconnus ont envahi ses trésors. J'en ai vu un autre qui se livrait aux plaisirs de la table.

Je mène, disait-il, une vie délicieuse. Pendant qu'il parlait, ses richesses se trouvèrent dissipées. Il implore aujourd'hui l'assistance de ses amis, et ne trouve que des cœurs impitoyables.

Jeune et brillant encore de toutes les fleurs du bel âge, profite bien de tes avantages, et exerce ton ame à la vertu. Dieu ne te permettra pas de parcourir deux fois la carrière de la jeunesse. Les humains ne peuvent se soustraire à la mort: la vieillesse vient saisir leur tête de ses mains pesantes, elle leur reproche le tems vainement écoulé.

I N V O C A T I O N .

CRÉATEUR des humains, des mondes et des cieux,
 Que ton nom soit béni, qu'il le soit en tous lieux!
 Sur terre, au firmament ta volonté soit faite!
 Règne enfin, règne seul... Écarte la disette.
 Sous tes yeux paternels que le blé dans nos champs
 Multiplie et suffise à nos besoins pressans!
 Dans nos cœurs ta justice a placé la clémence;
 Nous pardonnons... Grand Dieu! pardonne à qui
 t'offense.
 Épargne la faiblesse et fais grace à l'erreur.
 De nos maux passagers allége la souffrance,
 Et que tout homme juste, après son existence,
 Repose dans ton sein. Tous ont droit au bonheur.

O D E , N^o. IX.

S U R L A M O R T .

L'HOMME en sa propre force a mis sa confiance.
 Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
 L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
 Mais ô moment terrible ! ô jour épouvantable,
 Où la mort saisira ce fortuné coupable,
 Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors , répondez , grands du monde,
 Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
 Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
 Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile ;
 Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
 Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,
 Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
 Ignorer le tribut que l'on doit à la mort !
 Non, non, tout doit franchir ce terrible passage.
 Le riche, l'indigent, l'imprudent et le sage,
 Sujets à même loi, subissent même sort.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
 Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
 Ont de ces vérités perdu le souvenir.
 Pareils aux animaux farouches et stupides,
 Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
 Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes;
 quelqu'élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes.
 Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
 Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
 Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères ;
 Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

E X T R A I T
 DU LIVRE DE LA MORALE
 UNIVERSELLE.

S U R L E B O N H E U R.

LE bonheur est un état constant, inaltérable, qu'on ne peut trouver, ni dans ce qu'on désire, ni dans ce qui nous manque, mais dans ce qu'on possède. Les plaisirs ne sont que des bonheurs instantanés; ils ne peuvent procurer cette continuité, cette permanence nécessaire à notre félicité. Ainsi les dons de la fortune, tous les avantages qui dépendent du caprice du sort ou de la fantaisie des hommes, ne peuvent donner à l'esprit cette fixité qui seule fait son bonheur, ni bannir les inquiétudes qui le troublent. Les plaisirs des sens sont encore moins capables de nous procurer le

contentement et la sécurité de l'ame; quelques variés qu'on les suppose, ils finissent toujours par s'éteindre et par nous plonger dans la langueur de l'ennui.

C'est donc en lui-même que l'homme doit établir un bonheur inaltérable; et la vertu seule peut y produire, non une insensibilité morne et nuisible, mais une activité réglée, qui occupe agréablement l'esprit sans le fatiguer ou lui causer du dégoût. La vertu n'étant que la disposition habituelle de contribuer au bien-être de nos semblables, et l'homme vertueux étant celui qui met cette disposition en usage, il s'en suit que l'homme sociable ne peut se faire un bonheur isolé, et que sa félicité dépend toujours du bien-être qu'il fait aux autres.

Un ancien a dit avec raison, que *l'homme de bien double la durée de sa vie, et que c'est vivre deux fois que de jouir de la vie passée.* Est-il rien, en effet, de plus doux, que de vivre sans reproche; de pouvoir, à chaque instant, repasser dans sa mémoire le bien qu'on a fait à ses semblables; de ne trouver, dans sa conduite, que des motifs de contentement? Toute la vie de l'homme vertueux et bienfaisant, n'est pour lui qu'une suite d'images délicieuses et de tableaux flatteurs.

Quel pouvoir, sur la terre, peut ravir à l'homme de bien, le plaisir toujours nouveau de rentrer satisfait en lui-même, d'y contempler en paix l'harmonie de son cœur, d'y sentir la réaction du cœur de ses semblables, d'y voir l'amour et l'estime de

soi confirmés par les autres ? Telle est la félicité que la morale propose à tous les hommes, dans tous les états de la vie ; c'est à ce bien-être permanent qu'elle leur conseille de sacrifier des passions aveugles, des fantaisies indiscrètes, des plaisirs d'un moment.

Faute de réfléchir, les hommes ont la plus grande peine à sentir la liaison de leur intérêt personnel, avec celui des êtres dont ils sont environnés. Cette ignorance de nos rapports, entraîne l'ignorance de tous les devoirs de la vie. Au sein des sociétés, on ne voit que des hommes isolés, à qui l'on ne peut faire concevoir qu'ils se rendent odieux et misérables, en séparant leurs intérêts de ceux des êtres dont ils ont besoin pour leur propre bonheur. Dans les états, les magistrats et les citoyens, les riches et les pauvres ; dans les familles, les pères et les enfans, les maîtres et les serviteurs, doivent, pour être réciproquement heureux, confondre ensemble leurs intérêts. Sans cette harmonie, les sociétés civiles et domestiques sont en proie aux discordes, aux rapines, aux perfidies, aux trahisons.

Celui qui s'aime véritablement et qui veut se procurer une existence heureuse, résiste fermement aux penchans nuisibles. Serait-ce aimer soi-même, que de s'abandonner à la fièvre que produisent les excès de l'intempérance et de la débauche, les emportemens de la colère, les mouvemens de la haine, les morsures de l'envie, les fureurs du jeu, les

angoisses de l'avarice ? Serait-ce s'aimer soi-même, que de séparer son cœur des êtres avec lesquels notre intérêt et nos besoins nous lient, et sans l'estime et l'affection desquels la vie n'aurait aucuns charmes ? L'homme concentré en lui-même, qui ne voit que lui seul en ce monde, peut-il se flatter que quelqu'un s'intéresse sincèrement à son sort ? Celui qui n'aime que lui-même, n'est aimé de personne : un être sociable ne peut se rendre heureux tout seul, ne peut se suffire à lui-même, éprouve le besoin de communiquer aux autres un bien-être qui toujours rejaillit sur son propre cœur.

L'homme de bien est le seul qui sache comment il faut s'aimer, qui connaisse son véritable intérêt, qui distingue les impulsions de la nature qu'il doit suivre ou réprimer. Enfin, il a seul un amour-propre légitime, un droit fondé sur sa propre estime, parce qu'il sait avoir droit à l'estime des autres. Ne condamnons pas ce sentiment honnête ; ne le confondons pas avec l'orgueil ou la vanité. Nul homme ne peut être estimé des autres, s'il ne se respecte lui-même.

Si l'homme de bien éprouve une injustice, il n'en est point avili ; il ne cesse pas de s'estimer ; il connaît sa propre dignité, et se console par la justice de ses droits. Son bonheur est en lui-même ; il l'y retrouve toujours ; son cœur est un asyle où il jouit en sûreté d'un bien-être immuable, qu'on ne peut lui arracher.

Cette félicité n'est point idéale et chimérique ; elle est réelle ; son existence est démontrée pour tout homme qui se plaît à rentrer quelquefois en lui-même. Est-il un mortel sur la terre , qui ne se soit applaudi toutes les fois qu'il a fait une action vertueuse ? Quel est celui qui n'a pas senti son cœur se dilater , après avoir soulagé un malheureux ; qui n'a pas contemplé avec transport , l'image du bonheur tracée sur le visage de ceux dont il avait réjoui l'âme par ses bienfaits ? Est-il quelqu'un qui ne se soit félicité de sa bonté généreuse , même lorsque l'ingratitude lui refusait le retour que méritait sa bienfaisance ? Enfin , est-il un homme qui n'ait point éprouvé un sentiment de complaisance , un redoublement d'affection pour lui-même , quand il a fait des sacrifices à la vertu ?

Que l'on ne dise donc plus que la vertu demande des sacrifices douloureux. L'estime de soi , les applaudissemens légitimes de la conscience , l'idée de sa grandeur et de sa propre dignité , ne sont-ils pas des récompenses assez amples , pour dédommager des avantages frivoles qu'on sacrifie au plaisir d'être constamment estimé de soi-même et des autres ?

Il n'est point sur la terre de vertu qui ne trouve son salaire ; il n'est point de vice ou de folie qui ne soient sévèrement punis. La morale est la science du bonheur pour tous les hommes , soit en sociétés , soit en familles , soit individuellement.

Le bonheur des sociétés dépend d'une sage politique, qui n'est que la morale appliquée au gouvernement. Un gouvernement juste, heureux lui-même parce qu'il fait beaucoup de bien, rend les peuples heureux : personne n'y sent la verge de l'oppression ; chaque citoyen y travaille en paix à sa subsistance, à celle de sa famille ; la terre soigneusement cultivée, y porte l'abondance ; l'industrie, dégagée des chaînes de l'exacteur, y prend un libre essor ; le commerce y fleurit ; la population suit toujours l'abondance ou la facilité de subsister. Une patrie qui rend ses enfans heureux, trouve en eux des défenseurs actifs, prêts à sacrifier leur vie et leurs trésors à la félicité publique, partagée par chacun des citoyens.

Si la justice et la vertu sont bannies du sein des nations, et si elles ne dirigent pas les gouvernemens, ceux-ci ne connaissent pas le doux plaisir d'être aimés ; ils sont obligés de se faire craindre sans cesse, et dès lors plus de bonheur pour eux. Les puissans et les riches oublient que le pouvoir de faire du bien, est la seule source légitime des distinctions établies entre les hommes : plongés dans la mollesse, rassasiés de vains amusemens, étrangers aux plaisirs du cœur, peu touchés de l'amour de leurs inférieurs qu'ils dédaignent, ils ne jouissent qu'en idée d'une grandeur que l'on redoute, et que leur morgue fait détester. Rarement on voit la sérénité ou la joie pure habiter sur le front de

ceux que le vulgaire croit des êtres bien fortunés. Les aiguillons secrets de l'ambition, les inquiétudes de la vanité, les supplices lents de l'ennui, viennent cruellement l'indigent de ceux qui le méprisent ou qui l'oppriment.

Dans une pareille société, l'homme d'une condition obscure, écrasé sous les vexations et les dédains des hommes puissans, est aigre, brutal et sans mœurs; il gémit dans la misère et fait à tout moment une comparaison chagrine de son état laborieux et pénible avec celui des riches qu'il suppose très-heureux. Il imite autant qu'il peut leur vanité et leurs travers, et, par ses efforts impuissans, il ne fait que redoubler son malheur. Étranger à la raison, à la morale, il suit en aveugle les impulsions d'une nature inculte, et cherche souvent dans le vice ou dans le crime le bonheur que ses chefs ne savent pas lui procurer.

Les nations ont toujours été, elles seront toujours les victimes de leur perversité. Pourquoi voit-on des peuples enrichis par le commerce, possesseurs de contrées immenses, et néanmoins toujours avides, inquiets, mécontents, tourmentés sans relâche de mouvemens convulsifs? C'est qu'on ne jouit de rien sans la vertu; c'est que tout devient poison pour les hommes sans mœurs qui abusent des biens les plus précieux. Sous un embonpoint trompeur, les nations corrompues cachent souvent les maladies les plus cruelles.

La félicité des familles dépend de la fidélité que chacun met à remplir ses devoirs. En les observant avec exactitude, des époux bien unis conspirent à élever des enfans destinés à devenir un jour les supports et consolations de leur vieillesse; leurs exemples et leurs bienfaits identifient avec leur famille des serviteurs sincèrement attachés, qui deviennent des amis zélés, des coopérateurs de leurs entreprises. Peu d'hommes, dit un ancien, sont appelés à gouverner des villes et des empires, mais chacun est à portée de gouverner sagement sa famille et sa maison.

Sans la morale, les familles ne sont très-souvent composées que de malheureux. On n'y voit que des époux sans tendresse qui se rendent la vie insupportable, des pères tyrans ou insoucians, des mères dissipées et dérégées, des enfans corrompus par des exemples funestes, des proches en querelles, des maîtres impérieux et durs, des serviteurs sans attachement et sans probité. Tous ses associés divers ne semblent se rapprocher les uns des autres que pour travailler de concert à se rendre misérables.

Comme les peuples et les familles, *les individus* sont également heureux par la vertu, et ne sont heureux que par elle.

S'ils sont riches et puissans, ils sont heureux de la faculté qu'ils ont de prêter une main secourable et bienfaisante à ceux que le sort afflige. Ce bonheur disparaît pour eux, quand ils ne font pas de

leur pouvoir ou de leur opulence, le seul usage qui puisse les rendre eux-mêmes heureux.

S'ils sont pauvres, leur félicité consiste dans les moyens de subsister par un travail modéré. Ce travail, qui paraît un si grand mal à l'oisive opulence, est pour eux un bien réel; l'habitude le leur rend facile; le besoin le leur rend cher; il les exempte d'une foule d'infirmités, de désirs, de besoins, d'inquiétudes, dont le riche est travaillé.

Pauvres ou riches, ils jouissent de la satisfaction intérieure qui est la récompense de la vertu. Ils goûtent, dans le commerce de gens de bien, les douceurs de la confiance et de l'amitié; ils méritent par leur complaisance, leurs attentions et leurs égards, la bienveillance et l'estime de tous ceux qui les entourent.

En bannissant la vertu, vous bannissez l'amitié sincère, la cordialité, la véritable gaieté. Ces charmes de la vie seront remplacés par une vanité présomptueuse, par des manières offensantes, par un orgueil inflexible, par des jalousies inquiètes. Combien ne voyons-nous pas dans les individus de funestes effets du vice ou du mépris de la morale? Combien de maladies contractées par les fatales habitudes de la débauche, de l'intempérance, de l'oisiveté, de la trop grande ardeur dans la poursuite des plaisirs? à ces causes qui détruisent chaque jour la santé et l'existence d'une foule d'êtres imprudens, joignez l'ennui cruel, les peines d'esprit,

les chagrins, les remords, les mécontentemens habituels, qui minent peu-à-peu les corps, et les conduisent à pas lents au tombeau.

Voilà comment, faute de raison et de vertu, tant d'hommes ne semblent vivre sur la terre que pour souffrir eux-mêmes, et faire des malheureux. Par une loi constante de l'auteur de la nature, personne n'est estimé et considéré qu'en se rendant utile; personne ne peut être heureux qu'en faisant du bien aux autres; personne ne peut être heureux qu'en faisant des heureux; enfin, personne ne peut jouir de la paix du cœur, du contentement de soi-même, de la tranquillité constante si favorable à la conservation de son être, qu'en se rendant témoignage qu'il a fidèlement accompli les devoirs de la morale dans le poste qu'il occupe parmi les hommes. La morale, on ne peut trop le répéter, est la seule route qui mène à la félicité véritable: elle influe sur le physique; le visage même de l'homme de bien, annonce le repos dont il jouit.

En promettant à l'homme une félicité complète, la morale ne lui fait point espérer l'exemption des malheurs de ce monde; elle ne le garantira pas des calamités publiques, des coups de la fortune, de la méchanceté des hommes, de l'indigence qui souvent accompagne le mérite et la vertu, de maladies cruelles, des maux physiques, de la mort; mais du moins elle prépare son esprit aux événemens de la vie; elle lui apprend à supporter avec

courage les maux imprévus, à ne point s'en laisser abattre, à se soumettre à la nécessité. Dans les peines les plus cuisantes, elle offre à l'homme de bien une retraite agréable en lui-même, où la paix d'une bonne conscience lui fournira des consolations inconnues des méchans, qui, aux malheurs qu'ils éprouvent, sont forcés de joindre encore la honte et les remords de leurs vices et de leurs actions criminelles. Le plus cruel tourment d'un méchant dans l'infortune, c'est la conscience de son affreux caractère, de la haine qu'il est fait pour exciter, de la justice du châtement qu'il éprouve.

Le vrai sage n'est point un homme impassible; il n'a point les prétentions de ce stoïcien, qui, au milieu des tourmens criait à la douleur *qu'elle n'était point un mal*; il n'est point insensible à la perte de la fortune, de la santé de ses proches, de ses amis; il ne fait pas consister la vertu à contempler d'un œil sec la privation des objets les plus chers à son cœur. Il gémit, comme un autre, des coups du sort; mais il trouve dans la vertu des ressources et des forces; il sent qu'avec elle, on ne peut être malheureux, et que sans elle, la puissance, la grandeur, l'opulence, la santé, sont incapables de procurer la vraie félicité. Enfin, dans la vieillesse, et jusqu'au bord du tombeau, l'homme vertueux est soutenu par le souvenir consolant de sa vie passée, et par l'espérance d'une vie future.

O D E , N^o. X.

SUPRÊME auteur de la nature,
 Pour t'aimer tu fis les mortels.
 En vain l'erreur et l'imposture
 Voudraient détruire tes autels:
 Dans le cœur de l'être qui pense,
 Le sentiment de ta présence
 Naît et s'accroît par tes bienfaits;
 L'athée en vain cherche à l'éteindre,
 Son souffle impur n'a pu l'atteindre;
 Il vit pour ne mourir jamais. (ter.)

Et toi, de qui l'ame égarée
 Dans le hasard seul met sa foi,
 Vois des cieux la voûte azurée
 Se déployer autour de toi :
 Vois dans leur course régulière
 Ces globes, sources de lumière,
 Toujours roulans, toujours en feu;
 Vois les saisons; vois la nature;
 Et si ton cœur n'est pas parjure,
 Diras-tu qu'il n'est de Dieu? (ter)

LE CULTE
DES
THÉOPHILANTHROPES,
OU
ADORATEURS DE DIEU
ET AMIS DES HOMMES,
CONTENANT

leur Manuel, leur Catéchisme, et un Recueil de Discours, Lectures, Hymnes, et Cantiques pour toutes leurs fêtes religieuses et morales.

N^o. III.

À BASLE,
de l'Imprimerie de J. DECKER.

1799.

1238

DE HIERONYMO DE YBESIA
YBESIA

M. III

LIBRARIUS
DE HIERONYMO DE YBESIA
DE HIERONYMO DE YBESIA
DE HIERONYMO DE YBESIA

DE HIERONYMO DE YBESIA

DE HIERONYMO DE YBESIA

DE HIERONYMO DE YBESIA

DE HIERONYMO DE YBESIA

DE HIERONYMO DE YBESIA

DE HIERONYMO DE YBESIA

INSTRUCTION
ÉLÉMENTAIRE

SUR

LA MORALE RELIGIEUSE,
PAR DEMANDES ET PAR RÉPONSES.

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

LIBRARY

ANN ARBOR

1954

INTRODUCTION.

Cette instruction contient les principes qui doivent nous guider dans tous les âges et dans toutes les conditions de la vie. Elle peut être mise entre les mains des enfans de neuf à douze ans. Plus jeunes, ils ne l'entendraient pas assez. Ce n'est pas qu'il faille attendre cet âge, pour les porter à la vertu. Vous le pouvez, pères et mères, sans leur faire apprendre un traité de morale. Ayez soin qu'ils n'ayent devant les yeux que de bons exemples; inspirez-leur, en les formant à la lecture et à l'écriture, l'amour de tout ce qui est bon et



honnête ; profitez de mille petites circonstances qui se présentent journellement, pour façonner leur ame par des entretiens familiers. C'est ainsi que, sans leur donner de graves leçons, vous leur apprendrez et leur ferez aimer les devoirs de leur âge ; et qu'au moment où leur raison se développera, il ne sera plus besoin que de fortifier en eux le sentiment de la vertu, par des idées saines et par des principes évidens qui les y attachent pour le reste de leur vie. Cette instruction élémentaire pourra vous aider à remplir ce but.

INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE

SUR

LA MORALE RELIGIEUSE.

PREMIÈRE SECTION.

Principes généraux sur la Morale religieuse.

§. I.

De la Morale.

D. **Q**u'est-ce que la *Morale*?

R. C'est la *science de nos devoirs*.

D. Comment la morale nous apprend-elle nos devoirs?

R. En nous éclairant sur le bien que nous devons faire, et sur le mal que nous devons éviter.

D. Est-ce que nous avons besoin d'être éclairés pour distinguer le bien du mal?



R. Oui, pour le distinguer dans toutes les occasions. Car il n'est pas rare de voir des hommes faire mal, quand ils croient bien faire; ou regarder comme mauvaises des actions bonnes ou indifférentes.

D. La morale donne-t-elle une règle sûre pour distinguer toujours ce qui est bien et ce qui est mal?

R. Oui.

D. Quelle est cette règle?

R. C'est la maxime suivante :

Le bien est tout ce qui tend à conserver l'homme, ou à le perfectionner.

Le mal est tout ce qui tend à le détruire, ou à le détériorer.

D. Que signifient ces mots : *Tout ce qui tend à conserver l'homme, ou à le perfectionner*?

R. Ils signifient tout ce qui tend à conserver son existence, ou à développer les facultés de son ame ou de son corps, à le rendre meilleur, à augmenter son bien-être, en un mot, tout ce qui tend à son avantage?

D. D'après ce principe, il est donc bien de faire tout ce qui tend à notre avantage?

R. Oui, pourvu que cette action ne soit pas nuisible aux autres. Car par ces mots : *conserver ou perfectionner l'homme*, on n'entend pas un seul homme, mais l'espèce humaine en général.

D. Que signifient ces mots : *Tout ce qui tend à détruire l'homme ou à le détériorer*?

R. Ils signifient tout ce qui tend à détruire son existence ou à affaiblir ses facultés, à le rendre vicieux, à le priver de tout ou de partie de son bien-être; en un mot, tout ce qui peut lui être nuisible.

D. C'est donc un mal de faire quelque chose qui nous est nuisible ?

R. Oui.

D. Mais si cette action n'était nuisible qu'à nous seuls, et était utile aux autres, serait-elle reprehensible ?

R. Non. Elle serait au contraire un dévouement héroïque. Car si c'est toujours un crime de faire notre bien au préjudice des autres, c'est le plus haut degré de la vertu de faire le bien des autres à notre préjudice.

D. La maxime que vous venez de citer sur la nature du bien et du mal, s'applique-t-elle à tous nos devoirs ?

R. Oui, et l'on peut dire que cette maxime comprend à elle seule toute la morale. Tous nos devoirs, comme on le verra par la suite, consistent à faire ce qui est utile, et à éviter ce qui est nuisible.

§. II.

De la Religion.

D. Qu'entendez-vous par *morale religieuse* ?

R. J'entends la morale appuyée sur la religion.

D. Que veut dire le mot *religion* ?

R. Ce mot signifie *lien*.

D. Comment la religion est-elle un lien ?

R. En ce que nous portant à croire à l'existence d'un Dieu qui récompense les bons et qui punit les méchants, elle nous attache plus fortement à nos devoirs.

D. Ce lien est-il nécessaire aux hommes ?

R. Oui ; et bien aveugle ou bien méchant, celui qui cherche à le rompre, en s'efforçant de leur persuader qu'il n'existe pas de Dieu, et que l'homme périt tout entier ; que son corps se dissout !

D. Quels sont les avantages de la religion ?

R. Tandis que la morale nous instruit de nos devoirs, la religion nous porte à les remplir. Ainsi la religion est la base la plus solide de la morale ; elle est le frein le plus propre à empêcher les crimes secrets, la meilleure consolation dans l'adversité.

D. Comment la religion empêche-t-elle les crimes secrets, et nous console-t-elle dans l'adversité ?

R. Parce que celui qui croit à un Dieu juste et à un avenir meilleur, est vertueux dans toutes les circonstances de sa vie, et se console aisément des malheurs ou des injustices qu'il peut éprouver.

D. La religion consiste donc à croire à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme ?

R. Oui.

D. Suffit-il d'avoir cette opinion pour être véritablement religieux ?

R. Non. Il faut encore y joindre la religion pratique, c'est-à-dire, remplir exactement tous ses devoirs.

D. Qu'est-ce que *Dieu* ?

R. Notre intelligence est trop bornée pour que nous puissions connaître sa nature.

D. Si nous ne pouvons connaître la nature de Dieu, quelle raison avons-nous de croire qu'il existe ?

R. Nous jugeons, par le spectacle de l'univers, qu'il est impossible qu'il n'existe pas un être infiniment puissant, et par-là même infiniment juste et bon, qui a créé le monde et qui le gouverne. C'est cet être que nous appelons *Dieu*.

D. Qu'est-ce que *l'ame* ?

R. Nous ne pouvons pas non plus définir sa nature; mais nous jugeons, par la faculté que nous avons de penser, que notre corps est animé par un principe qui survit à sa dissolution; c'est ce principe que nous appelons *ame*.

D. Est-ce que notre corps ne pourrait pas penser ?

R. Non.

D. Pourquoi.

R. C'est que la matière est incapable de penser par elle-même, et que notre corps n'est autre chose qu'une substance matérielle.

D. Comment Dieu récompense-t-il les bons, et punit-il les méchans ?



R. C'est encore ce que nous ne pouvons connaître dans cette vie, et nous n'avons pas besoin de nous en inquiéter, pas plus que de la nature de Dieu et de celle de l'ame.

D. Pourquoi ne devons-nous pas nous inquiéter de ces objets ?

R. Parce qu'ils sont au-dessus de notre intelligence, et qu'il nous suffit de savoir, d'après la magnificence et l'ordre de l'univers, d'après le témoignage de tous les peuples, et celui de notre conscience, qu'il existe un Dieu; qu'on ne peut concevoir un Dieu sans l'idée de toutes les perfections; que par conséquent ce Dieu est bon, qu'il est juste; qu'ainsi la vertu sera récompensée et le vice puni.

D. Doit-on faire profession de croire à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'ame ?

R. Oui, parce que ce sont deux vérités évidentes, et aussi nécessaires à la conservation des sociétés qu'au bonheur des individus.

D. Que faut-il faire à l'égard de ceux qui sont assez aveugles pour en douter ?

R. Leur ouvrir les yeux, s'il nous est possible, sans employer jamais d'autres moyens que ceux d'une douce persuasion; et éviter les querelles qui n'ont que trop souvent produit des divisions funestes.

SECONDE SECTION.

Conséquences de la Morale religieuse.

D. **Q**ue nous enseigne la morale religieuse?

R. Elle nous enseigne les devoirs que nous avons à remplir envers Dieu, envers nous-mêmes, envers nos semblables.

CHAPITRE PREMIER.

Devoirs envers Dieu.

D. **Q**ue devons-nous à Dieu ?

R. Nous devons l'adorer.

D. Qu'est-ce qu'adorer Dieu ?

R. C'est rendre hommage à sa puissance et à sa bonté, et le remercier de ses bienfaits; c'est nous soumettre à tous les événemens, comme à un effet de sa volonté; c'est sur-tout obéir à sa loi, qui nous dit: *Fais le bien, et évite le mal.*

D. Comment Dieu nous a-t-il manifesté cette loi ?

R. En nous donnant la conscience pour aimer le bien, et la raison pour le connaître.

D. Devons-nous rendre à Dieu un culte extérieur ?

R. Oui.

D. Pourquoi ?

R. Pour notre utilité et pour celle des autres.

D. En quoi la profession d'un culte nous est-elle utile ?

R. Parce que le culte, en nous réunissant de tems en tems avec nos frères, soit en public, soit dans le sein de nos familles, pour adorer Dieu et pour nous encourager au bien, nous rappelle à des sentimens de respect pour la divinité, de bienveillance pour nos semblables ; à la pratique de nos devoirs, et fortifie dans notre ame l'amour de la vertu et l'horreur du vice.

D. En quoi notre attachement à un culte est-il utile aux autres ?

R. Parce qu'en professant un culte, nous donnons à nos proches, à nos amis, à nos concitoyens, un exemple utile, qui entretient parmi eux la religion et la morale, sans lesquelles il n'y a de bonheur, ni pour les individus, ni pour les sociétés.

D. Tous les peuples professent-ils le même culte ?

R. Non. Mais, malgré la différence de leurs cultes, ils sont tous d'accord sur les principes essentiels de la religion et de la morale.

D. Comment sont-ils d'accord sur ces principes ?

R. En ce que tous ils croient qu'il existe un Dieu juste et bon ; tous ils savent qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit.

D. Puisqu'il y a des cultes différens, lequel faut-il adopter ?

R. Celui que l'on croit sincèrement le meilleur.

D. Quand on a adopté un culte, faut-il attaquer les autres ?

R. Non. Il faut au contraire les respecter.

D. Pourquoi ?

R. Parce qu'ils ont un but respectable, celui de porter les hommes à l'adoration de la Divinité, et à l'amour du prochain.

D. Que faut-il penser des différences qui existent entre les cultes ?

R. Que ce sont des nuances de formes et d'opinions sur lesquelles aucun homme n'a le droit d'en inquiéter un autre.

D. Devons-nous penser que Dieu nous récompensera ou nous punira d'après le culte que nous aurons suivi ?

R. Non. Dieu qui est la justice et la bonté mêmes, ne nous jugera pas d'après nos opinions, ni d'après les formes de nos différens cultes, mais d'après le fond de nos coeurs et d'après nos actions.

D. Pourquoi faut-il être si indulgent à l'égard des opinions des autres ?

R. C'est parce que nous ne sommes pas toujours les maîtres de nous former nos opinions, et qu'elles dépendent plus souvent de notre éducation et des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons que de nous-mêmes.

D. D'après ces principes, quelle conduite devons-nous tenir à l'égard de ceux qui ne pensent pas comme nous ?

R. Gardons-nous bien de les haïr, encore plus de les persécuter. Adorons Dieu dans la sincérité de nos coeurs, et vivons en paix avec tous nos frères, quelle que soit la manière dont ils l'adorent.

C H A P I T R E I I .

Devoirs envers nous-mêmes, ou des vertus individuelles.

D. **Q**uels sont nos devoirs envers nous-mêmes ?

R. De nous aimer.

D. Comment devons-nous nous aimer ?

R. Nous devons avoir pour nous-mêmes non cet amour exclusif, qui fait que nous nous préférons à tous les autres, et qui nous rend indifférens à leur bonheur ou à leur malheur ; mais cet amour éclairé, qui nous porte à veiller à notre conservation, et à notre bien-être, sans nuire à nos semblables.

D. Qui nous inspire cet amour de nous-mêmes ?

R. L'auteur de la nature : et c'est la première loi qu'il a imposée à toutes les créatures vivantes.

D. Comment Dieu a-t-il imposé à toutes les créatures vivantes la loi de s'aimer elles-mêmes ?

R. En leur donnant la sensation de la douleur, qui les avertit et les détourne de tout ce qui tend à les détruire ; et la sensation du bien-être, qui les porte vers tout ce qui tend à conserver ou à améliorer leur existence.

D. Que devons-nous faire pour obéir à la loi que l'auteur de la nature nous a imposée de nous aimer nous-mêmes ?

R. Acquérir et pratiquer toutes les vertus qui tendent plus particulièrement au bien-être de chacun de nous, et qu'on appelle pour cette raison, *vertus individuelles*.

D. Quelles sont ces vertus ?

R. Ces vertus sont : la *science*, qui comprend la *prudence* et la *sagesse*.

La *tempérance*, qui comprend la *sobriété* et la *chasteté*.

Le *courage*, ou la force du corps et de l'ame.

L'*activité*, c'est-à-dire, l'amour du travail et l'emploi du tems.

Enfin, la *propreté* ou la pureté du corps, tant dans les vêtements que dans l'habitation.

D. Comment appelle-t-on les habitudes contraires aux vertus ?

R. On les appelle des *vices*.

D. Quel est le vice contraire à la science ?

R. C'est l'*ignorance*.

D. Quel est le vice contraire à la tempérance ?

R. C'est le *dérèglement des passions*, qui comprend la *gourmandise*, l'*ivrognerie*, et le *libertinage*.

D. Quel est le vice contraire au courage ?

R. C'est la *lâcheté*.

D. Quel est le vice contraire à l'activité ?

R. C'est l'*oisiveté*.

D. Quel est le vice contraire à la propreté ?

R. C'est la *mal-propreté*.

D. Quel est l'effet de ces vices ?

R. C'est de nuire aux individus qui en sont atteints.

De la Science.

D. Comment la science influe-t-elle sur le bien-être des individus ?

R. En leur faisant connaître avec justesse et clarté ce qui leur est utile et ce qui leur est nuisible, en leur procurant sans cesse des moyens pour subsister.

D. Comment l'ignorance nous est-elle nuisible ?

R. En ce qu'elle nous fait commettre à chaque instant les erreurs les plus pernicieuses.

D. En quoi consiste la sagesse ?

R. À pratiquer la vertu : l'homme vraiment instruit ne se contente pas de connaître ce qui est bien ; il en fait la règle de sa conduite.

D. En quoi consiste la prudence ?

R. À prévoir les effets et les conséquences de chaque chose, de manière à éviter les dangers qui nous menacent; à profiter des occasions qui nous sont favorables, et à pourvoir ainsi à notre conservation pour le présent et pour l'avenir.

D. Que résulte-t-il du défaut de prudence ?

R. Celui qui est imprudent ne calcule ni ses pas, ni sa conduite, et tombe à chaque instant dans mille embarras, mille périls, qui détruisent plus ou moins lentement ses facultés et son existence.

De la Tempérance.

D. Qu'est-ce que la tempérance ?

R. C'est la modération des passions; modération nécessaire à notre bien-être, tandis que le dérèglement des passions amène notre destruction.

D. Quelles sont les branches principales de la tempérance ?

R. Ce sont la sobriété et la chasteté.

D. Comment la sobriété influe-t-elle sur notre bien-être ?

R. Parce que celui qui est sobre digère facilement; il n'est point accablé du poids des alimens; ses idées sont nettes; il vaque avec intelligence à toutes ses affaires; il vieillit moins exposé aux maladies. C'est ainsi qu'à une seule vertu l'auteur de la nature a attaché mille récompenses.

D. Comment la gourmandise nous est-elle nuisible ?

R. Par les maux nombreux qui en sont la suite.

D. Quels sont ces maux ?

R. Le gourmand, surchargé d'alimens, digère avec peine, et ne conçoit pas d'idées nettes et claires; il se livre à toute la fougue de ses passions; son corps devient pesant et moins propre au travail.

D. Le gourmand n'est-il pas exposé à des maladies douloureuses et dispendieuses ?

R. Oui; il vit rarement vieux, ou s'il parvient à la vieillesse, elle est remplie de dégoûts et d'infirmités.

D. L'ivrognerie a-t-elle des effets aussi funestes ?

R. Oui, et de plus pernicieux encore.

D. Quels sont ces effets ?

R. L'homme ivre, en se privant de sa raison, se ravale au-dessous des brutes qui sont fidèles à leur instinct; il chancelle et tombe; il contracte des marchés ruineux et dérange ses affaires; il lui échappe des propos dont il a souvent à se repentir, et il remplit sa maison de troubles et de chagrins.

D. L'ivrognerie ne ruine-t-elle pas aussi la santé ?

R. Oui; et celui qui boit avec excès finit presque toujours par une mort précoce ou par une vieillesse misérable.

D. Comment la chasteté influe-t-elle sur notre bien-être ?

R. En ce qu'elle entretient la vigueur de notre esprit et de notre corps.

D. À quels maux est exposé celui qui se livre au libertinage ?

R. Il abandonne ses travaux; il contracte des habitudes dispendieuses: ses intrigues lui causent des embarras, des soucis, des querelles; de ses excès naissent des maladies graves, l'affaiblissement de son corps et de son esprit, et enfin une vieillesse prématurée et douloureuse.

Du Courage et de l'activité.

D. Comment le courage influe-t-il sur notre bien-être ?

R. Parce que l'homme courageux est en état de défendre sa vie, sa propriété et tous ses droits. S'il lui arrive des malheurs dont il n'ait pu se garantir par sa prudence, il les supporte avec fermeté et résignation.

D. À quels maux est exposé celui qui manque de courage ?

R. Il vit dans des soucis et dans des angoisses perpétuelles: la peur mine sa santé et dégrade toutes ses facultés; le moindre revers le jette dans l'abattement, et souvent dans un désespoir funeste.

D. Comment l'activité contribue-t-elle à notre bien-être ?

R. Parce que l'homme qui travaille et emploie utilement son tems en retire mille avantages précieux.

D. Quels sont les avantages du travail?

R. Il fournit à notre subsistance, prévient l'ennui, augmente nos forces et notre santé, et conduit à la pratique de toutes les vertus.

D. Comment l'oisiveté nous est-elle nuisible?

R. Celui qui est paresseux et oisif reste ignorant; il perd même la science qu'il avait acquise: dévoré d'ennui, il se livre, pour les dissiper, à toutes ses passions, et se laisse entraîner à tous les vices.

De la Propreté.

D. Comment la propreté contribue-t-elle à notre bien-être ?

R. La propreté, tant dans les vêtements que dans la maison, empêche les effets pernicious de l'humidité et des mauvaises odeurs; elle entretient la libre transpiration, renouvelle l'air, rafraîchit le sang, et porte l'allégresse même dans l'esprit.

D. L'expérience confirme-t-elle ces observations ?

R. Oui. On remarque que les personnes, soigneuses de la propreté de leur corps et de leur habitation, sont en général moins exposées aux maladies que celles qui vivent dans la mal-propreté.

D. Quels sont les autres avantages de la propreté ?

R. Elle donne des habitudes d'ordre et d'arrangement, qui sont une des premières sources du bonheur dans cette vie.

D. Quels sont les inconvéniens de la mal-propreté ?

R. Elle produit le désordre ; elle est la cause d'une foule d'incommodités , et souvent de maladies graves.

CHAPITRE TROISIÈME.

Devoirs envers nos semblables.

D. Qu'entendez-vous par nos semblables ?

R. J'entends tous les êtres qui composent l'espèce humaine.

D. Que devons-nous à nos semblables ?

R. Nous devons les chérir comme nous-mêmes, voir en eux des frères ; et en conséquence faire, pour leur bien-être, tout ce qui est en notre pouvoir.

D. Comme nous avons avec ceux de nos semblables qui composent notre famille, plus de relations qu'avec les autres membres de la société, n'avons-nous pas des devoirs particuliers à remplir envers eux ?

R. Oui ; on appelle la pratique de ces devoirs *vertus domestiques* , parce qu'elles contribuent plus particulièrement au bien-être de notre famille ; comme on appelle *vertus sociales* , la pratique de

nos devoirs envers la société entière, parce que ces vertus contribuent plus particulièrement au bien-être de la société.

§. I.

Devoirs envers notre famille, ou des vertus domestiques.

D. Quelles sont les vertus qui contribuent au bien-être de notre famille ?

R. Ces vertus sont :

L'économie, l'amour paternel, l'amour conjugal, l'amour filial, l'amour fraternel et l'accomplissement des devoirs de chef et de subordonné.

De l'économie.

D. Qu'est-ce que l'économie ?

R. C'est la bonne administration de tout ce qui concerne l'existence de la famille ou de la maison.

D. Comment l'économie contribue-t-elle au bien-être de notre famille ?

R. Parce qu'en ne faisant aucune dépense inutile, on s'assure des ressources contre les pertes imprévues, et l'on procure à sa famille et à soi-même cette douce aisance qui est une des bases de notre félicité sur la terre.

D. Quel est le vice contraire à l'économie ?

R. C'est

R. C'est la prodigalité, qui amène la pauvreté, la misère, l'aviilissement.

De l'amour paternel.

D. En quoi consiste l'amour paternel ?

R. Dans le soin assidu que prennent les parens de faire contracter à leurs enfans l'habitude de toutes les bonnes actions.

D. Comment l'amour paternel contribue-t-il au bien-être de la famille ?

R. En ce que les parens qui élèvent bien leurs enfans préparent le bonheur de ceux-ci, se procurent à eux-mêmes des jouissances continuelles, et assurent à leur vieillesse des appuis et des consolations contre les besoins et les calamités qui assiègent cet âge.

De l'amour conjugal.

D. Comment l'amour conjugal contribue-t-il au bien-être de la famille ?

R. Parce que la concorde et l'union, qui résultent de l'amour des époux, établissent au sein de la famille une foule d'habitudes utiles à sa prospérité et à sa conservation.

D. Quelles sont ces habitudes ?

R. Les époux unis aiment leur maison, et la quittent peu; ils en surveillent tous les détails;

ils s'appliquent à l'éducation de leurs enfans; ils maintiennent le respect et la fidélité des subordonnés; ils empêchent tout désordre et toute dissipation.

D. Comment le défaut d'amitié entre les époux est-il nuisible à la famille?

R. En ce qu'il remplit la maison de troubles, fait négliger l'éducation des enfans, et entraîne une foule de désordres.

De l'amour filial.

D. Comment l'amour filial contribue-t-il au bien-être de la famille?

R. Par les douces habitudes d'attachement qu'inspirent aux enfans les soins affectueux de leurs parens, et par la reconnaissance qui les porte à rendre, autant qu'il est possible, ces mêmes soins aux auteurs de leurs jours.

De l'amour fraternel.

D. Comment l'amour fraternel contribue-t-il au bien-être de la famille?

R. Parce que les frères unis s'aident dans leurs besoins, se secourent dans leurs infortunes, et assurent ainsi leur commune existence; tandis que les frères désunis tombent dans tous les inconvéniens de l'isolement et de la faiblesse individuelle.

Des devoirs des chefs et des subordonnés.

D. En quoi consistent ces devoirs ?

R. Dans la pratique des actions utiles aux uns et aux autres. Zèle, respect et fidélité d'une part ; justice et bons traitemens de l'autre : tels sont les devoirs dont l'accomplissement réciproque fait la prospérité de la famille.

§. II.

Devoirs envers la société, ou des vertus sociales.

D. Quelles sont les vertus qui contribuent au bien-être de la société en général ?

R. Ces vertus sont la justice, la bienveillance, la probité, la douceur, la modestie, la sincérité, la simplicité des mœurs, l'amour de la patrie.

D. En quoi consiste la justice ?

R. À ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit.

D. En quoi consiste la bienveillance ?

R. À faire aux autres tout ce que nous voudrions qui fût fait à nous-mêmes ; à pardonner à nos ennemis, en tant que ce pardon s'accorde avec notre conservation ; à soulager les pauvres, sans cependant favoriser l'oisiveté qui est nuisible au pauvre lui-même autant qu'à la société.

D. En quoi consiste la probité ?

R. À respecter tous les droits d'autrui.

D. En quoi l'absence de ces vertus est-elle nuisible à la société ?

R. En ce qu'elle l'expose à tous les malheurs que produisent les injustices, les haines, les vols et les assassinats.

D. Comment la douceur, la modestie et la sincérité contribuent-elles au bien-être de la société ?

R. Parce qu'elles établissent parmi les hommes la confiance, la concorde et la paix; tandis que la dureté de caractère, l'orgueil, le mensonge et la perfidie aliènent les cœurs, excitent les défiances, les querelles, les vengeances, et une foule de maux qui tendent à la destruction de la société.

D. En quoi consiste la simplicité des mœurs ?

R. À resserrer ses besoins et ses désirs à ce qui est nécessaire et véritablement utile, et sur-tout à ne pas faire de dépenses qui excèdent ses facultés.

D. Comment la simplicité des mœurs contribue-t-elle au bien-être de la société ?

R. En y entretenant toutes les vertus; tandis que le luxe corrompt la société entière, et donne naissance à une foule d'autres vices qui causent sa perte.

D. Comment le luxe donne-t-il naissance à une foule de vices qui causent la perte de la société ?

R. Parce qu'il enfante l'avidité, qui donne naissance à la violence et à la mauvaise foi; il

substitue l'amour de l'argent à toutes les vertus, et fait en conséquence de mauvais époux, de mauvais pères, des enfans ingrats, des chefs injustes, des subordonnés infidèles, des magistrats qui sacrifient leurs devoirs à l'intérêt.

D. En quoi consiste l'amour de la patrie ?

R. À coopérer à sa conservation et à son bonheur.

D. Par quels moyens devons-nous coopérer à la conservation et au bonheur de notre patrie ?

R. En remplissant tous nos devoirs, chacun dans notre situation, en la défendant si elle est attaquée, en obéissant aux lois, en respectant les magistrats, et en donnant l'exemple de toutes les vertus qui font le bonheur des individus, des familles et des sociétés.

D. L'amour de notre pays doit-il nous empêcher d'aimer les autres nations ?

R. Non. Notre amour doit au contraire embrasser le genre humain tout entier. Mais la reconnaissance nous porte à avoir des sentimens plus affectueux pour le pays qui nous a vu naître et qui nous a élevés.

D. Pourquoi devons-nous des sentimens plus affectueux à notre patrie ?

R. Parce que c'est aux habitans de ce pays que nous devons le plus immédiatement notre sûreté, et tous les avantages dont nous jouissons dans l'état social.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

D. En quoi consiste toute la théorie de la morale ?

R. À savoir distinguer avec certitude ce qui est bien et ce qui est mal.

D. Etes-vous en état de faire cette distinction ?

R. Oui, d'après le principe que *le bien est tout ce qui tend à conserver l'homme ou à le perfectionner ; et le mal, tout ce qui tend à le détruire ou à le détériorer* ; je reconnais que ce qui constitue une bonne action, c'est son utilité ; et qu'une action est mauvaise quand elle est nuisible. Je reconnais qu'une action qui serait utile à moi-même, et nuisible aux autres, serait également mauvaise.

D. Quel est le plus solide fondement de la morale ?

R. La religion.

D. En quoi consiste la pratique de la morale et de la religion ?

R. À rendre hommage à la puissance et à la bonté de Dieu, à se soumettre à sa providence, à s'instruire, à modérer ses passions, à aimer et secourir ses semblables, à se rendre utile à sa famille et à la société.

D. Quelle est la récompense de celui qui pratique ces devoirs ?

R. Il remplit le but du créateur, il jouit de la

paix d'une bonne conscience, il perfectionne son être, il conserve et améliore son existence et celle des autres; il ne craint pas la mort, parce qu'elle lui offre l'espérance d'un avenir heureux.

D. Le bonheur n'est donc que dans la vertu ?

R. Oui, et ceux qui le cherchent ailleurs sont des fous qui s'égarerent, ou des ignorans qui ne connaissent pas leur intérêt. Ce n'est pas dans la fortune, ni dans les dignités, qu'est le contentement; c'est dans le témoignage d'une bonne conscience. Le vice détruit l'homme, le détériore et l'avilit. La vertu le conserve, le perfectionne, et en fait, en quelque sorte, l'image de la divinité.

CANTIQUE, N^o. XI.

I.

De votre Dieu, de vos semblables,
Accourez, sincères amis,
Avec ces titres respectables,
Parmi nous vous serez admis.
(*) Cette enceinte heureuse et sacrée
S'ouvre aux cœurs purs et bienveillans ;
Déposez loin de son entrée
Jusqu'aux moindres ressentimens.

II.

D'un Dieu nous croyons l'existence,
Et nous bénissons sa bonté.
Nous croyons à la providence,
À l'âme, à l'immortalité.
(*) De ce symbole élémentaire
Si nous ne voulons rien ôter,
Nous n'interrogeons point un frère
Sur ce qu'il y veut ajouter.

III.

Dieu qui d'aimer sa bienfaisance
A fait un devoir à nos cœurs,
En bornant notre intelligence
Fit une excuse à nos erreurs.
(*) Au refrain.

- (*) D'un coeur droit les erreurs légères
Trouvent ainsi grace à ses yeux.
Ne réprouvons donc point nos frères :
Nous pouvons nous tromper comme eux.

I V.

- Sectes qui partagez la terre ,
Accordez-vous, vivez en paix.
Qu'un zèle aveugle et sanguinaire
S'éteigne entre vous pour jamais.
(*) De Dieu tout l'univers atteste
La bienfaisance et la grandeur.
Qui veut disputer sur le reste
N'embrasse souvent qu'une erreur.

H Y M N E, N°. XII.

Pour le Mariage.

I.

Gloire à l'hymen : que tout ici l'honore !
O vous , pour qui ses feux viennent de s'allumer,
 Vos plus beaux jours sont près d'éclorre !
Heureux les coeurs que l'hymen peut charmer !
L'inquiet célibat, tristement solitaire ,
D'ennuis et d'amertume abreuve ses martyrs ;
(*) Mais l'hymen est pour nous la source salutaire
 Des vrais biens et des vrais plaisirs.

II.

Nœud plein d'attraits, union consolante,
Tu relèves notre ame en ses plus grands revers :
 De la fortune souriante
Par toi les dons nous deviennent plus chers :
Ta féconde douceur enfante les familles,
Fait naître les cités , enrichit les guérets ;
(*) Nous te devons nos arts , les vertus sont tes
 filles ;
 Qui pourrait nombrer tes bienfaits ?
(*) Au refrain.

I I I.

Règne sur nous, règne, auguste hyménée,
De la société père et conservateur!
Joins d'une chaîne fortunée
Ces coeurs brûlans d'une pudique ardeur.
De tant d'êtres divers que le plaisir inspire,
S'aimant, se cherchant, se fuyant tour-à-tour,
(*) L'homme seul te révere, et ton sublime empire
Dans son coeur épure l'amour.

DISCOURS
SUR
L'ANNIVERSAIRE
DE LA
THÉOPHILANTHROPIE.

Par J. F. DUBROCA.

THÉOPHILANTHROPES,

Un an s'est écoulé depuis l'époque où le culte de la religion naturelle fut proposé à vos hommages ; et ce jour est destiné à célébrer l'anniversaire de l'établissement de ce culte.

La religion de la nature , objet éternel des vœux de la philosophie , avait rarement obtenu un culte public et solennel parmi les hommes. Il semble qu'il était de la destinée des mortels de traverser toutes les erreurs de la superstition , et d'acquérir la preuve de tous les malheurs que ce fléau traîne à sa suite , avant d'arriver à cette institution salutaire et paisible.

Notre siècle, si fertile en grands événemens et en hommes célèbres, devait sur-tout préparer les esprits à l'établissement de la religion naturelle: ses principes retentissaient dans presque tous les ouvrages du génie: la superstition les taxait d'impies; elle armait contre eux les préjugés et les violences du despotisme: mais, vains efforts! les traits de lumière étaient lancés; et, réunis en faisceaux, ils devaient produire cet éclat frappant dont la destinée était d'éclairer l'univers.

Encouragés par ce progrès de la raison humaine et par les lois qui assuraient la liberté des cultes, quelques hommes, tous pères de famille, tous amis de leur pays et de leurs semblables, osèrent enfin tenter de donner de la réalité à ce qui, jusqu'alors, n'avait existé qu'en spéculation et dans les vœux de la philosophie: ils résolurent d'établir pour eux et leurs familles le culte de la religion naturelle.

Oh, que les premières réunions de ces hommes furent touchantes! Qui pourra jamais oublier ce silence religieux, ce recueillement profond, cette unanimité d'adorations et de sentiment qui accompagnait l'exposition simple des devoirs de la morale? alors l'enceinte de leurs exercices était plus resserrée qu'elle ne l'est aujourd'hui; alors de vastes temples, et les empressements d'une foule tumultueuse et agitée par différentes passions, n'en imposaient pas à la timide inexpérience de ceux qui étaient chargés de porter la parole.

Heureux, s'il eût toujours été possible de concilier cette première simplicité avec les effets salutaires qui devaient résulter d'une institution aussi bienfaisante; et si, pour la répandre au loin, il n'eût pas fallu sortir des bornes étroites que les premiers fondateurs s'étaient fixées!

Mais tel fut l'empire des principes qu'ils annoncèrent, que bientôt les asyles ne suffirent pas à l'affluence avide de connaître un culte aussi simple. Le père, que la curiosité y avait d'abord amené, y conduisait bientôt après son épouse et ses enfans; l'ami y conduisait son ami: chaque jour la foule grossissait; et dans peu de tems on sentit la disproportion qui se trouvait entre les partisans nombreux du culte de la nature, et l'enceinte étroite des temples destinés à les recevoir.

Dans cet état de choses, il était naturel que l'on songât au bienfait d'une loi qui accordait pour le libre exercice des cultes divers édifices, dont la République seule était propriétaire: la jouissance de ces édifices fut demandée et obtenue; et ce fut alors que la théophilanthropie, sortant de ses premières limites, devint un culte public, et s'adressa à l'universalité des citoyens.

Vous le savez, Théophilanthropes, il a fallu quelque courage pour oser s'engager ainsi dans cette carrière de publicité. Que de préventions s'étaient alarmées contre nous! que de calomnies on avait semées sous nos pas! que d'idées fausses ou

défavorables on avait donné de nos principes et de nos prétentions ! Suivant les uns, nous n'étions qu'une troupe de factieux, voulant faire servir une institution morale et religieuse à troubler l'ordre public et à démoraliser les consciences : suivant d'autres, nous n'étions que les instrumens aveugles de la puissance. Ici, on déclamaient contre notre intolérance, et on nous supposait le dessein criminel de nous élever, par la violence, sur la ruine des autres cultes : là, on nous prêtait des vues plus odieuses encore ; on nous chargeait des actions les plus atroces.

O vérité ! nous savions alors quelle est la nature de ton empire sur le cœur des hommes ; nous savions que ton triomphe est tôt ou tard assuré, lorsque tu as pour base la bonne-foi et la loyauté ; et cette pensée nous consolait au milieu des dégoûts et des amertumes, dont on nous abreuvait.

Que ceux qui ont nourri le plus de préventions contre nous, s'expliquent ici ; qu'ils déclarent s'ils ont entendu de nous quelque principe qui puisse justifier les allégations de la calomnie : quelle est la conscience qui est jamais sortie de nos exercices démoralisée et corrompue ? Quel est celui, dont le cœur s'est formé ici à l'insensibilité, à l'intolérance, et à la haine des hommes ? Quel citoyen a appris la science funeste de troubler au nom du ciel l'ordre public, de préférer quelque chose à sa patrie, et de se soustraire aux lois de son pays ?

Quelle mère n'y a pas entendu parler des devoirs sacrés qui la lient à sa famille ? Quel fils ne s'y est pas instruit à la piété filiale et aux bonnes mœurs ? Quel cœur sensible n'en est passorti meilleur et plus vertueux ?

Mais pourquoi, dit-on, venir exercer ce culte nouveau dans des temples qui semblaient exclusivement consacrés aux exercices d'un autre culte ? Quoi ! des hommes que le même sol a vu naître, des habitans d'une même commune, peuvent tenir ce langage à l'égard de leurs concitoyens et de leurs frères ? n'est-ce pas toujours des Français que couvrent ces voûtes, lorsqu'elles retentissent des hommages que nous venons successivement adresser à l'Éternel ? et quand ce seraient des étrangers à nos climats, ne porteraient-ils pas sur leur front ce caractère indestructible qui commande la fraternité ? D'ailleurs de quel droit une société quelconque exercerait-elle seule ici son culte, quand la jouissance de ces paisibles enceintes est accordée par la loi à tous les adorateurs de la divinité, sous quelque forme que se présentent leurs hommages ? Quoi de plus naturel que ce partage du tems qui laisse aux uns et aux autres la liberté de se réunir en paix dans cet asyle, et d'y adorer Dieu à leur manière ?

Mais qui peut supporter, ajoute-t-on, ce rapprochement de deux cultes si différens dans leur croyance et dans leurs principes ? Qui peut le supporter ? ...

le cœur qu'anime l'amour de l'humanité et de la paix. Voilà celui qui peut le soutenir ce rapprochement. Malheur à celui qui ne peut pas supporter son frère, parce qu'il pense autrement que lui ! autant vaudrait-il qu'il s'avisât de le haïr, parce que ses traits sont différens des siens ; car les opinions des hommes sont tout aussi indépendantes les unes des autres, que les configurations marquées par la main de la nature sur les physionomies humaines.

Mais d'ailleurs, quelle est donc cette différence si grande qui existe entre le culte de la théophilanthropie et les autres cultes ? Sommes-nous les adorateurs de quelque divinité fautive et bizarre ? Nous prosternons-nous devant des idoles fabriquées par la main des hommes ? Embrassons-nous des superstitions honteuses pour la raison humaine ? Non : la théophilanthropie se fonde sur ce que toutes les religions de la terre ont eu et ont encore de plus immuable et de plus sacré ; et c'est là son caractère de ressemblance avec elles. Le Dieu qu'elle admet et qu'elle adore est celui dont les bienfaits annoncent l'existence ; dont l'harmonie de la nature proclame la sagesse, et dont la bonté se fait sentir à tous les cœurs. C'est celui que tous les législateurs et tous les sages du monde ont annoncé aux hommes ; qu'ORPHÉE chantait sur la lyre pour adoucir les mœurs féroces des peuples de la Thrace ; que les NUMA, les PAUL-EMILE, les CICÉRON, les MARC-AURELE, adoraient au sein de Rome ;

c'est celui que SOCRATE proposait aux Athéniens, livrés à des superstitions déshonorantes, et pour lequel il but la ciguë ; que ZOROASTRE fit admettre aux nations de l'Orient ; que CONFUTZÉE fit connaître aux Chinois, et dont JÉSUS ne cessait de peindre la bienveillance universelle dans son évangile.

Et puis-je résister ici au besoin de vous faire remarquer l'analogie frappante qui se trouve entre les principes de la théophilanthropie, et ceux que ce législateur a gravés en traits immortels dans son livre de morale ?

Vous me demandez, disait ce sage à ceux qui étaient venus pour l'interroger sur la nature du culte nouveau qu'il prétendait proposer aux hommes ; vous me demandez quel est le plus grand commandement de ma loi ; c'est l'amour de Dieu, et le second qui lui est semblable, c'est l'amour des hommes.

Ah ! si ce symbole n'avait pas reçu dans la suite une extension si dangereuse, la Théophilanthropie ne paraîtrait pas aujourd'hui aux hommes un culte si nouveau, si étrange ; et ses partisans les plus zélés seraient sans doute les disciples du sage de la Judée, et les sectateurs de la morale évangélique.

Mais le symbole de l'adoration de Dieu et de l'amour des hommes n'est pas le seul trait de ressemblance qui rapproche la morale de Jésus de celle de la Théophilanthropie.

Voyez la censure sévère que fait par-tout de la superstition ce législateur, et les efforts qu'il emploie pour tenir les hommes attachés au culte de la nature : par-tout il simplifie, il applanit en quelque sorte les communications de l'homme avec l'Être-Suprême ; il apprend aux vrais adorateurs de Dieu qu'ils ne peuvent s'unir à lui que par les doux épanchemens d'une ame pure et sensible ; que ce n'est ni sur la montagne de Sion, ni sur celle de Garizim, qu'il faut lui aller dresser des autels, mais que chacun peut lui élever un temple au fond de son coeur pour l'adorer en esprit et en vérité.

Et si nous considérons encore la morale de Jésus sous les rapports de la tolérance et de la modération, qui peut s'empêcher d'admirer les nouveaux caractères d'analogie qui nous identifient en quelque sorte avec elle ? . . Vous le savez, Théophilanthropes, le Dieu que vous adorez n'est point le Dieu d'un seul peuple, le Dieu d'une portion privilégiée de l'humanité ; il est le père commun des hommes, le bienfaiteur de toute la nature, le Dieu du Bonze qui l'adore aux extrémités de l'Asie, comme du chrétien qui lui rend ses hommages en Europe. Hé bien ! c'est ainsi que Jésus ne cesse de le peindre dans sa morale sublime ; c'est par-là sur-tout qu'il s'élève au-dessus des opinions passagères, pour commander à tous les tems et à tous les âges : ses instructions sont adaptées, non à l'esprit instantané d'un peuple et d'une nation,

mais à la nature éternelle de l'homme ; dans ses principes, il ne distingue point l'habitant de JÉRUSALEM, de celui de SAMARIE ; il prend tous les hommes dans leurs rapports les plus simples et les plus honorables, ceux qui naissent de leurs relations avec l'Être-Suprême ; c'est l'humanité entière qui a des droits à la protection et à la bienveillance du souverain auteur de la nature ; et c'est au nom de tous les êtres intelligens et sensibles, qu'il développe les rapports qui unissent l'Éternel avec les humains.

La Théophilanthropie se fait donc gloire de ressembler à tous les cultes de la terre dans ce qu'ils ont de plus universellement reconnu, et de plus sacré : peu lui importe après cela qu'ils diffèrent d'eux dans les accessoires sans nombre qu'ils ont adoptés : ce n'est point là ce qu'ils ont d'essentiel ; c'est un vain appareil que la main des hommes a élevé autour du trône immense que soutient la puissance de l'Éternel.

Ah ! si tous les humains eussent toujours voulu reposer en paix autour de ce trône majestueux, emblème frappant du culte de la nature ; si chaque portion de la grande famille ne se fût pas empressée d'y attacher le cachet de sa faiblesse et de le rendre méconnaissable à tous les regards, combien l'humanité compterait de siècles de bonheur et de paix, à la place de ces siècles affreux de discordes et d'infortunes !

Oui, je ne crains pas de le dire hautement, c'est l'oubli de la religion naturelle qui a détérioré l'espèce humaine, et qui l'a remplie de misère et de forfaits. La division des hommes, leurs haines, leurs fureurs, leurs guerres, semblent être le châ-timent certain de l'abandon du culte de la nature : ce type une fois méconnu, alors chaque peuple s'est cru exclusivement en possession de la vérité; alors on a vu des nations, des peuplades, s'annon-cer comme les favoris privilégiés du ciel; alors chaque pays a eu ses prestiges, ses révélations, ses augures, ses mystères, ses oracles; alors le plus fort a commandé l'obéissance à ses propres lumières : de là, cet effrayant tableau consigné dans les fastes de l'histoire qui nous peint dans les deux mondes les hommes divisés par l'esprit de secte, se persécutant et s'égorgeant les uns les autres, et ensanglantant cette terre où aurait dû régner une bienveillance universelle.

Que ce souvenir, Théophilanthropes, nous tienne toujours attachés au culte de la nature : puisque nous avons recouvré ce dépôt précieux, perdu dans la nuit des âges, conservons-le soigneusement et dans toute sa simplicité. O hommes, vous dirai-je avec Zoroastre, apprenez tous que le plus beau présent fait à la terre est celui de la morale de la nature ! Nul danger que ce culte s'établisse et reprenne son empire parmi les hommes ; il porte nécessairement avec lui la paix et la concorde ; il

proscrit les disputes, les controverses, les systèmes; il pose deux principes universellement reconnus, l'existence de Dieu, et l'immortalité de l'ame; et de là, sans autre discussion, il passe à la morale, pour laquelle les hommes ne se déchirent jamais. Telle est la Théophilanthropie.

O religion de la nature! présent immédiat de la divinité; premier besoin d'un cœur sensible; sentiment unique que durent manifester les hommes tant qu'ils restèrent vertueux; premier bien des sociétés amies de la paix; toi, que la superstition eut tant de fois l'avantage de plonger dans l'oubli, mais qui cependant n'abandonna jamais entièrement l'humanité à ses erreurs, tu as donc reparu au milieu des humains, et déjà tes douces influences se font sentir à leurs cœurs. Ah! gloire sans doute aux écrivains généreux qui ont osé te proclamer au milieu des chaînes de la superstition et du despotisme conjurés; gloire aux législateurs qui t'ont ouvert le sanctuaire de l'humanité; mais gloire sur-tout au jour où des Français t'ont hautement appelée au sein de leur patrie, et ont élevé des autels à ton culte: non, jamais ce jour ne s'effacera de notre mémoire; chaque année nous le célébrerons avec les plus touchantes émotions de la reconnaissance et de la sensibilité: puissent nos chants retentir jusques dans la profondeur des siècles, et être unanimement répétés par tous les peuples réunis en paix autour de l'autel de la patrie et de la nature!

H Y M N E N^o. XIII.

I.

Homme, adore un être suprême,
Dit Zoroastre (1) au Bactrien (2).
Avant d'être, tu n'étais rien :
As-tu su te créer toi-même ?

(*) Homme, adore un être suprême ;
Il est ton père et ton soutien ;
Il te nourrit, t'éclaire et t'aime ;
Proscris le mal et fais le bien.

I I.

Homme, crains de faire à ton frère
Ce que tu craindrais qu'il te fit ;
La voix de ton cœur te le dit :
Nous n'avons tous qu'un même père.

(*) Dans le besoin donne à ton frère
Les soins de la fraternité :
C'est un échange nécessaire ;
C'est le vœu de l'humanité.

(*) Au refrain.

(1) Philosophe indien.

(2) Peuple de l'Inde.

I I I.

Des lenteurs de l'expérience
Le ciel t'épargna le besoin :
De tes actes juge et témoin ,
En toi veille ta conscience-

(*) Si tu sens quelque défiance
Au moment où tu vas agir ,
Abtiens-toi : voilà la science
Qui mène à ne jamais rougir.

DISCOURS

SUR

LE BON MÉNAGE.

THÉOPHILANTHROPES,

Parler à des citoyens vertueux des devoirs et des jouissances domestiques, c'est, en traitant un des sujets les plus importans de la morale, les entretenir de ce qui leur est cher. Tout en effet nous renvoie naturellement au centre de notre famille. C'est la première et la dernière des liaisons; on y naît, on y meurt: malheur à qui ne sait pas y vivre! Les maladies, les revers, la vieillesse nous y fixent. Plus on avance en âge, plus on en sent le besoin; plus on est raisonnable et plus on en connaît le prix. C'est une société habituelle, une retraite simple, un asile contre les dégoûts du monde. Bien aveugle celui qui s'éloigne de ce paisible refuge!

Ne pouvant tracer dans un seul discours le tableau complet de la vie domestique, depuis notre enfance jusqu'à notre vieillesse, je me contenterai de vous entretenir aujourd'hui du bon ménage.

Pour vous en donner une idée, Théophilanthropes, je ne vous présenterai pas des modèles d'une perfection chimérique et au-dessus de la faible humanité; j'essayerai de vous retracer la conduite de

E

deux époux, tels qu'on en voit beaucoup, malgré la dépravation des mœurs, et dans lesquels la plupart d'entre vous auront la satisfaction de se reconnaître.

Lorsque la tendre amitié, fondée sur des qualités estimables, a uni deux époux, ils ne cessent point, après plusieurs années de mariage, de se rendre des soins assidus. Ils paraissent, sans affectation, être l'un pour l'autre ce qu'ils aiment et respectent le plus, et savent se donner par-tout de ces preuves de considération et d'attachement qui, quoique presque imperceptibles, n'en sont que mieux senties et plus flatteuses. Ils savent que, quelque parfait qu'on soit, on a souvent des torts et des momens d'oubli : aussi ils n'exigent point l'impossible l'un de l'autre, et sont toujours disposés à se supporter et à se pardonner. Si la paix est un moment troublée par quelques dissensions domestiques, jamais les étrangers ne sont instruits de ces querelles de ménage. Les deux époux se réjoignent, l'instant d'après, avec autant de calme que s'il ne s'était rien passé entr'eux. La paix est faite sans explication. Ce rapprochement simple est un aveu tacite qu'on reconnaît ses torts ou qu'on les excuse, et cet aveu est toujours bien reçu.

L'épouse évite de se fâcher dans les petits différends qu'elle peut avoir avec son mari, encore plus de le piquer. Qu'y gagnerait-elle, que de l'indisposer davantage ? le silence est son injure, la

douceur son arme, et les bons procédés ses reproches. Elle peut lui témoigner de l'affliction, parce qu'elle est sensible; mais jamais de la colère.

Ils gagnent tous deux à leur commerce réciproque. La douceur de l'une calme la promptitude de l'autre; sa gaieté remplace son sérieux, ses graces embellissent sa raison; sa faiblesse retient sa témérité, et de leur concours naît la prudence. Elle le rend aimable, il la rend estimable; il la fait respecter, elle le fait chérir; elle adoucit ses peines, il élève ses sentimens; il se console dans le sein de leur amitié, et elle repose doucement sous l'appui de sa protection et de sa vigilance.

Elle s'étudie à rendre sa maison agréable. Son mari y revient toujours avec plaisir; il lui semble qu'il rentre au port. Elle écoute ses projets, ses plans avec intérêt; elle le ramène souvent sur les objets dont il parle volontiers, s'informe des affaires dont il s'occupe, témoigne de l'estime pour ses talens, pour ses travaux, et encore plus pour sa probité.

Elle recherche ses goûts, les prévient par de petites attentions inattendues, veille sur sa santé; et étendant ce soin jusqu'au sacrifice, elle sait se refuser, avec graces, à l'abus des plaisirs, comme elle sait en relever le prix par une tendre complaisance, par les charmes de la délicatesse et le touchant de la sensibilité. Rien de ce qui



peut contribuer au bonheur de son époux ne lui paraît au-dessous de son étude.

Sévèrement en garde sur sa réputation, elle ménage jusqu'aux apparences. Elle sait qu'il ne suffit pas à son honneur et à celui de son époux d'être fidèle, mais qu'il faut encore être estimée comme telle.

Le cours rapide de la jeunesse enlève ses appas. Chaque beauté qui lui échappe semble être une obligation de plus de la remplacer par quelque bonne qualité. Elle n'ajoute pas aux dégâts des années les dégâts de la négligence. Sa parure, toujours soignée, est autant au-dessous de l'affectation qu'elle est supérieure en goût et en propreté.

C'est en établissant dans son ménage beaucoup d'ordre et une sage économie, qu'elle acquiert, en partie, son ascendant sur son époux. Cet esprit d'ordre sur des bagatelles semble être peu significatif ; mais tous ces petits soins dont les hommes sont incapables, leur plaisent et leur en imposent ; et à l'égard de l'économie, elle est le soutien de l'aisance, comme celui de la libéralité. La simplicité est son faste, la sagesse son ornement, et la paix sa récompense.

Un devoir plus sacré dont ils partagent les peines, ou plutôt qu'ils ont changé en plaisirs, c'est celui de l'éducation de leurs enfans. Leur principe fondamental est qu'il faut élever son fils comme l'on voudrait avoir été élevé soi-même, et sa fille comme on désirerait que sa femme l'eût été.

Ils cherchent à les conduire au bonheur par la route de la vertu ; et dès leur enfance, ils s'efforcent d'adoucir pour eux les peines de la vie ; mais ce soin ne s'étend pas jusqu'à la faiblesse , et ils se gardent bien d'immoler l'avenir au présent. Ils savent qu'il n'y a pas de tendresse plus fausse, plus opposée à son but que celle qui forme ce qu'on appelle des *enfans gâtés* ; expression des plus justes, relativement aux suites, qui sont, plus ou moins, l'incapacité, la faiblesse, la présomption, l'excès des besoins de tout genre, la dépendance d'autrui, un esprit chagrin, et l'insociabilité en général.

En leur donnant toutes les connaissances, tous les talens qui sont en leur pouvoir, ils s'attachent plus à former leur cœur que leur esprit, leur raison que leur mémoire ; ils aspirent moins à les rendre savans et riches qu'honnêtes et heureux. En leur enseignant les moyens de se procurer une douce existence, ils leur enseignent ceux de se passer des dons de la fortune ; ils attendrissent leurs sentimens par l'amitié ; ils hâtent leur intelligence par de petites commissions au-dessus de leur âge ; ils leur témoignent de la confiance et de l'estime pour les engager à en mériter de plus en plus. Ils ne donnent aucun ordre sans en indiquer le but ; ils ne font aucun reproche sans le motiver ; ils joignent l'exemple au précepte, et la fermeté à la douceur.

Ils exercent le courage de leurs enfans ; ils les aguérissent contre les préjugés , ils leur inspirent du mépris pour le faste , en le tournant en ridicule ; ils les familiarisent avec l'idée des besoins , de la douleur et de la mort. Ils développent leur jugement par des questions , par des comparaisons , par des faits qu'ils leur donnent à apprécier. Ils ont principalement pour but , dans leur éducation , de leur former une sagesse , une tranquillité et une vertu d'habitude , qui , jointes à une profonde soumission aux décrets de la providence , leur tiennent lieu de philosophie , et les rendent aussi fidèles à remplir les devoirs , que courageux à supporter les peines de la vie.

Pour parvenir plus sûrement au but qu'ils se proposent , ils partagent leurs fonctions. L'un dirige l'utile , l'autre l'agréable ; l'un ordonne en grand , l'autre veille au détail. Les volontés du père sont plus décisives ; il semble être le maître. La mère est l'amie , la confidente , la médiatrice ; elle règne plus par attachement que par pouvoir ; elle donne plutôt des conseils que des ordres ; elle consent même quelquefois à être faible ; elle sait toutes les petites sottises , feint de les cacher , se charge des excuses , ménage les raccommodemens. Elle apprend à ses enfans à être discrets , polis , délicats , à observer toutes les bienséances. Le père recommande à son fils d'être intègre , d'acquérir des connaissances , de chérir sa patrie , de ne trem-

bler jamais, et à sa fille de devenir bonne ménagère, et de s'exercer à toutes les vertus solides.

Telles sont les occupations, telles sont les jouissances de la vie domestique. Où pourrait-on en trouver de plus satisfaisantes pour l'esprit et pour le cœur ? Hors le cas où la voix de la patrie nous appelle à un service extraordinaire, nous devons lui être utiles en portant sur notre famille tous nos soins, toutes nos attentions. On peut presque toujours juger la manière dont un citoyen se comporterait dans un emploi public, par celle dont il agit dans l'intérieur de son ménage. Il est assez probable que celui qui ne sait pas diriger quelques personnes, en dirigerait encore plus mal quelques milliers. Que quiconque ne peut exercer la bienveillance au loin, l'exerce du moins sur ses alentours ! Quand il n'aurait contribué qu'au bonheur de quelques individus, il n'a point mal usé du présent de la vie. Un père qui n'aurait fait d'autre action louable que d'élever ses enfans à la probité, peut rendre compte avec quelque assurance ; il a rempli un de ses premiers devoirs envers la société ; il participe à tout le bien qui sera produit par eux ; il répare une partie de ses propres torts ; il laisse des représentans sur la terre, qui le remplacent, le justifient, auxquels il donna l'être, les mœurs, les lumières, la paix, et qui, après avoir fait l'honneur de sa vieillesse, feront la consolation de sa dernière heure... Oui, qu'il meure avec tranquillité, s'il laisse une famille honnête.

HYMNE, N^o. XIV.

SUR LA PAIX.

I.

La Paix a chassé la douleur ,
 Et la gaieté succède aux larmes :
 Le Français est par-tout vainqueur,
 Tout a fléchi devant ses armes.
 Par-tout il voit la liberté
 S'asseoir sur le char de la gloire ,
 (*) Et respirer l'humanité ,
 Sous l'auspice de la victoire.

II.

Enfin nous avons su fixer
 Le bonheur au sein de la France :
 Gardons-nous de le renverser ,
 Il nous coûte assez de souffrance.
 Etouffons nos ressentimens
 Au fond de notre ame attendrie ;
 (*) Et de la paix brûlons l'encens
 Sur les autels de la Patrie.

III.

Grand Dieu, qui couvres de bienfaits
 Le peuple puissant qui t'adore ,
 (*) Au refrain.

DE L'ORIGINE DU CULTE
DES
THÉOPHILANTHROPES,
CE QU'IL EST, CE QU'IL DOIT ÊTRE.

Théophilanthropes, le culte que nous venons rendre à la Divinité, sous les voûtes de ce temple, n'est point un culte nouveau; il est aussi ancien que la religion elle-même. C'est le culte respectable des premiers humains, de l'homme sortant des mains de l'Être suprême, et bénissant, dans l'effusion de la reconnaissance, celui dont il tenait le bienfait de la vie et le don le plus précieux encore de la raison et de la sensibilité. Ce culte originel, cette religion de la nature est en effet celle que professent les Théophilanthropes. Grande dans son objet, pure dans ses motifs, simple dans son caractère extérieur, elle se borne à nous rappeler à la reconnaissance de l'auteur du monde; à nous faire sentir, appercevoir les rapports touchans qui existent entre Dieu et nous; à fixer dans notre esprit, par les leçons de la sagesse, les vérités essentielles que nous ne pouvons négliger de reconnaître, sans rompre le lien qui unit la créature raisonnable à celui qui l'a douée de l'intelligence: elle consiste sur-tout, à nous retracer, dans des instructions régulières, les obligations importantes que nous avons à remplir pour être bons et justes, pour assurer notre bonheur et contribuer à celui de nos concitoyens.

Parmi tant de cultes divers qui se sont établis dans la suite des siècles, il n'y en a pas un seul dont l'histoire n'indique l'origine; et personne ne doute que la religion naturelle ne soit aussi ancienne que le monde. Cette religion primitive est la source et le fondement de toutes celles qui lui ont succédé: ensorte que si celle-là était fausse, toutes les autres seraient, par là même, entachées du même vice. Combien donc serait aveugle et insensé l'individu qui, professant un culte différent du nôtre, et emporté par la fureur de l'intolérance, ne respecterait pas la pureté de notre institution, l'ancienneté de nos dogmes et de notre morale! pourrait-il attaquer nos principes sans détruire les siens dans leur propre base? Tous les cultes reposent sur les mêmes fondemens: reconnaissance envers Dieu, justice, humanité, bienfaisance, amour de nos semblables, amour de la patrie; tels sont les préceptes qui composent notre doctrine.

Ils sont puisés dans la nature; ils ont l'incorruptibilité et l'immutabilité pour partage. Ils ne nous ont pas été transmis, écrits seulement sur des écorces d'arbres ou sur la cire, ni gravés, avec aussi peu de solidité, sur la pierre et sur l'airain, matières sujettes à l'altération et au ravage du tems; ils ont été empreints dans nos cœurs, par Dieu même, en caractères ineffaçables, en traits éloquens pour tout homme qui veut écouter sa conscience. La religion, qui nous fait une loi de ces maximes salutaires, émane de la même source;

elle exista dès qu'il y eut des hommes sur la terre. Cette religion suffisait sans doute avant qu'il y en eût d'autres d'établies : les Théophilanthropes croient que les devoirs et les besoins de l'homme sont toujours les mêmes ; et que Dieu essentiellement immuable, n'a pu vouloir nous imposer de nouvelles obligations, ni d'autres lois. Ce culte est marqué au coin de la simplicité comme tout ce qui vient de Dieu et de la nature. Il ne nous propose rien à croire qui soit au-dessus de notre intelligence, et qui ne soit conforme à la saine raison.

Les *mystères* étant une chose cachée, incompréhensible, n'ajoutant rien aux principes certains de la morale et de la justice, les Théophilanthropes ne pensent pas devoir en faire un objet de leur croyance : en fait de dogmes, ils s'en tiennent aux vérités universellement adoptées, celles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme ; vérités de sentiment, d'une utilité reconnue ; vérités précieuses dans lesquelles chaque homme trouve, avec la dignité de son être, tous les motifs de consolations et d'espérance. Ces deux dogmes sacrés, les Théophilanthropes en font une profession ouverte et pratique. Ce sont les seuls qu'ils veulent admettre, parce que leur conscience et leur raison ne leur en montrent point d'autres. Ils ne cherchent même point à les approfondir, persuadés qu'un acte de vertu vaut mieux que les plus ingénieux systèmes. Ils reconnaissent Dieu à la sublimité de ses œuvres, à la sagesse de sa providence

bienfaisante ; mais ils conviennent avec franchise qu'ils ne pénètrent point son essence. Eh ! que nous importe ? ce n'est point cette science qu'il exige de nous ; mais un cœur pur, exempt de haine et d'envie. Le culte des Théophilanthropes se rend à lui-même un témoignage irrécusable ; il n'a besoin d'aucune autorité étrangère pour prouver sa sublime origine : ce culte est la proclamation de la loi éternelle, que ni le tems, ni les hommes ne pourront jamais abolir, parce que tant que le monde subsistera, les hommes auront des devoirs à remplir et un compte à rendre à celui qui préside à l'ordre et à l'harmonie de l'univers.

Les Théophilanthropes ne reconnaissent qu'un seul intermédiaire entre Dieu et les hommes, la *conscience* : la conscience est un tribunal sévère auquel elle les traduit tous durant leur vie ; après leur mort, c'est encore à leur propre conscience que Dieu en appellera, et les jugemens qu'elle aura prononcés, ne seront point révoqués par le souverain juge.

La religion, pour les Théophilanthropes, est plus dans les actions que dans les paroles. Ils donnent peu d'instans à la contemplation : une vie laborieuse, active et innocente, voilà l'esprit et la lettre de leur culte. Enfin, le culte des Théophilanthropes ne peut faire que du bien et jamais de mal. Il ne fait acception de personne, il n'a rien d'exclusif, rien de local ; il rapproche l'homme civilisé et le barbare ; le philosophe et l'homme

sans instruction ; l'enfant et le vieillard ; le sage même et l'insensé.

Les maximes funestes qui pourraient éloigner le père du fils, armer l'homme contre l'homme, exposer le savant à la haine, à la persécution de l'ignorance et de l'enthousiaste en délire ; les sentimens passionnés et farouches qui divisent les esprits, troublent les sociétés, font répandre le sang et allument les torches de la guerre civile ; tout cela ne vient point et ne peut venir de la religion. C'est elle au contraire qui fait élever vers le ciel, de toutes les régions du monde, l'hymne, la louange et le cantique de la reconnaissance, c'est elle qui peint l'univers comme une seule et immense famille dont Dieu est le premier père ; c'est elle enfin, qui fait qu'il y a eu et qu'il y aura, chez tous les peuples, des conventions faites au nom de l'Eternel, des choses saintes, augustes et sacrées. Eh ! comment la religion de la nature pourrait-elle faire du mal ? c'est un système de tolérance et de bienfaisance universelle. Ayant Dieu pour principe et pour fin, ce qu'elle commandait au commencement des tems, elle le commandera toujours, sans aucune altération. Son influence est douce comme celle de la nature ; mais elle n'exerce son empire que sur les consciences et jamais sur les corps. *Unique* par essence, la variété des formes ne blesse point ses principes, quand les cœurs ne sont point ennemis : elle n'a qu'un seul objet, Dieu et la raison ; qu'un seul but, le bonheur de

tous les hommes. Peu lui importe la route qu'ils choisissent, pourvu que dans le voyage, au lieu de se nuire, de se tyranniser, ils se secourent, ils se pardonnent et se supportent avec une indulgence réciproque.

Cette dernière pensée nous conduit naturellement à une observation importante au succès de la Théophilanthropie ; je veux parler de la bonne harmonie, de la décence et du respect qui doivent régner dans cette enceinte, et dont les personnes vraiment religieuses s'attacheront à donner le touchant exemple. Quoique l'immensité de l'univers et le cœur de l'homme de bien soient, aux yeux des Théophilanthropes, le seul temple digne de la Divinité ; quoiqu'il soit peu conforme à leurs principes de resserrer dans l'espace étroit d'un édifice, toute la majesté de l'auteur de la nature ; néanmoins, dans l'impossibilité d'adresser à Dieu nos hommages et de faire entendre nos instructions sous la voute immense du ciel, il suffit que le temple où nous sommes réunis, soit destiné d'une manière particulière, à l'adoration de l'Être suprême, pour que les vrais Théophilanthropes y observent un respectueux silence, et s'y pénètrent d'un sage recueillement. Il suffit sur-tout qu'un temple soit commun à l'exercice de tous les cultes, que d'autres hommes qui sont nos frères, l'aient toujours vénéré comme la résidence chérie de l'Éternel, pour que ce local devienne aussi sacré pour nous que pour eux.

Au dehors, les Théophilanthropes tolèrent par

principes de paix et de justice toutes les opinions religieuses qu'ils ne partagent pas. Dans les temples, ils font plus, ils respectent ces mêmes opinions jusque dans les moindres scrupules de ceux qui y sont attachés. Ils usent de la liberté de ne point adopter pour eux-mêmes ce qu'ils croient n'être que des erreurs et des préjugés; mais ce n'est point pour affecter un orgueilleux dédain, pour élever des querelles, encore moins pour offenser et affliger ceux qui n'ont pas la même simplicité dans leur croyance et dans leurs cérémonies. Attachés à la même patrie, enfans du même père, quelle que soit la manière de l'adorer et de le servir, ils respectent dans tous leurs concitoyens, la liberté des opinions et de la conscience, et ne leur sont pas moins attachés, comme hommes et surtout comme Français.

Tels sont les sentimens des Théophilantropes, et ce n'est pas d'aujourd'hui que notre opinion est formée, le nouvel ordre de choses, en reconnaissant la liberté des cultes, n'a fait que nous fournir l'occasion de pouvoir les manifester. Eh! pour quoi ces sentimens ne prendraient-ils pas une consistance durable? Nous le dissimulions en vain; tant que les hommes, divisés par les opinions religieuses, ne pourront vivre paisiblement dans la société, qu'autant qu'ils seraient séparés les uns des autres, l'esprit humain n'aura fait aucun progrès décisif dans la carrière de la civilisation. Malgré quelque

quelque diversité dans la doctrine et dans les formes de leur culte, il est bon que tous ceux qui diffèrent ainsi d'opinions s'accoutument à se voir avec bienveillance, à n'avoir qu'un seul temple, comme ils n'ont qu'un seul et même Dieu. Cette habitude une fois prise, cet accord une fois établi, on aura fait un pas de géant vers la confraternité générale.

Certes, il ne tiendra pas aux Théophilanthropes que cette fraternité si désirable ne se réalise; et puisque les principes de la Théophilanthropie leur interdisent d'attaquer, de critiquer, mais surtout de choquer aucune opinion religieuse différente de la leur, sur quel fondement les regarderait-on d'un œil inquiet? Pourquoi leur prêterait-on des desseins odieux? Les Théophilanthropes n'ont d'autre intention que de rappeler les hommes, par la persuasion et la douceur, à la religion, à la justice; et de contribuer au rétablissement des mœurs et à la félicité générale.

Quoi qu'il en soit de la manière dont quelques personnes voudront les juger, les Théophilanthropes ne s'écarteront point des principes de sagesse et de bienveillance qu'ils professent; et si leurs vues n'étaient point couronnées d'un succès général, du moins ils auront donné à l'univers un grand exemple, celui de fraterniser avec tous les hommes, quelques que soient leurs opinions religieuses.

LE CIMÉTIÈRE DE VILLAGE.

ÉLÉGIE DE GRAY. (*)

1.

Le son de la cloche du soir annonce que le jour se meurt. Les troupeaux en mugissant serpenent lentement sur la prairie. Vers sa cabane le laboureur porte pesamment ses pas fatigués, et laisse l'univers à la nuit et à moi.

2.

Maintenant le paysage légèrement lumineux semble s'effacer à vue d'œil. L'air entier est fixé dans un calme solennel : hors les endroits où l'hanneton trace en bourdonnant son vol circulaire, hors le tintement des grêlots monotones, qui, dans les environs, invitent les bergeries au sommeil.

3.

Et plus loin, le triste hibou, dans cette tour vêtue d'un manteau de lierre, se plaignant à la lune contre ceux qui, rodant près de son berceau secret, troublent son règne antique et solitaire.

4.

Sous l'ombre de ces ormes couverts d'une rude écorce, sous l'ombre de ces sombres cyprès, où la

(*) Traduite en 1789, par M. DE GRAVE.

terre gazonnée se gonfle en un grand nombre de petits monticules, les rustiques ayeux du hameau dorment, chacun couché pour toujours dans son étroite cellule.

5.

Ni le zéphir qui invite à respirer l'air embaumé du matin, ni le petit sifflement de l'hirondelle nichée sous les toits de chaume, ni le chant du coq, tel que la trompette éclatante, ni le cor dont l'écho se plaît à redire les sons, ne les releveront plus de leurs couches souterraines.

6.

Ce n'est plus pour eux que brûlera la flamme réjouissante de leurs foyers, ou que la ménagère active redoublera ses travaux vers la fin du jour; ils ne verront plus les enfans courant pour bégayer le retour de leur père, et grim pant sur ses genoux se disputer ses baisers.

7.

Souvent de riches moissons tombèrent sous le tranchant de leurs faux, souvent leurs sillons divisèrent la terre endurcie; qu'ils étaient joyeux en conduisant dans les champs les couples de leurs attelages! comme les arbres des forêts s'inclinaient et tombaient sous leurs coups vigoureux!

8.

Que l'ambition ne se moque, ni de leurs travaux utiles, ni de leur bonheur domestique, ni de leurs destinées obscures; et que la grandeur

cesse d'écouter, avec un sourire dédaigneux, les simples et courtes annales du pauvre.

9.

L'orgueil de la naissance, la pompe du pouvoir, et tout ce que procure la beauté, la richesse, attendent également l'heure inévitable; chaque pas de la gloire ne conduit qu'au tombeau.

10.

Et toi, homme superbe, ne reproche point aux villageois, si les filles de Mémoire n'ornèrent d'aucun trophée leur sépulture, là, où du milieu de ces voûtes prolongées que la sculpture décore, l'orgue harmonieux fait retentir des hymnes de louange.

11.

Cette urne qui nous retrace des traits historiques, ou ce buste animé, peuvent-ils vers sa demeure rappeler le souffle qui s'envole? La voix de l'honneur provoquera-t-elle cette poussière silencieuse, ou la flatterie saura-t-elle attendrir l'oreille morne et froide de la mort?

12.

Peut-être dans ce lieu négligé repose quelque sceur jadis rempli d'un feu céleste; des mains qui auraient pu manier le sceptre d'un empire, ou nous ravirent jusqu'à l'extase sur une lyre immortelle.

13.

Mais jamais la science, riche des dépouilles du temps, ne déroula à leurs yeux ses amples pages.

La froide indigence réprima leur noble ardeur, et glaça le torrent brûlant de leur génie.

14.

Que de pierres précieuses du plus bel éclat le vaste océan porte dans ses gouffres obscurs ! que de fleurs charmantes se colorent, sans être aperçues, et dissipent leurs parfums dans l'air des déserts !

15.

Ici repose peut-être quelque rustique Hampden, qui d'un cœur indomptable affrontait le petit tyran de son champ : là, quelque Milton muet et privé de gloire : plus loin, quelque Cromwel pur du sang de sa patrie.

16.

Commander les transports d'un sénat attentif, mépriser les menaces du malheur ou de la mort, semer l'abondance sur une contrée heureuse, et lire sa renommée dans les yeux d'une nation. . .

17.

Les destinées le leur défendirent ; mais en eux comme les vertus, les crimes eurent des limites : au travers de flots de sang, ils ne purent nager vers un trône, ni fermer les portes de la pitié au genre humain.

18.

Ils ne purent ni cacher les élans de la vérité consciencieuse, ni éteindre la rougeur d'une honte ingénue, ni entasser sur l'autel de l'orgueil et du luxe un encens allumé au feu divin des Muses.

19.

Plus loin que les folles disputes d'une populace grossière, jamais leurs passions sobres n'apprirent à s'égarer; et dans la vallée calme et retirée de leur vie, ils maintinrent la modeste tranquillité de leur condition.

20.

Pourtant pour garantir ces ossemens de toute injure, auprès sont élevés quelques frères monumens, ornés de rudes rimes, de sculptures difformes, implorant du passant le tribut d'un soupir.

21.

Leurs noms, leurs âges, tracés par des Muses ignorantes, tiennent lieu d'inscriptions et d'élégies. Plusieurs textes saints répandus à l'entour, enseignent au rustique moraliste à mourir.

22.

Car qui pourrait, au moment d'être la proie du muet oubli, abandonner le charme de l'existence, quitter tout ce qui d'une douce chaleur environne des jours heureux, et ne pas jeter en arrière des regards d'amour et de regret?

23.

L'ame en partant aime encore à compter sur le cœur d'un ami. L'œil qui se ferme implore quelques larmes pieuses; même du fond de la tombe parle la voix de la nature; même parmi nos cendres se retrouve le feu qui les consumait.

24.

Pour toi, de qui l'esprit frappé du respect qu'on doit aux morts, raconte dans ces lignes leur simple histoire, si par hasard quelque cœur sympathique s'informe de ton sort.

25.

Peut-être l'un des bergers à cheveux blancs pourra dire : „ Souvent à la pointe du jour, je l'ai
„ vu, enlevant la rosée d'un pas précipité, pour
„ rencontrer le lever du soleil sur la plate-forme
„ de cette colline.

26.

„ Ici, au pied de ce vieux hêtre qui lance ses
„ racines hors de terre, et les entrelace en formes
„ capricieuses, vers le milieu du jour il s'étend
„ dait nonchalamment, et contemplait le ruisseau
„ qui murmure à l'entour.

27.

„ Tantôt errant dans ces bois de si rude accès,
„ le sourire du mépris sur les lèvres, marmotant
„ ses tristes rêveries; tantôt languissant et pâle
„ de douleur, semblable à l'homme abandonné,
„ dont l'inquiétude a troublé la raison, ou dont
„ un amour malheureux déchire le cœur.

28.

„ Un matin, je cessai de le voir; il n'était ni
„ sur sa colline accoutumée, ni le long des bruyères,
„ ni près de son arbre favori; le lendemain il



„ n'était encore ni le long du ruisseau, ni sur la
 „ prairie, ni dans la forêt.

29.

„ Le jour d'ensuite au milieu d'une triste pro-
 „ cession, au chant des prières mortuaires, lente-
 „ ment, au travers le sentier du cimetière, nous
 „ le vîmes porter. Approche et lis (car tu sais
 „ lire), des rimes sont gravées sur une pierre,
 „ là-bas, tout au-dessous de ces vieux épiniers.”

30.

É P I T A P H E.

Ici repose, sur le sein de la Terre, un jeune
 homme inconnu à la fortune et à la gloire; la
 noble science ne dédaigna pas son humble naissance,
 et la mélancolie reconnut qu'il lui appartenait.

31.

Sa charité fut sans bornes, et son ame sincère.
 Il reçut du ciel une ample récompense: il donna
 aux malheureux tout ce qu'il avait. . . . une larme!
 Il obtint de la Providence tout ce qu'il souhaitait. . .
 un ami!

32.

Ne cherche pas plus avant à découvrir ses ver-
 tus, ni à retirer ses faiblesses de leur azile re-
 doutable. Elles reposent également avec une espé-
 rance tremblante dans le sein de son père et de
 son Dieu.

